

Université de Montréal

Sciences du vivant et psychothérapie analytique : formulation d'un modèle autopoïétique  
de l'activité psychothérapeutique

Par

Yannick Chicoine Brathwaite

Département de psychologie, Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Ph.D. Recherche/Intervention, option  
psychologie clinique

Dépot initial: mars 2021

© Yannick Chicoine Brathwaite, 2021

Université de Montréal

Département de psychologie, Faculté des arts et des sciences

*Cette thèse intitulée*

**Sciences du vivant et psychothérapie analytique :  
Formulation d'un modèle autopoïétique de l'activité psychothérapeutique**

*Présentée par*

**Yannick Chicoine Brathwaite**

*A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes*

**Christopher Earls**

Président-rapporteur

**Dominique Scarfone**

Directeur de recherche

**Marie Leclaire**

Membre du jury

**Christine Anzieu-Premmereur**

Examinatrice externe

## Résumé

La théorie des systèmes autopoïétiques, lancée par les biologistes Humberto Maturana et Francisco J. Varela, permet de décrire scientifiquement les principes organisationnels communs à tous les êtres vivants. Les principes autopoïétiques s'appliquent aussi, à l'état formel, à la vie psychique et à la vie sociale, comme le sociologue Niklas Luhmann a pu le montrer.

Puisque la psychanalyse et la psychothérapie analytique se situent au carrefour du psychique et du relationnel, nous cherchons à expliciter les principes autopoïétiques qui sous-tendent leur théorie et leur pratique. En ce sens, la thèse est une comparaison critique des aspects essentiels de la psychothérapie analytique avec les principes généraux du vivant. Le travail se divise en trois chapitres, présentés sous forme d'articles scientifiques théoriques.

Dans le premier chapitre, nous montrons comment le cadre et le processus analytique entretiennent une relation symbiotique, à la manière de la relation qu'entretient la membrane cellulaire avec les organites qu'elle contient. Ce faisant, nous mettons en évidence la clôture opérationnelle du cadre-processus analytique et nous argumentons que cela en fait un système social autopoïétique à part entière. Nous soulignons ensuite comment cette conceptualisation redéfinit la tâche éthique et pratique du clinicien, qui doit veiller à limiter les risques que l'environnement psychothérapeutique fait courir à l'autonomie du cadre-processus analytique.

Nous poursuivons dans le second chapitre l'exploration des conséquences de notre proposition, à savoir que le clinicien et le patient puissent être amenés à nuire ou à

résister au cadre-processus ; et que le cadre-processus, comme système autonome, puisse être lui-aussi amené à résister à ses participants. Il s'ensuit un besoin de comprendre les rapports de résistance entre ces systèmes, nous amenant à nous appuyer fermement sur le concept de couplage structurel issu de la théorie des systèmes autopoïétiques. Ce point de vue relance la réflexion sur le rôle de la subjectivité et de l'intersubjectivité en thérapie analytique et nous amène à privilégier une attitude clinique valorisant l'interaction autonome de tous les systèmes impliqués.

Le troisième chapitre s'attaque de front à la question du transfert et du contre-transfert qui se profilait déjà à travers les chapitres précédents. En insistant sur le caractère radicalement inconscient du (contre)transfert, nous en proposons une redéfinition comme une forme particulière de couplage structurel entre les participants de la psychothérapie. En nous appuyant sur cette conceptualisation nouvelle, nous approfondissons la notion de communication analytique afin d'en montrer le potentiel thérapeutique.

La recherche se termine par une contextualisation de ses principales conclusions dans le domaine plus large des soins de santé mentale. Enfin, nous soulignons non seulement les avantages et les limites de la thèse, mais également ses potentialités futures, comme l'ouverture vers une théorie générale de la psychothérapie.

**Mots-clés :** psychothérapie analytique, psychanalyse, système autopoïétique, clôture opérationnelle, couplage structurel, communication analytique, cadre analytique, processus analytique, transfert, méthode analytique.



## **Abstract**

The theory of autopoietic systems, pioneered by biologists Humberto Maturana and Francisco J. Varela, makes it possible to scientifically describe the organizing principles common to all living beings. Autopoietic principles also formally extend to psychic and social life, as argued the sociologist Niklas Luhmann.

Since psychoanalysis and analytic psychotherapy are grounded in both the psychic and the relational domain, we aim to explicit the autopoietic principles underlying their theory and practice. In this respect, the thesis compares the essential aspects of analytic psychotherapy with the general principles of living systems. The work is divided into three chapters, presented as theoretical scientific articles.

The first chapter shows how the analytic setting and analytic process maintain a symbiotic relationship, much like the relationship between the cell membrane and the organelles it contains. We thus describe the operational closure of the setting-process and argue that this makes it a full-fledged autopoietic social system. We then draw attention to how this conceptualization redefines the ethical and practical task of the clinician, who must limit the risk of environmental pressures disrupting the autonomy of the analytic setting-process.

In the second chapter, we continue to explore the consequences of our proposal, arguing that the clinician and the patient may resist the setting-process of analytic psychotherapy; and that the setting-process, as an autonomous system, can also resist its participants. There follows a need to understand the resistances between these systems, leading us to rely on the concept of structural coupling derived from the theory of autopoietic systems. This original point of view fuels reflection on the role of subjectivity

and intersubjectivity in analytical therapy and leads us to favor a clinical position that values the autonomous interaction of all the systems involved.

The third chapter tackles head-on the problem of transference and countertransference that has already been looming over the previous chapters. By insisting on the radically unconscious character of (counter) transference, we suggest redefining it as a particular form of structural coupling between the participants of psychotherapy. From this new conceptualization, we deepen the notion of analytic communication and highlight its therapeutic potential.

The research ends with a contextualization of its main findings in the broader field of mental health care. Finally, we underline not only the advantages and the limits of the thesis, but also future possibilities such as moving towards a general theory of psychotherapy.

**Keywords:** analytical psychotherapy, psychoanalysis, autopoietic system, structural coupling, operational closure, analytic communication, analytic setting, analytic process, transference, analytic method.

# TABLE DES MATIÈRES

<b>PAGE D'IDENTIFICATION DES MEMBRES DU JURY .....</b>	<b>2</b>
<b>RESUME.....</b>	<b>3</b>
<b>ABSTRACT .....</b>	<b>5</b>
<b>REMERCIEMENTS .....</b>	<b>9</b>
<b>AVANT-PROPOS .....</b>	<b>10</b>
<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>14</b>
1. CONTEXTE THEORIQUE.....	14
1.1. SYSTEME .....	18
1.2. AUTOPOÏÈSE .....	23
1.3. COUPLAGE STRUCTUREL .....	29
1.4. CONVERGENCES THEORIQUES ENTRE LA METAPSYCHOLOGIE FREUDIENNE ET LA THEORIE DES SYSTEMES AUTOPOÏËTIQUES .....	34
2. OBJET DE LA RECHERCHE DOCTORALE .....	36
2.1. METHODOLOGIE .....	40
2.2. DEFINITION DES CONCEPTS PSYCHANALYTIQUES.....	41
2.3. PRESENTATION SOMMAIRE DES CHAPITRES.....	44
<b>CHAPITRE 1 : REGARD AUTOPOÏËTIQUE SUR LE CADRE ET LE PROCESSUS PSYCHANALYTIQUE .....</b>	<b>46</b>
1. INTRODUCTION .....	46
2. CADRE ET PROCESSUS ANALYTIQUE.....	48
3. LA THEORIE DES SYSTEMES AUTOPOÏËTIQUES.....	50
4. LA DISTINCTION ENTRE CADRE ET PROCESSUS.....	52
5. LA CLOTURE OPERATIONNELLE DU PROCESSUS ANALYTIQUE .....	53
5.1. LE CADRE ET LE PROCESSUS NE FONT PLUS QU'UN .....	54
5.2. CLOTURE DU SYSTEME PSYCHANALYTIQUE PAR RAPPORT A LA REALITE MATERIELLE .....	56
6. L'ENVIRONNEMENT DU SYSTEME ANALYTIQUE .....	57
7. IMPLICATIONS THEORIQUES ET PRATIQUES .....	59
<b>CHAPITRE 2 : LES SYSTEMES AUTOPOÏËTIQUES DE LA PSYCHOTHERAPIE ANALYTIQUE .....</b>	<b>61</b>
1. INTRODUCTION.....	61
2. LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DES SYSTEMES AUTOPOÏËTIQUES.....	62
3. LA PSYCHE INDIVIDUELLE COMME SYSTEME AUTOPOÏËTIQUE .....	65
4. APARTE : AUTO-ORGANISATION ET PERCEPTION.....	67

5. LE CADRE-PROCESSUS ANALYTIQUE COMME SYSTEME AUTOPOÏETIQUE .....	70
6. COUPLAGES STRUCTURELS ENTRE SYSTEME ET ENVIRONNEMENT .....	73
7. LES SYSTEMES EN INTERACTION DANS LA PSYCHOTHERAPIE ANALYTIQUE: LE ROLE DE LA RESISTANCE .....	74
8. COUPLAGE STRUCTUREL: DESORGANISATION OU REORGANISATION.....	77
9. IMPLICATIONS POUR LA PRATIQUE : AUTONOMIE, INTERSUBJECTIVITE ET DISPONIBILITE .....	78
<b>CHAPITRE 3 : LE « CORRIDOR » DU TRANSFERT ET LA COMMUNICATION ANALYTIQUE .....</b>	<b>86</b>
1. INTRODUCTION.....	86
2. LA THEORIE DES SYSTEMES AUTOPOÏETIQUES ET L'INTERACTION HUMAINE.....	87
3. LE TRANSFERT .....	91
4. COUPLAGES STRUCTURELS DANS LA PRATIQUE ANALYTIQUE : SYMPTOMES, RESISTANCE ET TRANSFERT .....	94
5. L'APPROCHE AUTOPOÏETIQUE DE LA COMMUNICATION .....	95
6. LA COMMUNICATION ANALYTIQUE .....	98
7. LA METHODE ANALYTIQUE ET L'ANALYSE DU TRANSFERT.....	103
8. REMARQUES CONCERNANT LE TRAVAIL AVEC LE CONTRE-TRANSFERT .....	106
<b>CONCLUSION .....</b>	<b>110</b>
1. RESUME ET DISCUSSION DE LA RECHERCHE .....	110
1.1. APPORTS DE LA RECHERCHE.....	113
1.2. LIMITES DE LA RECHERCHE .....	118
2. OUVERTURES .....	123
<b>REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....</b>	<b>126</b>
<b>ANNEXE 1 : EXAMEN EPISTEMOLOGIQUE DES ENONCES THEORIQUES.....</b>	<b>136</b>
1. LES CRITERES EPISTEMOLOGIQUES .....	136
2. LES ENONCES THEORIQUES PROPOSES .....	137
3. EXAMEN EPISTEMOLOGIQUE .....	138
3.1. ÉNONCE 1 : .....	138
3.2. ÉNONCE 2 : .....	144
3.3. ÉNONCE 3 : .....	148
<b>ANNEXE 2 : SCHÉMA SYNTHÈSE DU SYSTÈME CADRE-PROCESSUS ANALYTIQUE.....</b>	<b>153</b>

## Remerciements

Mes plus sincères remerciements vont tout d'abord à mon directeur de recherche, le professeur Dominique Scarfone, sans qui ce projet de recherche n'aurait jamais été possible. Qu'il soit aussi remercié profondément pour avoir fait naître et cultivé mon intérêt pour la psychanalyse et pour avoir donné l'inspiration initiale de cette thèse. Je suis particulièrement reconnaissant pour ses judicieux conseils, pour ses innombrables et attentives relectures, pour sa gentillesse et pour sa confiance inébranlable en ma capacité de mener cette recherche à terme.

Par ailleurs, j'exprime ma gratitude aux membres de mon jury qui ont bien voulu évaluer ma thèse et apporter leurs éclairantes lumières au travail final.

Je remercie également Madame Valérie Dostaler pour son soutien indispensable dans l'orientation de mon parcours académique et de ma carrière.

Enfin, je tiens à remercier chaleureusement ma famille et mes proches qui ont su m'encourager, m'inspirer et m'épauler à travers les années. À Julien-Paul, Charles-Anthony, Sabrina, Adama, Lola, Sophie, Marie-Soleil, Anouk, Sarah; et à mes parents Richard et Mona, je vous dis merci.

## **Avant-Propos**

Ce projet de recherche est né d'un désir de formuler une théorie générale de la psychothérapie. Durant mon baccalauréat bidisciplinaire en sociologie et en psychologie, j'ai été étonné de constater la diversité des approches permettant de conceptualiser et de traiter la souffrance psychique. L'effet « dodo » (Rosenzweig, 1936) voulant qu'aucune approche psychothérapeutique ne se démarque significativement des autres sur le plan de l'efficacité n'a fait que renforcer ma perplexité par rapport à ce qu'il convenait d'appeler de la « psychothérapie ».

Plutôt que de miser sur l'identification toujours plus fine des facteurs communs à l'action psychothérapique, l'idée d'approcher ce problème à partir d'une perspective tierce qui saurait englober et expliquer les différences et les similitudes entre les approches m'a paru plus séduisante. Il me semblait qu'une telle approche permettrait de parler sérieusement de la psychothérapie dans un cadre conceptuel cohérent et à l'abri de l'éclectisme déboussolant et parfois contradictoire des approches purement empiriques.

Cette perspective tierce, sur laquelle la thèse entière allait prendre appui, s'est révélée être un ensemble de propositions sur l'organisation du vivant mise de l'avant par l'approche énative de la cognition (Varela, Thompson et Rosch, 1991 ; Stewart, Gapenne et Di Paolo, 2010), et plus spécifiquement par la théorie des systèmes autopoïétiques qui y est au cœur (Maturana et Varela, 1975). L'idée centrale de cette approche est la suivante : le domaine du vivant, allant de la cellule individuelle jusqu'aux sociétés humaines, est radicalement défini par son autopoïèse, c'est-à-dire par son auto-production et son auto-organisation. Francisco Varela, principal auteur de cette approche,

dit de l'autopoïèse qu'« au niveau cellulaire, elle permet de saisir bien les propriétés du vivant ; au-delà de ce niveau, elle fournit le modèle le plus explicite d'une organisation autonome, dont on peut clairement dériver bien des conséquences de portée générale » (Varela 1989, p.34).

L'hypothèse qui s'imposait alors logiquement était la suivante : si l'ensemble du vivant est régi par les lois que la théorie des systèmes autopoïétiques s'affaire à décrire, il s'ensuit que les différentes approches psychothérapeutiques, dans leur théorie comme dans leur pratique, devraient être compatibles avec les principes généraux du vivant.

J'espérais donc parvenir à dégager les bases d'une théorie générale de la psychothérapie et à favoriser le dialogue entre les multiples orientations théoriques en comparant les différentes approches psychothérapeutiques contemporaines à l'aune de la théorie des systèmes autopoïétiques. Le projet de recherche initial visait ainsi une triple comparaison conceptuelle entre la thérapie cognitive-comportementale (TCC), la psychanalyse et la théorie des systèmes autopoïétique.

Puisque la TCC et la psychanalyse sont déjà respectivement divisées en une multiplicité d'écoles, de vagues, de théories et de pratiques, il devenait cependant extrêmement complexe d'identifier avec certitude ce qui en composait les éléments essentiels. Aussi, après plusieurs tentatives éclairantes, mais ou bien trop générales ou bien trop spécifiques, il est devenu nécessaire de réduire la portée de la recherche. J'ai finalement choisi de concentrer mes efforts uniquement sur la théorie des systèmes autopoïétiques et la psychanalyse freudienne d'hier et d'aujourd'hui, incluant aussi une brève excursion du côté des perspective intersubjectives. Il faut admettre que le choix de

prioriser la psychanalyse aux dépens de la TCC a été fait parce que les parallèles entre psychothérapie et systèmes vivants étaient plus faciles à mettre en évidence pour la psychanalyse freudienne qu'ils ne l'étaient pour la TCC. En effet, la neurologie est au cœur de l'inspiration des premiers modèles freudiens de l'appareil psychique et on trouve aisément plusieurs travaux s'attardant déjà à explorer les complémentarités entre neurosciences et psychanalyse ; qu'il s'agisse d'investigations empiriques, comme avec le courant de la neuro-psychanalyse, ou de réflexions théoriques et épistémologiques sur le statut scientifique de la psychanalyse. Je continue néanmoins de croire qu'en disposant de plus de temps et de ressources, un projet de recherche théorique similaire portant sur la TCC serait extrêmement pertinent et serait une contribution importante à la poursuite d'une théorie générale de la psychothérapie.

En terminant ces remarques introductives, il convient de mentionner qu'une idée d'abord contre-intuitive s'est imposée à nous de plus en plus fortement en cours de route et a fait son chemin de manière transversale à travers toute la thèse. En effet, il est devenu de plus en plus nécessaire de reconnaître que la psychothérapie analytique et la psychanalyse *in praxis* sont des systèmes sociaux autopoïétiques de plein droit, ce qui signifie que leurs participants, patient et thérapeute, ne feraient pas partie de la thérapie, mais plutôt de l'environnement thérapeutique ! Pour tenter de rendre compte de cette idée de la manière la plus explicite possible, j'ai essayé de tirer profit de ma formation en sociologie pour introduire dans ma réflexion les travaux de Niklas Luhmann. Ce dernier propose une théorie autopoïétique de la société et des systèmes sociaux tenant compte à la fois du caractère immatériel des systèmes sociaux et de la rigueur des concepts originaux issus de l'observation biologique.



Pour cette raison, la thèse se situe fermement au centre d'un carrefour bio-psycho-social, et elle parvient à tenir cette difficile position uniquement grâce à son adhésion ferme aux principes de l'autopoïèse. Ayant conscience que la théorie des systèmes autopoïétiques peut être étrangère à plusieurs, j'espère que le lecteur saura pardonner la répétition et la reformulation des principes autopoïétique tout au long de la thèse. Cette redondance – qui est aussi due au type de thèse dit « par article » – ne vise pas à alourdir inutilement le texte, mais à prendre acte de la complexité et de l'originalité des concepts autopoïétiques qui peuvent parfois, avant de révéler leur fécondité heuristique et leur potentiel explicatif, être quelque peu déroutants.

## Introduction

### 1. Contexte théorique

Il y a toujours eu des liens étroits, bien que parfois controversés, entre la psychanalyse et la biologie. Freud (1895) a rédigé assez tôt dans sa carrière psychologique son *Projet d'une psychologie scientifique* où il présentait des hypothèses neurologiques (étonnamment cohérentes avec les découvertes scientifiques des dernières décennies ; voir Solms, 2020) pour rendre compte des principaux aspects du fonctionnement psychique. Il a cependant renoncé à publier ce texte en raison de sa nature spéculative et a finalement conclu que la biologie n'avait pas encore progressé suffisamment pour servir au développement de la psychanalyse. Le psychique et le physiologique seraient dès lors étudiés séparément. Freud n'a toutefois jamais renoncé complètement au projet d'ancrer la psychanalyse dans les sciences du vivant. En 1914, dans « Pour introduire le narcissisme », Freud soutient qu'« (...) il faut se rappeler que toutes nos idées psychologiques provisoires doivent être un jour reposées sur le terrain des vecteurs organiques » (Freud, 1914/2012, p.46). Et quelques années plus tard, en 1920, il réitère dans « Au-delà du principe de plaisir » que :

« Les insuffisances de notre description s'effaceraient sans doute si nous pouvions déjà mettre en œuvre, à la place des termes psychologiques, les termes physiologiques ou chimiques. (...) La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées : nous devons nous attendre à recevoir d'elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons. Il s'agira peut-être de

réponses telles quelles feront s'écrouler tout l'édifice artificiel de nos hypothèses. » (Freud, 1920/2012, p.121-122)

Les psychanalystes contemporains sont, pour leur part, plus partagés que ne l'était Freud sur la question de la compatibilité entre biologie et psychanalyse. On trouve d'un côté ceux qui ont poursuivi l'ambition freudienne d'identifier les « infrastructures organiques » responsables des phénomènes mentaux. En 1976, par exemple, Pribram et Gill ont repris le *Projet d'une psychologie scientifique* et l'ont réévalué point par point à la lumière des dernières découvertes en neurosciences de leur époque afin d'en montrer la pertinence et d'encourager le rapprochement des deux disciplines. On peut aussi penser aux travaux du neurologue soviétique A.R. Luria qui, dans son rapport personnel compliqué avec la psychanalyse, a néanmoins mis de l'avant des propositions neuropsychologiques hautement compatibles avec la métapsychologie freudienne, ce que Mark Solms (2000) et d'autres ont cité comme exemple de la continuité entre physiologie et psychisme. Les plus influents efforts de conceptualisation du biopsychique ont ainsi émergé durant les années 1990s sous l'étiquette de neuropsychanalyse. Cette nouvelle approche cherchait (et cherche toujours) à réconcilier les percées importantes dans le domaine des neurosciences avec la théorie psychanalytique (Panksepp et Solms, 2012). Le travail de chercheurs et de penseurs comme Mark Solms, Jaak Panksepp et Antonio Damasio promettait, comme le suggère le prix Nobel de médecine Erik Kandel (2002), de revigorer la pensée psychanalytique et de rattraper le retard scientifique qu'on reproche si souvent à la psychologie des profondeurs.

L'engouement pour les neurosciences ne s'est pas propagé dans tous les cercles psychanalytiques, cependant. Marshall Edelson (1984), par exemple, qualifiait de

« confusion logique » les tentatives de relier les hypothèses psychiques et neurobiologiques. Il défendait l'idée qu'en l'absence d'un langage commun ou d'une référence à un cadre conceptuel partagé, il n'y a ni raison ni utilité à essayer d'unifier les discours analytiques et neuroscientifiques. Un peu plus récemment, Blass et Carmeli (2008) ont proposé un « plaidoyer contre la neuropsychanalyse », soutenant que l'application des neurosciences à la psychanalyse est non seulement injustifiée méthodologiquement, mais néfaste pour l'avenir de la psychanalyse. En introduisant une perspective biologique, proposent-ils, la neuropsychanalyse dénature l'essence herméneutique de la psychanalyse et risque d'orienter les nouveaux analystes vers une pensée objectivante et centrée davantage sur les effets causaux des pensées et des sentiments (Panksepp et Solms, 2012) plutôt que sur le « sens psychologique » et « la vérité psychique » (Blass et Carmeli, 2008).

Sylvie et George Pragier (2015), dans leur ouvrage *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, se démarquent par l'adoption d'une position épistémologique nuancée et originale en explorant, sous le modèle de la métaphore, les convergences entre les sciences du vivant, la théorie des systèmes non-linéaires (théorie du chaos) et la psychanalyse. Ce faisant, ils évitent le piège d'une description réductrice et linéaire du psychisme, de même qu'une simplification à outrance des principes biologiques. Provenant d'un autre horizon théorique, le philosophe Evan Thompson (2007) offre une contribution particulièrement intéressante en avançant qu'il existe une continuité profonde entre la psyché (*mind*) et la vie biologique par le partage d'un ensemble de propriétés formelles et auto-organisationnelles. Observations empiriques et expérimentales à l'appui, Thompson soutient que la vie psychique est incarnée et existe

dans l'interaction particulière entre un organisme et son environnement. Ainsi, il affirme que :

« Les racines de notre vie psychique ne se trouvent pas seulement dans le cerveau, mais se ramifient à travers le corps entier et l'environnement. Nos vies psychiques impliquent notre corps et le monde au-delà de la membrane superficielle de notre organisme, et en conséquence ne peuvent pas être réduites simplement aux processus cérébraux se déroulant à l'intérieur de nos têtes » (Thompson, 2007, p.IX – traduction libre<sup>1</sup>).

Ce qui semble permettre aux Pragier et à Thompson d'établir un dialogue entre les découvertes neurobiologiques et les phénomènes psychiques est le recours à ce que Blass et Carmeli (2008) croyaient impossible : un cadre conceptuel partagé entre le biologique et le psychique. Ce cadre, c'est ce qu'on peut désigner comme la théorie des systèmes autopoïétiques ; et il s'agit du même cadre conceptuel que celui qui sous-tend les idées présentées dans cette thèse.

À l'origine, la théorie des systèmes autopoïétiques a été développée par les biologistes Humberto Maturana et Francisco Varela (1975) afin de répondre à la question « qu'est-ce qui spécifie le vivant ? » Au fil de leurs recherches, ces chercheurs ont constaté que le vivant, de la cellule à l'organisme entier, se caractérise par son auto-production, son auto-organisation et son autonomie fonctionnelle. Ils ont ainsi forgé le néologisme « autopoïèse », du grec *autos* (soi) et *poiein* (produire), pour décrire l'auto-

---

<sup>1</sup> Dans l'original: “*The roots of mental life lie not simply in the brain, but ramify through the body and environment. Our mental lives involve our body and the world beyond the surface membrane of our organism, and therefore cannot be reduced simply to brain processes inside the head.*”

référentialité inhérente au domaine du vivant. Ainsi, s'il n'est pas question de réduire à l'équivalence les processus psychiques et les structures physiologiques, l'organisation autopoïétique des systèmes biologiques, psychiques et même sociaux offre l'espoir d'un dialogue entre sciences du vivant et psychothérapies.

Considérant l'importance capitale de la théorie des systèmes autopoïétiques aux idées qui suivront, il est utile de prendre le temps dès maintenant d'explicitier les principes théoriques qui nous accompagneront pour la suite. Pour ce faire, commençons par préciser ce qu'il faut entendre, précisément, par « système » et par « autopoïétique ».

### **1.1. Système**

Le terme « système » est employé fréquemment dans la langue courante, ce qui peut parfois masquer la complexité du concept. Nous nous permettons ici de résumer à grands traits l'évolution du concept que Luhmann (2012) expose dans sa série de conférences d'introduction à la théorie des systèmes.

Selon lui, le concept de système a une histoire assez longue dans la littérature scientifique, remontant au moins au XVII<sup>e</sup> siècle. À l'époque, un système désignait un échange d'énergie visant l'équilibre à l'intérieur d'un ensemble d'éléments. Les lois de la thermodynamique étaient, en ce sens, centrales au concept. Dans les années 1940s, les efforts déployés pour appliquer la notion de « système » aux réalités biologiques et sociales ont toutefois rencontré un problème important posé par la seconde loi de la thermodynamique : tout système fermé tend vers l'entropie, c'est-à-dire vers un état sans énergie disponible et sans possibilité d'action. Cependant, les systèmes biologiques et sociaux ne gravitent généralement pas vers un état immuable ni même un état de stabilité – au contraire, ils évoluent, changent, s'adaptent et se reproduisent. On a alors reconnu

que les systèmes biologiques et sociaux devaient être considérés comme des « systèmes ouverts ». Les systèmes ouverts étant ceux qui échangent de l'énergie ou de l'information avec leur environnement, ce qui leur permet de renouveler leur potentiel d'action. Dès lors, parler d'un système dans le domaine du vivant ne pouvait plus être fait en isolation. Il fallait tenir compte également de l'environnement du système pour en comprendre le fonctionnement.

Dans la foulée de cette révolution conceptuelle, le modèle du traitement de l'information, caractérisé par les notions d'entrée et de sortie (*input/output*) a vite gagné en popularité, notamment dans le domaine de la cybernétique et de la psychologie. Toutefois, ces développements laissaient encore en suspens une question importante. S'il était clair ce qu'un système était censé *faire* : maintenir un équilibre (pour un système fermé) ou exécuter ses règles de traitement de l'information (pour un système ouvert) ; aucune théorie à l'époque ne semblait capable de définir rigoureusement ce que devait *être* un système.

C'est dans les années 80 et 90 qu'une avancée en ce sens est réalisée lorsqu'on a commencé à se demander comment un système parvient à se distinguer de son environnement et ainsi à établir ses frontières. Pour continuer d'exister, un système devait donc remplir la condition de maintenir et reproduire la différence entre le système et l'environnement, sous peine de s'y dissoudre. Un débat autour de cette question a surgi entre deux perspectives épistémologiques.

D'une part, il y avait la perspective que nous pourrions appeler « objective » qui postulait que les systèmes existaient comme objets dans la nature et que leurs limites pouvaient ainsi être observées objectivement. Le défi était donc d'ordre méthodologique,

puisqu'il s'agissait d'identifier une méthode d'observation suffisamment pointue pour départager correctement le système de tout ce qui l'entoure. En revanche, la perspective qu'on pourrait dire « subjective » s'est inspirée des prémisses kantienne et suggérait que, quelle que soit l'observation faite, elle devait être faite en utilisant des concepts et des préjugés construits *a priori* par l'observateur, rendant saillants certains aspects de la réalité et en obscurcissant d'autres. Par conséquent, les limites du système n'étaient plus accessibles telles qu'elles dans la nature, mais résultaient de la conceptualisation *a priori* de l'observateur qui faisait la distinction entre système et environnement. Pour résumer, les conceptualisations objectives ont été critiquées pour leur naïveté et leur négligence du rôle de l'observateur tandis que les conceptualisations subjectives étaient considérées comme trop arbitraires pour leur prétention en tant que théories scientifiques.

Cette digression est importante pour expliciter les considérations épistémologiques qui seront utilisées dans le reste de ce travail, parce que la théorie des systèmes autopoïétique propose, à la lumière de ce problème, une définition originale de ce qu'on devrait considérer être un « système ». En ce sens, Luhmann fait remarquer qu'une façon de résoudre le débat épistémologique entre la perspective objective et subjective serait de s'apercevoir que toutes deux fonctionnent sous l'hypothèse erronée qu'un observateur entièrement extérieur au système existerait, avec ou sans biais *a priori*.

La présomption d'un observateur qui serait ontologiquement différent et complètement extérieur au système observé, quel que soit ce système, devient problématique lorsqu'on y regarde de plus près. En effet, l'observateur est toujours conditionné par les réalités physiques, chimiques, biologiques, cognitives, sociales, etc. Le biologiste observant les systèmes vivants doit lui-même être vivant, le psychologue



observant les systèmes mentaux ou psychiques doit être capable de cognition, le sociologue observant les systèmes sociaux participe également à la société et aux réalités sociales. Par conséquent, l'observateur participe toujours à la réalité qu'il observe et ne peut pas s'extraire ou s'élever au-dessus du monde qu'il souhaite observer, même s'il s'en donne fréquemment l'illusion.

L'implication radicale est qu'aucune distinction naturelle ne peut être établie entre l'observateur et le système observé. La seule chose qui introduit une différence entre l'observateur et le système observé est l'opération d'observation elle-même. En décidant d'observer, l'observateur se distingue momentanément du système observé et se « produit » lui-même comme observateur. De là résulte la nécessité que, quelle que soit l'observation du système considérée comme vraie, elle doit l'être aussi pour l'observateur.

En observant un système, un observateur s'observe ainsi simultanément. Dans ce contexte, la question épistémologique de décider si l'observateur est biaisé ou non par des concepts a priori devient sans objet : s'il l'est, ces biais font également partie du système observé; s'il ne l'est pas, alors le système observé ne l'est pas non plus. Dans tous les cas, le système s'observe à partir de son propre fonctionnement.

De ces considérations, nous arrivons à une perspective en *intériorité*, qui n'est pas pour autant une perspective subjective. En effet, objectivité et subjectivité se trouvent dans un rapport d'interdépendance où l'un mène toujours à l'autre et où nul n'a priorité.

Varela note à cet effet que :

« Cette plasticité du monde, ni subjective ni objective, ni une et séparable, ni double et inséparable, peut fasciner. (...) Elle montre que la réalité n'est pas vraiment construite à partir de notre imaginaire ; cela supposerait de choisir, pour

point de départ, notre monde interne. Elle signifie aussi que la réalité ne peut être comprise comme une donnée prédéterminée ; cela fournirait, comme autre point de départ, le monde externe. Elle implique de fait que notre expérience ne repose sur *aucun fondement*, mais que nos interprétations proviennent de notre histoire commune d'êtres vivants et d'individus sociaux. » (Varela, 1989, p. 31, italiques dans l'original).

Pour tenir compte de l'ambiguïté entre objectif et subjectif dans l'élaboration du concept de système, Luhmann (2012, p.44) propose de définir un système comme « *la différence* entre le système lui-même et son environnement ». L'autoréférentialité de la définition permet de prendre en compte l'autoréférentialité de la perspective épistémologique et, indirectement, de rendre compte de la circularité empirique de l'organisation du vivant (Varela, 1988).

Ceci est essentiel à la théorie de l'autopoïèse, selon laquelle la différence entre le système et son environnement est produite et maintenue par les opérations autoréférentielles du système lui-même. En d'autres termes, la constitution de l'identité et des limites d'un système est indépendante de tout observateur extérieur. Le système constitue ses propres frontières avec l'environnement par ses propres opérations, et donc se produit lui-même. Voilà sommairement la nature d'un système autopoïétique (bien que des considérations supplémentaires seront discutées sous peu).

Ce que nous retenons de cette discussion est que pour garantir une théorie conceptuellement solide de la psychothérapie analytique, le concept de système qui sera utilisé dans les chapitres suivants doit souligner *la différence* entre lui-même et son environnement et les opérations autoréférentielles qui rendent une telle distinction

possible. Tout cela représente un défi épistémologique de taille pour nous qui cherchons à décrire convenablement les systèmes autopoïétiques de la psychothérapie analytique. Tout au long des exposés à venir, nous nous sommes efforcés de maintenir cette perspective d'intériorité circulaire, mais nous ne pouvons pas être certains que nous y sommes toujours parvenus. La tentation de revenir à un mode traditionnel de description de la réalité qui se fonde ou bien sur une objectivité ou bien sur une subjectivité préalable est toujours présente. Cette remarque ne vise pas seulement à solliciter l'indulgence du lecteur, mais aussi à le mettre en garde, en cours de lecture, contre le recours implicite et involontaire à une perspective épistémologique incompatible avec la logique autopoïétique.

Nous pouvons maintenant nous concentrer sur l'aspect « autopoïétique » des systèmes autopoïétiques en explicitant les principaux concepts y étant associés : la clôture opérationnelle et le couplage structurel.

## **1.2. Autopoïèse**

En cherchant à donner la définition d'un système autopoïétique, Varela précise que :

« Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. » (Varela, 1989, p.45).

Cette définition est essentiellement un compte rendu cybernétique de ce qu'on observe dans la chimie de la cellule vivante, ainsi que dans les systèmes multicellulaires complexes comme le système nerveux ou immunitaire - et même les organismes multicellulaires (Varela, 1979). Plus important encore pour nous, un mode d'organisation analogue s'observe dans les systèmes psychologiques associés à la perception (Noë, 2004), l'émotion (Colombetti, 2010), la conscience (Shanon, 2010) ou la pensée abstraite (Núñez, 2010); ainsi que dans les systèmes sociaux (Luhmann, 1986, 1995) et la cognition sociale (De Jaegher et Di Paolo, 2007; Froese et Di Paolo, 2011).

On pourrait dire qu'un système est autopoïétique si les parties dont il est composé interagissent de manière à produire continuellement ces mêmes parties et maintenir les relations entre elles, créant ainsi une identité opérationnelle. L'existence de tout système autopoïétique dépend donc de sa capacité à maintenir aussi stable que possible le processus dynamique de rétablissement de son réseau d'opérations malgré les perturbations environnementales. En conséquence, on peut dire que l'activité du système est autonome.

Ajoutons que les systèmes autopoïétiques sont structurellement plastiques, mais invariants dans leur organisation, ce qui signifie que même si les éléments constitutifs du système (la structure) peuvent évoluer avec le temps, tout changement structurel est subordonné à la reproduction de l'organisation autopoïétique plus large. À ce titre, l'organisation est constamment réaffirmée à moins qu'une perturbation suffisante n'empêche le système de reproduire son réseau de fonctionnement conduisant à sa dissolution dans l'environnement, c'est-à-dire à la mort.

Le système vivant est donc appelé à établir sa propre frontière avec l'environnement (c'est-à-dire à établir son unité ou son identité). L'autopoïèse opère ainsi une distinction spontanée entre « soi » et « autre », puisque les processus et les éléments impliqués dans l'autoproduction peuvent être considérés comme « soi » et d'autres processus et éléments qui ne contribuent pas systématiquement à l'autoproduction sont considérés, à partir de la perspective du système, comme des perturbations environnementales (c'est-à-dire « autre »).

Puisque c'est la différence opérationnelle entre le système et l'environnement qui donne forme au système, on assiste à ce que Varela appelle une « clôture opérationnelle » du système sur lui-même (Varela, 1979). Pour un exemple typique de clôture opérationnelle, on peut se tourner vers la cellule. La cellule est fermée sur elle-même grâce à la présence de la membrane cellulaire. Dans une conception classique, on serait alors porté à considérer la membrane cellulaire comme la limite extérieure de la cellule et à étudier les entrées et les sorties de divers matériaux biochimiques qui y sont filtrés ou expulsés. L'approche autopoïétique présente les choses autrement : la membrane ne fait pas qu'exister passivement comme limite externe de la cellule, elle est activement maintenue et reproduite par l'activité des organites contenus en son sein. En retour, la membrane permet aux organites de fonctionner dans des conditions adéquates et avec les matériaux appropriés. Autrement dit, les organites produisent et maintiennent la membrane cellulaire, qui en retour produit et maintient les organites responsables de sa propre existence. Cette autoréférentialité illustre le principe de clôture opérationnelle d'une façon qui, sans nier l'existence ou l'importance d'un environnement externe, n'a pas besoin d'en spécifier la nature pour identifier les limites du système. Ainsi, la limite

fonctionnelle d'une cellule n'est pas sa membrane, mais plutôt l'interdépendance et l'autoréférentialité des processus internes, incluant ceux de la membrane. Autrement dit, la limite du système ne coïncide pas avec la frontière physique ou topographique de l'organisme ; elle existe à travers la récursivité (la « clôture ») des processus internes au système.

Dans le cas d'un système *social*, pour prendre l'autre extrémité du continuum de l'autopoïèse, les choses se présentent plus abstraitement, mais toujours selon la même logique. Luhmann (2012 ; s'inspirant du modèle de W. Martens, 1991) propose qu'il y a trois éléments psycho-physiques qui, lorsqu'agencés de manière à former une clôture opérationnelle, permettent l'émergence des systèmes sociaux, désignés simplement comme « la communication<sup>2</sup> ». Ces trois éléments psycho-physiques à la base de la communication sont l'information (le choix de ce qui est communiqué par opposition à toute autre possibilité), l'expression (le mode par lequel l'information est matérialisée, par exemple vocalement ou par écrit) et finalement la compréhension (jamais exacte) de ce qui est communiqué. Tout comme la cellule vivante n'advient que lorsque les organites et la membranes s'agencent dans un circuit d'interdépendance, la communication n'advient que lorsque ces trois éléments psycho-physiques (information, expression, compréhension) s'agencent dans un circuit d'interdépendance : quelqu'un choisit quelle information il souhaite extérioriser, ce qui influence la manière dont la chose sera exprimée (le choix des mots, des lettres, des gestes, etc.) et cette expression influence la compréhension que quelqu'un d'autre en fera. En retour cette compréhension

---

<sup>2</sup> Il faut savoir que pour Luhmann (1995), il n'y a pas de distinction significative entre « la communication » et un système social ni même la société en général. Pour lui, la société n'est pas composée d'individus et de regroupements, mais plutôt de communication, en soi irréductible à aux personnes dont elle émerge et dont elle se distingue radicalement.

guidera le choix subséquent d'information à exprimer pour engager la communication vers une nouvelle itération d'elle-même (i.e. continuer de communiquer).

Tout cela présuppose évidemment un fonctionnement neurologique et psychique suffisant de la part des participants (et/ou un support matériel ou virtuel adéquat), mais la communication, comme synthèse de ces éléments, est plus que la somme de ses parties. Elle existe uniquement au niveau social, exactement comme la vie n'existe qu'au niveau de la cellule entière (les organites et la membrane de la cellule, bien qu'essentiels à la vie, ne vivent pas eux-mêmes).

En effet, la séparation ontologique entre les individus qui communiquent (chacun étant restreint par les limites de sa propre clôture opérationnelle) introduit toujours une source d'erreur et de variabilité dans la communication qui ne peut pas elle-même être ramenée à une description strictement biologique ou psychologique des individus en question. Il en résulte qu'en dépit des efforts individuels, la communication a toujours la possibilité de mener ailleurs que là où les individus le souhaitaient ; et le malentendu, loin d'être une simple erreur dans le traitement de l'information, reflète plutôt la marque de l'autonomie des systèmes sociaux. En adhérant strictement à la pensée de Luhmann (1995, 2012), il faut en fait admettre que l'individu pense, exprime et comprend, mais qu'il ne communique pas. Seule la communication communique ; et elle ne communique qu'avec elle-même.

La communication, telle qu'entendue par Luhmann, se dégage ainsi comme système social par cette auto-référentialité : une opération de communication offre toujours la condition de possibilité d'une autre opération de communication, mais sans être directement spécifiée par les conditions matérielles ou psychiques des participants

desquels elle émerge. En fait, le système social vient même récursivement influencer le fonctionnement des individus en les obligeant à tenir compte de la possibilité de poursuivre leur participation à la communication. Tout ceci permet la régénération – l'autopoïèse – du système social.

Avec le temps, c'est la thèse centrale de l'œuvre de Luhmann, la communication prend de plus en plus d'ampleur et se distingue non seulement des systèmes psycho-physiques qui l'ont vu naître, mais se différencie également au sein d'elle-même pour former les différents systèmes sociaux spécialisés qui sont progressivement apparus au fil de l'évolution des sociétés humaines : la religion, le système légal, la science, l'économie, le politique, la famille, etc. Selon Luhmann, chacun de ces systèmes se distingue et s'organise en fonction d'un code sémantique binaire produit par leur propre activité et à partir duquel chacun traite et interprète les perturbations en provenance des autres systèmes et de l'environnement en général<sup>3</sup>. Nous montrerons au cours de ce travail comment il est possible d'envisager la psychothérapie analytique comme l'une de ces spécialisations toujours plus raffinées des systèmes sociaux de communication, bien que comportant d'importantes particularités du fait de son rapport à l'inconscient et au transfert (voir chapitre 3, en particulier).

---

<sup>3</sup> Par exemple, le système légal opère selon la dichotomie légal/illégal, dont le sens est dérivé uniquement de la mise en application du système lui-même. Le système économique repose sur l'opposition avoir/ne pas avoir ; le système religieux s'organise autour de l'opposition sacré/profane, etc. Ces systèmes créent et réaffirment le sens du code sémantique dont ils ont besoin pour se distinguer des autres systèmes sociaux et pour justifier leurs existences. On reconnaîtra donc la logique autopoïétique à l'œuvre, mais dans le domaine du sens et de la communication plutôt que dans le domaine matériel ou biologique.



### 1.3. Couplage structurel

Les concepts d'autopoïèse et de clôture opérationnelle expliquent comment un système, organique ou social, peut définir opérationnellement ses propres limites à l'encontre de son environnement. Envisager les limites d'un système à partir de sa clôture opérationnelle implique également que l'environnement ne peut en aucun cas « entrer » dans le système, comme on le théorise dans un modèle à entrée-sortie (*input/output*). Cela ne veut pas dire que la clôture opérationnelle empêche le système d'interagir avec son environnement, seulement que cette interaction se fait conformément à l'auto-organisation du système plutôt qu'en fonction du stimulus présenté.

Pour expliquer la nature des échanges avec l'environnement, la théorie des systèmes autopoïétiques remplace le modèle classique d'entrée-sortie par le concept de couplage structurel (Maturana et Varela, 1987; Varela, Thompson et Rosch, 1991). Le couplage structurel est défini comme une « histoire d'interactions récurrentes conduisant à la congruence structurelle entre deux (ou plus) systèmes » (Maturana et Varela, 1987, p. 75). Le système se trouve ainsi dans un couplage asymétrique constant avec l'environnement où chaque perturbation rencontrée acquiert sa saillance, sa valeur et sa valence, pour le système, en fonction de sa capacité à favoriser, préserver ou entraver l'autopoïèse.

Cela implique que le système autopoïétique est doté d'une normativité intrinsèque envers l'environnement avec lequel il évalue spontanément les perturbations comme plus ou moins compatibles avec la poursuite de son autopoïèse. Le système vivant a donc toujours une préférence, il n'est jamais strictement neutre ou mécanique.

Le sens fondamental de toute rencontre avec l'environnement se trouve par conséquent dans le domaine du couplage structurel émergeant de la perspective du système autonome. C'est ce que l'on appelle le *sense-making*, ou la « création de sens » d'un système (Varela, 1979; Weber et Varela, 2002). Le domaine contenant du sens n'est pas donné d'avance au système, comme c'est souvent le cas pour l'intelligence artificielle, mais est plutôt produit en permanence dans le domaine relationnel émergeant entre l'état du système et les particularités de l'environnement à un moment donné<sup>4</sup>.

On pourrait dire que le couplage structurel est la forme spécifique sous laquelle le système s'attend à trouver l'environnement, et tout écart par rapport à cette attente est reçu comme une surprise, c'est-à-dire comme une information, qui nécessite des décisions et d'autres opérations (Luhmann 2012). Face aux informations issues du couplage, le système doit accueillir et assimiler les ambiguïtés (Piaget, 1936, 1967).

Une autre implication importante du couplage structurel est la place accordée à la causalité environnementale. Contrairement au modèle d'entrée / sortie, le modèle fondé sur le couplage structurel rejette l'idée d'une causalité directe d'un stimulus sur un système vivant, sauf comme illusion produite par un observateur. Les perturbations environnementales ne sont pas liées de manière causale au changement structurel du système, seules les opérations internes sont liées de manière causale au changement structurel.

Un exemple courant de couplage structurel peut être observé, par exemple, entre un organisme qui marche et l'effet de la gravité. Le déplacement présuppose que

---

<sup>4</sup> Le concept « *sense-making* » n'est pas sans rappeler la notion de « trouver-crée » introduite par Winnicott (1951) où l'objet transitionnel n'appartient jamais pleinement à l'intériorité du sujet ni à l'objectivité du monde, mais se situe dans l'interface singulière des deux.

l'environnement possède une certaine gravité, mais la gravité ne détermine rien dans le mouvement du corps. L'opération de la marche dépend de la présence de la gravité, s'en sert et est limitée par elle, mais le mouvement n'est pas causé par la gravité en tant que telle. Les couplages structurels ne sont pas des causes, mais des relations simultanées.

Un exemple beaucoup plus détaillé de couplage structurel entre un être vivant et son environnement, et spécifiquement entre l'être humain et le monde qui l'entoure peut être trouvé dans un chapitre de Diego Cosmelli et Evan Thompson (2010). Dans ce chapitre, les auteurs cherchent à déconstruire l'expérience de pensée, classique en philosophie de l'esprit, du « cerveau dans une cuve<sup>5</sup> ». Cette expérience de pensée aux allures de science-fiction repose sur l'*a priori* que le cerveau et le système nerveux fonctionnent comme un système à entrée et à sortie : une stimulation provient de l'environnement, le cerveau traite cet *input* et produit un état correspondant dans le reste du corps. Il y aurait donc une hiérarchie où l'environnement déterminerait l'état du cerveau, qui en retour déterminerait l'expérience mentale de l'organisme.

Cependant, on sait maintenant que cette hiérarchie est physiologiquement inexacte. En effet, plusieurs processus non-neuronaux et périphériques sont déterminants dans la production de l'activité neuronale, créant une boucle récursive et opérationnellement close entre le cerveau et le corps. Prenons par exemple le classique arc réflexe vertébral. Il s'avère que son développement est contingent aux spasmes

---

<sup>5</sup> Dans cette expérience, on s'imagine qu'une équipe de neuroscientifique serait parvenue à extraire notre cerveau de notre corps et à le placer dans une cuve remplie de tous les nutriments nécessaires pour assurer la survie des neurones et des terminaisons nerveuses. Ces terminaisons nerveuses seraient alors connectées à un superordinateur qui enverrait des stimulations électriques répliquant parfaitement celles qu'un cerveau incarné recevrait normalement des récepteurs sensoriels. Y aurait-il alors une différence sur plan de la vie mentale entre le cerveau isolé dans une cuve et celui incarné, évoluant dans le vrai monde ? Comment savoir que nous ne sommes pas dans une telle simulation en ce moment même ?

musculaires spontanés se produisant à l'état de fœtus et, plus tard, lors du sommeil (Petersson et coll. 2003). Il s'ensuit que le système musculosquelettique, situé en périphérie du système nerveux, entraîne de l'activité neuronale, qui en retour peut entraîner de l'activité musculaire, et ce même en l'absence de stimulation sensorielle (Schouenborg, 2003, 2004). La stimulation sensorielle ne spécifie pas l'activité du système nerveux, mais vient plutôt perturber ce circuit opérationnellement clos d'activité endogène. Ainsi Shouenborg avance que « ce n'est pas l'*input* afférent en soi qui est important... mais plutôt la rétroaction sensorielle découlant de l'activité dans le système sensori-moteur » (2004, p.694, tiré de Cosmelli et Thompson, 2010, p.374 - traduction libre<sup>6</sup>). Cosmelli et Thompson continuent de fournir de nombreux autres exemples qui convergent pour montrer que le système nerveux et le cerveau ne fonctionnent pas de manière linéaire, mais toujours de manière circulaire à partir du couplage qui s'établit entre eux et le reste du corps, lui-même couplé avec l'environnement externe. Ils parviennent ainsi à montrer qu'un cerveau dans une cuve est un mythe, puisque la stimulation produisant l'activité neuronale ne provient pas de l'environnement directement, mais de l'organisation interne et récursive du système qui est déstabilisée par cet environnement. Et c'est ainsi qu'on entend utiliser le concept de couplage structurel pour décrire l'interaction d'un système avec son environnement : en tant qu'histoire progressive des déstabilisations et des transformations d'un système en vue de maintenir sa clôture opérationnelle.

Du côté des systèmes sociaux, le principal couplage structurel s'effectue entre la communication et les systèmes psychiques (les individus) dont elle se distingue. Pour

---

<sup>6</sup> Dans l'original: "*It is not the afferent input per se that is important... but rather the sensory feedback resulting from activity in the sensorimotor system*".

Luhmann (2012), c'est la langue qui représente le plus stable mécanisme de couplage structurel entre la communication et le psychisme puisqu'elle peut être utilisée tant par la conscience que la communication. Cette capacité double permettrait ainsi aux systèmes d'interagir l'un avec l'autre sans avoir à renoncer à leur autonomie propre. Ce point sera approfondi au cours du chapitre 3.

Pour l'instant, on peut ajouter qu'entre les différents systèmes sociaux spécialisés (système légal, économique, scientifique, familial, etc.), les mécanismes de couplage structurel sont également des êtres hybrides. Par exemple, le système légal est, entre autres, couplé structurellement d'un côté au système économique par les droits de propriété et de l'autre côté il est couplé au système politique par les constitutions, chartes et divers traités (Luhmann, 1992). Ces mécanismes de couplage structurel ouvrent un terrain de compatibilité entre les différents systèmes de communication qui peuvent s'influencer sans renoncer à la spécificité de leur organisation et des codes qui leurs sont propres.

Lorsque de tels couplages n'existent pas, le système est indifférent à l'environnement ou bien il est strictement mis à mal par celui-ci. Par exemple, le système légal n'a pas de couplage structurel avec la météo, qui n'est ni légale ni illégale, et le temps qu'il fait n'est pas supposé avoir d'incidence dans la tenue des procédures juridiques; mais une sévère tempête peut parfois empêcher concrètement la tenue d'une audience ou d'un procès! Ainsi, l'irruption soudaine de l'environnement (ici, la météo) dans le système (ici, le système légal) ne peut que le désorganiser ou le détruire en l'absence de couplage structurels appropriés. Nous verrons plus en détail au chapitre 1 qu'un rapport similaire de non-couplage existe entre le système analytique et les

considérations de la réalité dite « matérielle », ce qui a des implications notables dans l'exercice de la psychothérapie.

Pour résumer le propos jusqu'à présent, l'autopoïèse et le couplage structurel sont des processus indépendants et complémentaires, le premier établissant de manière autonome une identité et le second spécifiant la structure et les comportements nécessaires afin de préserver cette identité au sein d'un environnement plus ou moins menaçant. Ces principes ont été établis et démontrés dans le champ de la biologie, des sciences cognitives et de la sociologie, mais ils peuvent être établis s'appliquer aux autres niveaux du vivant, incluant la vie psychique.

#### **1.4. Convergences théoriques entre la métapsychologie freudienne et la théorie des systèmes autopoïétiques**

D'emblée, nous constatons plusieurs points de compatibilité, voire de convergence, entre la théorie des systèmes autopoïétiques et certains aspects fondamentaux de la métapsychologie freudienne visant à rendre compte du fonctionnement psychique, dont les aspects topique et dynamique.

Sur le plan topique, Freud est connu pour avoir proposé un modèle de l'appareil psychique divisé entre différents systèmes indépendants (perception-conscience, préconscient, inconscient) ou instances autonomes (Ça, Moi, Surmoi). Ces instances et systèmes ont toujours été, pour Freud, le résultat d'un processus de différenciation fonctionnel qui trouve un écho évident dans les notions d'autopoïèse et de clôture opérationnelle.

Ainsi trouve-t-on plusieurs indications que Freud souscrivait, implicitement ou explicitement à une conception des systèmes axée sur la *différenciation*, bref la même conception qui sous-tend la théorie des systèmes autopoïétiques. Par exemple, on peut lire chez Freud que « [l'organisme vivant] doit avant tout tendre par ses efforts à ce que les transformations d'énergie qui opèrent en lui selon des modalités particulières soient préservées de l'influence *égalisatrice et donc destructrice* des énergies excessives qui sont à l'œuvre au dehors. » (Freud, 1920 [2001], p. 75-76, nos italiques).

De la même manière, le moi, comme le reste de l'appareil psychique, se serait progressivement différencié en un système distinct et autonome en raison de son mode opérationnel. Dans le *Projet* de 1895, Freud décrit un moi autopoïétique qui se distingue du reste du système « psy » par l'organisation de ses « frayages » permettant de laisser s'écouler la « quantité » d'excitation neuronale sous la forme de patrons durables. On remarque aussitôt que c'est la capacité de mémoire qui permet au système « psy » de se distinguer à son tour du reste de l'appareil psychique, que Freud appelle le système « phi ». Et le système psychique/nerveux (psy + phi) se serait lui-même différencié, par sa fonction, du reste de l'organisme; une hypothèse freudienne que Francisco Varela défend à son tour, probablement sans songer au précédent freudien, dans le chapitre VII de son ouvrage *Autonomie et connaissance* intitulé « La clôture opérationnelle du système nerveux », (Varela, 1989).

Dans le cadre de ce qu'on appelle communément la seconde topique, c'est encore le mode opérationnel des instances qui est à l'origine de leur différenciation. Ainsi, c'est la capacité de perception du moi, en contact avec la réalité externe, qui lui permet de se différencier du Ça. Ensuite, au contact de l'univers social, un ensemble d'identifications

se sépare du moi pour former le surmoi, caractérisé par ses fonctions d'auto-observation, de formation d'idéal et de conscience morale (Freud, 1924).

Sur le plan dynamique, renvoyant au jeu de force entre les systèmes psychiques, on trouve l'idée chez Freud que l'inconscient exerce une action permanente nécessitant une force contraire pour maintenir la stabilité de l'appareil. Et rappelons-nous que les systèmes dotés d'une clôture opérationnelle sont, par définition, précaires et constamment exposés à des irritants environnementaux qui risquent d'en perturber l'organisation. On trouve une idée similaire dans la conception freudienne du traumatisme psychique élaborée après le tournant théorique de 1920. Freud propose que le moi, sous les assauts constants du refoulé, ne fonctionne que grâce à son enveloppe pare-excitatrice. Toutefois, une perturbation de trop grande ampleur peut entraîner une déchirure de cette barrière et porter atteinte au fonctionnement psychique (Freud, 1920).

De plus, la résistance qu'oppose le moi à l'inconscient – d'abord par le refoulement, mais aussi grâce aux divers mécanismes de défenses (A. Freud, 1935) ou de dégagement (Lagache, 1958) – peut sans difficulté être envisagée comme l'expression d'un couplage structurel (voir chapitre 2). En effet, le moi face à l'inconscient (et à plus grande échelle, l'appareil psychique face au monde externe) est constamment en train de se tordre, de s'aveugler ou de projeter afin de rester compatible avec l'environnement, entraînant un effet de réciprocité susceptible de modifier l'environnement lui-même.

## **2. Objet de la recherche doctorale**

Au-delà du fonctionnement psychique individuel, nous proposons, dans le cadre de cette thèse, d'envisager la psychothérapie analytique comme un système social



autopoïétique, c'est-à-dire comme un système formé d'une structure particulière de communication (au sens des travaux de Luhmann). Dans cet ordre d'idée, la psychothérapie analytique peut être considérée comme un système impersonnel et autonome avec lequel ses participants, patient et thérapeute, doivent parvenir à établir un couplage structurel pour en tirer bénéfice. Il est même possible de faire un pas de plus dans cette direction en avançant l'idée que la psychothérapie analytique (et la psychanalyse en tant que *praxis* clinique) est un système *dont les participants, patient et thérapeute, forment l'environnement*. Il s'ensuit que le couple analytique, pourtant indispensable, représente lui-même un danger pour le cours autonome de la thérapie analytique.

En posant la psychothérapie analytique comme un système social autopoïétique, nous serons amenés à voir comment elle se présente comme de la communication se caractérisant par une auto-organisation dans le domaine de la réalité psychique et se structurant à partir de la distinction inconscient/(pré-)conscient. Et pour mieux rendre compte de la spécificité de l'inconscient au sein du système, nous aurons recours au concept de communication analytique qui, comme il en sera question au chapitre 3, se réfère à la différenciation de l'information et de l'expression transférentielle menant à l'émergence d'une compréhension utilisable par le système.

Prenons soin d'aborder tout de suite un aspect de cette proposition qui pourrait faire l'objet d'un malentendu. En présentant la psychothérapie analytique comme un système autopoïétique autonome appartenant au domaine du vivant, on pourrait sembler vouloir en faire quelque chose de « naturel », voire de mécanique, capable d'émerger et de fonctionner sans égard aucun à la volonté des participants. Il va de soi que la

psychothérapie analytique peut-être qualifiée de « naturelle », en ce qu'elle n'est certainement pas surnaturelle. Et nous reconnaissons volontiers qu'elle est exclusive à l'activité humaine et qu'il n'existe pas de psychothérapie analytique à « l'état de nature ». Cela étant dit, l'artifice de la psychothérapie analytique ne se compare pas pour autant aux machines produites par l'Homme. Là où l'on peut contrôler et spécifier avec un degré de précision inouïe le fonctionnement d'une machine, d'un ordinateur ou d'un véhicule, on ne peut pas pleinement maîtriser l'évolution d'une psychothérapie. Ces considérations ne sont pas nouvelles, et ont même été adressées par Freud lui-même lorsqu'il compare le processus thérapeutique se déroulant dans la cure à la reproduction sexuée :

« [Le médecin] engage un processus, celui de la résolution des refoulements existants, il peut le surveiller, le promouvoir, écarter du chemin les obstacles, il peut aussi à coup sûr y gâcher beaucoup de choses. Mais dans l'ensemble le processus, une fois engagé, va son propre chemin et ne se laisse pas prescrire ni son orientation ni la succession des points qu'il aborde. Il en va donc du pouvoir de l'analyste sur les manifestations de la maladie à peu près comme de la puissance masculine. L'homme le plus vigoureux peut certes engendrer un enfant tout entier, mais il ne peut faire naître dans l'organisme féminin seulement une tête, un bras ou une jambe; il ne peut même pas décider du sexe de l'enfant. Il ne fait d'ailleurs là qu'engager un processus hautement embrouillé et déterminé par d'anciens événements, qui prend fin avec le détachement de l'enfant d'avec sa mère.» (Freud, 1913/2013, p.101)

Ce qui est plus original dans l'approche autopoïétique, est d'insister sur la séparation fonctionnelle entre la psychothérapie analytique et le moi des participants, et donc de leur subjectivité. L'idée d'une psychothérapie impersonnelle peut paraître particulièrement étrange dans une discipline qui tient en si haute estime la relation intime patient-thérapeute. Mais cette critique ne tient que si l'on oublie de se rapporter à la définition précise d'un système évoquée précédemment, soit « la différence entre le système et l'environnement ». Notons que l'environnement du système est toujours déjà inclus dans la définition même du système. C'est donc à dire qu'en plaçant la subjectivité des participants du côté de l'environnement de la thérapie analytique, nous ne l'excluons pas de son fonctionnement, tout comme en séparant conceptuellement le corps humain de l'air qu'il respire on ne nie pas la dépendance du premier sur le second. Plutôt, nous insistons sur le fait que la subjectivité ne participe pas spontanément au bon fonctionnement de la thérapie analytique, ce qui exige la formation de couplages structurels.

Il vaut la peine de mentionner que, d'une part, une conception fondée sur les principes des systèmes autopoïétiques ajoute à la légitimité de la psychanalyse comme appartenant au domaine des sciences contemporaines du vivant. Alors qu'elle est souvent sommée de démontrer sa validité scientifique, la psychanalyse peut à tout le moins entretenir un dialogue productif et cohérent avec un ordre de connaissance étant, lui, fermement ancré dans la conception scientifique classique. D'autre part, envisager la psychanalyse à partir de la théorie des systèmes autopoïétiques fournit une belle opportunité de préciser, et de critiquer au besoin, les modèles de traitement psychique fondés sur la psychanalyse.

Ainsi, l'objet de la présente recherche conceptuelle pourrait s'énoncer comme suit :  
*identifier les principes autopoïétiques présumés être effectifs dans la psychothérapie analytique et en expliciter les conséquences théoriques, éthiques et pratiques.*

## **2.1. Méthodologie**

Afin de parvenir à expliciter les points de convergence théorique entre la thérapie psychanalytique et la théorie de systèmes autopoïétiques, ainsi que de réussir à apporter un éclairage nouveau sur les aspects pratiques et éthiques du traitement, nous avons opté pour une approche dialectique entre les deux théories. Concrètement, nous avons sélectionné trois aspects centraux de la thérapie analytique, soit 1) le cadre et le processus analytique; 2) la résistance; et 3) le transfert et le contre-transfert. Chacun fait l'objet d'un chapitre distinct, afin de les examiner attentivement à l'aune des sciences du vivant. Ce faisant, nous sommes amenés à préciser ou réviser les concepts analytiques classiques. En retour, la conception forgée à la lumière de la théorie des systèmes autopoïétiques peut être confrontée aux autres aspects de la pensée psychanalytique afin de favoriser un mouvement dialectique susceptible d'aboutir à une position originale.

Pour s'assurer de la rigueur et de la validité de nos propositions les énoncés théoriques nouveaux découlant de cet exercice ont à chaque fois été proposés dans le respect de huit critères essentiels et de deux critères facultatifs de validité scientifique pour les énoncés théoriques qui ont été proposés ailleurs par Gohier (1998) et Bohleber et coll. (2013). Ces huit critères essentiels sont, respectivement, la pertinence, l'exhaustivité, l'irréductibilité, la valeur heuristique, la cohérence interne, la cohérence

contextuelle, la définition opérationnelle et la crédibilité. Les deux critères facultatifs sont la possibilité d'une vérification empirique et la convergence interdisciplinaire. Le lecteur intéressé par cette question pourra trouver en annexe une explication complète de ces critères ainsi qu'un examen détaillé des trois principaux énoncés soutenus dans cette thèse à la lumière de ceux-ci (voir annexe 1).

## **2.2 Définitions des concepts psychanalytiques**

À des fins de précision terminologique, spécifions également les principaux termes et concepts psychanalytiques qui seront repris tout au long de la thèse, à savoir la situation analytique, le processus analytique, le cadre analytique et la méthode analytique (par opposition à la technique psychanalytique).

Nous nous inspirons de la pensée de José Bleger (1979) pour définir « la situation analytique » qui y voit l'ensemble des phénomènes inclus dans la relation thérapeutique entre l'analyste et le patient. Cela comprend pour lui le cadre et le processus analytique. On peut ajouter qu'à nos yeux, la situation analytique désigne aussi la spécificité de la psychothérapie analytique par opposition aux autres types de relations thérapeutiques possibles.

Le concept de « processus analytique » est, quant à lui, particulièrement polysémique et complexe à définir. Bien que l'on puisse retracer chez Freud (1913) de brèves mentions de ce qui semble s'apparenter à un processus analytique et des idées s'y avoisinant chez d'autres auteurs classiques (ex. Klein, Winnicott), il faut attendre la fin des années 1960s pour qu'une réelle tentative de conceptualisation explicite soit publiée. Certains travaux importants, comme ceux de Meltzer (1967) et de Greenacre (1968),

décrivent le processus analytique comme la séquence évolutive de la psyché du patient qui se soumet, plus ou moins correctement, au traitement analytique. Ces perspectives conduisent logiquement au besoin d'identifier les différents « stades », « positions » ou « étapes de maturation » que le patient peut s'attendre à parcourir si l'analyse se déroule bien, moyennant bien entendu quelques régressions occasionnelles.

Le concept de processus analytique a rapidement gagné en popularité au cours des années subséquentes, étant utilisé par bon nombre de cliniciens et d'auteurs, et servant même parfois de critère pour déterminer le succès ou l'insuccès d'une psychanalyse (selon qu'on pouvait observer, ou non, le plein déploiement du processus analytique). Les choses seraient bien commodes si l'une des multiples schématisations proposées avait réussi à s'imposer avec force. Ce n'a toutefois pas été le cas. Depuis ces premiers écrits, le nombre de travaux visant à définir le processus analytique a rapidement augmenté. Si plusieurs auteurs ont tenu à réaffirmer l'importance de définir la spécificité du processus analytique, notamment pour s'en servir comme attestation de la nature psychanalytique d'un traitement (Abrams, 1987, 1990; Boesky, 1990; Weinshel, 1984,1990; Ornstein, 1990; Ornstein et Ornstein, 1980), d'autres ont plutôt argumenté que le processus analytique est un concept redondant et imprécis car il serait seulement synonyme de ce que l'analyste accomplit pour provoquer le changement voulu chez le patient (Abend, 1990; Arlow et Brenner, 1990). Lors d'une fameuse table de travail dont les travaux ont été publiés en 1990, Abend (1990), Abrams (1990), Boesky (1990), Compton (1990) et Weinshel (1990) ont tenté de s'entendre sur la nature du processus psychanalytique, mais aucun terrain d'entente n'a été trouvé (Frank, 1998). En tous les cas, les propositions se sont multipliées pour tenter de rendre compte du processus analytique, que celles-ci

soient axées sur la technique ou sur des principes théoriques (une recension rapide et non-exhaustive de la littérature montre qu'au moins une cinquantaine d'articles ont été publiés sur le sujet depuis les années 1980s).

Ainsi, faute de pouvoir se référer à une définition unanime du concept de processus analytique dans la littérature (Canestri, 2004), nous avons choisi de partir d'une distinction essentiellement pragmatique nous ayant été inspirée par le contraste que José Bleger fait entre le processus (mouvant et variable) et le cadre analytique (stable et constant). Pour nous, fera donc partie du processus ce qui, de la situation analytique, ne peut être délibérément choisit par les participants et qui demeure ainsi imprévisible. Dans le contexte de la psychothérapie analytique, cela renvoie la plupart du temps aux manifestations de l'inconscient et aux interactions interpersonnelles. Par exemple, les participants ne peuvent pas décider de l'intensité ni de la teneur du (contre-)transfert, ne peuvent pas contrôler la présence de résistance, n'ont pas mot à dire sur l'émergence de tel rêve ou de telle idée incidente ni sur la justesse d'une interprétation. À l'inverse, nous entendrons par « cadre analytique » ce qui peut être délibérément choisit par les participants et donc maintenu stable et constant (bien que pouvant possiblement faire l'objet d'exceptions). Il s'agit donc généralement du dispositif matériel (fauteuil, divan, ambiance visuelle, sonore, etc.) et normatif (nombre, durée et moment des séances, paiements, confidentialité, accord sur le recours à la méthode analytique et application technique de celle-ci, etc.).

Il est à noter que ces définitions du cadre et du processus analytique sont préliminaires et seront appelées à être changées et précisées davantage au cours du chapitre 1 pour refléter la clôture opérationnelle de la psychothérapie analytique comme système autopoïétique.

Enfin, la « méthode analytique » est à distinguer de la « technique analytique », également à la suite de Donnet (2011). La méthode analytique, au sens où nous l'entendons dans cette thèse, est une investigation transformatrice de la vie psychique se fondant sur « quelques principes essentiels dont "l'interprétation" doit être laissée à chaque cure singulière » (Donnet, 2011, p.49). Ces principes essentiels s'inscrivent principalement dans la parole, le transfert et l'interprétation ; ce qui se traduit en pratique par le recours à l'association libre, l'écoute en égal suspend, l'analyse du transfert et l'analyse des autres résistances inconscientes. La technique analytique fait quant à elle référence à la manière dont la méthode est « interprétée » et concrètement appliquée (ex. recours au silence vs à l'injonction d'associer, écoute informée par la théorie pulsionnelle ou par celle des relations d'objet, interprétations commençant par les résistances les plus superficielles contre interprétations impliquant directement les phantasmes inconscients sous-jacents, recours ou non au dévoilement de soi dans le maniement du contre-transfert, etc.).

## **2.2. Présentation sommaire des chapitres**

Le présent travail est constitué de trois chapitres dont chacun représente un article soit déjà publié, soit soumis pour publication dans une revue scientifique à comité de lecture. Chaque chapitre utilise l'approche des systèmes autopoïétiques pour essayer d'offrir une explication élégante d'enjeux théoriques en psychanalyse et d'intervenir dans les débats pratiques en découlant. La prise de position sur la pratique analytique va de pair avec des considérations éthiques qui sont évoquées en conclusion de chaque article.

En rétrospective, il est intéressant de noter que le choix du thème de chacun des chapitres a été guidé par la même méthode dialectique que celle employée pour en



examiner chacun des éléments. En effet, l'exploration du cadre et du processus analytique (chapitre 1) s'est imposée lorsque nous cherchions à repérer l'expression d'une clôture opérationnelle dans la pratique de la thérapie analytique. La raison est que le cadre est intuitivement associé à la « limite » du psychothérapeutique et que le concept de processus analytique y est très souvent contrasté, au moins depuis les travaux de Bleger (1979). La résistance (chapitre 2) est, quant à elle, devenue le meilleur choix pour étudier le phénomène de couplage structurel en thérapie du fait de son caractère hybride entre défenseur du *statu quo* psychique et levier de traitement indispensable au changement. Mais si les deux premiers sujets ont été sélectionnés en grande partie par leur congruence avec les principes établis de l'approche autopoïétique, le thème du transfert et du contre-transfert (chapitre 3) s'est plutôt posé comme une question de la psychanalyse aux sciences du vivant. Existant de manière transversale à travers tant le processus analytique que la résistance, le transfert (et le contre-transfert) se dessinait comme un phénomène unique, défiant les catégories traditionnelles de la théorie des systèmes autopoïétiques. Par conséquent, le chapitre sur le transfert propose une expansion du concept de couplage structurel et permet de faire valoir une conception originale de la communication prévalant dans la situation analytique.

Au passage, le lecteur peut également s'attendre à rencontrer de brèves explorations par rapport à des notions connexes à la thérapie analytique, comme la nature du refoulement, le travail du rêve et la fonction de l'interprétation. Chacune de ces notions mériterait probablement de faire l'objet d'une étude à part entière, mais il a fallu se limiter aux aspects plus directement associés à l'activité générale de la thérapie analytique, faute de temps et d'espace.

## Chapitre 1 : Regard autopoïétique sur le cadre et le processus

### psychanalytique

Brathwaite, Y.C., & Scarfone, D. (2020). Regard autopoïétique sur le cadre et le processus psychanalytique. *Revue française de psychanalyse*, 84(3), 751-761.

**Résumé :** Cet article décrit la complémentarité du cadre et du processus psychanalytique sous l'angle des principes organisationnels communs à l'ensemble des systèmes vivants. En prenant appui sur la théorie des systèmes autopoïétiques, qui se situe au croisement de la biologie, des sciences cognitives, de la sociologie et de la philosophie de l'esprit, nous démontrons comment la spécificité du cadre psychanalytique permet l'émergence d'une *clôture opérationnelle* qui confère son identité et son autonomie au processus psychanalytique. Celui-ci s'organise dès lors de manière analogue à l'appareil psychique et à son fonctionnement. L'article se termine en explorant les incidences de la perspective autopoïétique sur l'éthique et la méthode du clinicien dans sa pratique.

**Mots clés:** processus psychanalytique, cadre analytique, autopoïèse, clôture opérationnelle, méthode analytique

### 1. Introduction

Le fonctionnement d'un organisme vivant se compare, à bien des égards, à ce qui se passe dans le cabinet de l'analyste. Dès 1990, lors du Congrès des Psychanalystes de Langue Française, Sylvie et Georges Pragier employaient la métaphore des systèmes vivants pour repenser la psychanalyse ; une idée qu'ils ont continué de développer dans un ouvrage subséquent (Pragier et Faure-Pragier, 2015). En comparant le fonctionnement

psychique et le processus analytique aux systèmes auto-organiseurs issus du domaine du vivant, ils ont offert une perspective sur le changement en analyse qui ne se réduit ni à l'aléatoire ni à un déterminisme simple et objectivant. Selon eux, la nouveauté sur le plan psychique s'apparente à l'ajustement continu d'un système vivant (la psyché) au « bruit » émanant de l'extérieur (la situation analytique). Une formulation élégante qui tient compte de l'*autonomie* – i.e. du fonctionnement suivant des lois internes – de tout système vivant. De manière peut-être encore plus importante, envisager le psychisme et le processus analytique sous l'angle des systèmes vivants permet de prendre acte d'un des aspects les plus exigeants de la psychanalyse : celui de déloger la subjectivité comme point de référence pour comprendre les phénomènes psychiques.

Suivant l'exemple des Pragier, nous envisageons aussi la psychanalyse, et plus spécifiquement le processus analytique, sous l'angle des systèmes vivants. Toutefois, croyons-nous, il ne s'agit pas que d'une métaphore : de la rencontre de deux individus bien vivants et de la mise en rapport de leurs vies psychiques émerge un *système analytique tout aussi vivant*. De ne pas appartenir à la réalité matérielle, mais la réalité psychique, ne fait pas de ce système une métaphore.

Reste à clarifier ce qu'il faut entendre par « système vivant ». À cet égard, le modèle fourni par la théorie des systèmes autopoïétiques, d'abord utilisé en biologie théorique (Maturana et Varela, 1987), s'est déjà avéré applicable à d'autres plans de réalité : on est ainsi passé de l'étude de la cellule à la compréhension de la société et de la culture (Luhmann, 1995 ; Froese et Di Paolo, 2011). Or, si le couple analytique, société à deux personnes, constitue lui aussi un système vivant, cela permettrait-il de repenser le

cadre et le processus analytique à l'aune de la théorie des systèmes autopoïétiques ? C'est là l'objet de notre étude.

## 2. Cadre et processus analytique

On s'entend généralement pour dire que le cadre et le processus entretiennent une relation complémentaire au sein de la situation analytique. Ainsi José Bleger a classiquement décrit le cadre comme « non-processus », fait de constantes encadrant le processus (Bleger, 1979 p. 255.). Séparant ainsi le cadre du processus, il exprime implicitement une distinction pratique importante : la constance du cadre serait sous la responsabilité de l'analyste (et du patient, dans une moindre mesure), tandis que le processus serait un mouvement en soi immaîtrisable, guidant de manière *autonome* le déroulement de l'analyse.

En effet, même si la nature exacte du processus analytique a toujours été sujette à débat (ex. Smith, 2002), il renvoie toujours aux éléments de la situation analytique qui répondent d'une certaine autonomie. Ainsi J.-B. Pontalis, sceptique quant au terme *processus*, concède « [qu'il voit] bien pourtant ce qu'on voudrait souligner par "processus" : que le devenir d'une analyse comme son efficacité ne sont pas le produit de l'action des deux protagonistes ou de l'un d'entre eux. (...) Ils n'en sont maîtres ni l'un ni l'autre, ce qui ne signifie pas qu'ils en soient absents, car c'est de leur rencontre (...) que ça se passe comme ça se passe. » (Pontalis, 1997, p.64.). Toutefois, cette distinction d'apparence banale entre une partie de la situation analytique relativement maîtrisable (le cadre) et une autre autonome (le processus), pousse à la réflexion sur un double plan.

D'une part, la question de comment concevoir le processus analytique en tant que mouvement autonome demeure, à ce jour, sans réponse consensuelle. D'autre part, on peut se demander jusqu'à quel point l'analyste et son patient peuvent exercer un contrôle délibéré sur le cadre. La psychanalyse nous a depuis longtemps mis en garde contre l'illusion narcissique du moi d'être au centre de la vie psychique, « maître chez lui », alors qu'en fait il se retrouve souvent limité à un rôle de médiateur (Freud, 1924). De même, il n'est pas évident que, une fois le cadre instauré et le processus mis en marche, nous disposerions en tant qu'analystes d'une plus large marge de manœuvre dans la situation analytique.

Au moment de recourir à la théorie des systèmes autopoïétiques, insistons que nous ne voyons pas là une métaphorisation. Les principes autopoïétiques fondamentaux s'étendent des structures biologiques aux systèmes psychiques et sociaux, y compris le processus et le cadre analytique. Nous essaierons, d'une part, de montrer que ce n'est pas un hasard si le rapport entre cadre et processus analytique a été posé selon la distinction maîtrisable/non-maîtrisable, puisque celle-ci répond en effet de la logique propre aux systèmes autopoïétiques. D'autre part, suivant cette même logique systémique se dévoile un rapport entre cadre et processus qui réalise le décentrement de la subjectivité propre à la psychanalyse, ce qui enrichit notre compréhension du processus analytique et dégage des conséquences pratiques. Mais introduisons d'abord le lecteur aux concepts centraux de la théorie des systèmes autopoïétiques.

### 3. La théorie des systèmes autopoïétiques

Un système est autopoïétique quand il produit les conditions nécessaires à sa propre persistance. Il s'agit d'un système qui s'auto-organise plutôt que de se voir imposer son fonctionnement par un agent externe (comme c'est le cas, par exemple, pour un ordinateur). Pour que l'auto-organisation soit viable, elle doit nécessairement aboutir à la formation d'une *clôture opérationnelle* (Varela, 1979). Celle-ci désigne la manière dont les différentes opérations du système font référence l'une à l'autre, de telle sorte que l'ensemble forme un tout récursif et autoréférentiel. Tout autre type d'organisation mènerait à la dissolution du système ou nécessiterait une régulation externe pour se maintenir (et ne saurait alors être qualifié d'auto-organisation). L'exemple prototypique de ce type de clôture s'observe chez la cellule dans l'interaction de la membrane cellulaire avec les organites. Il y a circularité: la membrane et les échanges biochimiques qu'elle régule permettent le bon fonctionnement des organites qui sont eux-mêmes responsables du maintien de la membrane. C'est cette récursivité qui fait de la cellule un système autopoïétique. Dans son mouvement circulaire, l'activité du système lui permet de continuellement se *différencier* de son environnement, auto-définissant alors son identité. Ainsi, l'interaction réglée et continue de la membrane avec les organites permet à la cellule de se distinguer de la soupe moléculaire qui l'entoure. On peut dire que le maintien de la clôture opérationnelle est la tâche vitale de la cellule et que l'ensemble de l'activité cellulaire lui est subordonné.

Notons que la théorie des systèmes autopoïétiques utilise une définition de « système » fondée sur la *différenciation* plutôt que sur l'*assemblage* d'éléments quelconques en interaction. La clôture opérationnelle délimite du même coup ce qui,

étranger au système, est par définition dangereux<sup>7</sup> et par rapport auquel le système devra continuer à se différencier. C'est ce qu'on appelle l'*environnement* du système. La clôture opérationnelle n'est donc pas simplement la frontière inerte et arbitraire d'un système, mais le constituant essentiel du système vivant, lui donnant sa forme et son identité de système tout en spécifiant les rapports possibles avec l'environnement.

Chaque opération du système rencontre donc inévitablement un environnement étranger à sa propre organisation et perturbant celle-ci. Le système se trouve ainsi perpétuellement « irrité » par son environnement. Tant que l'organisation autopoïétique du système n'est pas rompue, celui-ci compense ces perturbations de manière homéostatique et acquiert par là une certaine connaissance du monde qui l'entoure. Cette activité cognitive est proactive et autonome; l'information qui concerne l'environnement n'est pas *captée* à l'extérieur, mais toujours *construite* sur la base des déséquilibres et des rééquilibres dans l'organisation même du système. De sorte qu'un système autopoïétique produit sa compréhension du monde en fonction des besoins de sa propre organisation plutôt qu'en fonction des qualités « objectives » de l'environnement. En bref, les êtres vivants sont *informationnellement clos* (Varela 1989, Luhmann 2012), ce qui signifie que même les systèmes immatériels, comme les systèmes psychiques et sociaux, sont doués d'un « point de vue » singulier sur eux-mêmes et leur environnement.

---

<sup>7</sup> On reconnaît là ce qu'écrivait Freud (1925) à propos du « moi-plaisir originel » : « Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve à l'extérieur est pour lui tout d'abord identique. » (p. 169)

#### 4. La distinction entre cadre et processus

Nombre d'ouvrages (ex. Etchegoyen 2005, McWilliams 2004, Quatman 2015) prennent pour acquis que le cadre, contrairement au processus, puisse être plus ou moins bien établi et maintenu par l'effort conscient de l'analyste. Cela donne lieu à des recommandations concrètes sur le dispositif à mettre en place, l'attitude à adopter et les règles à observer.

Chaque jour pourtant, la réalité de la pratique semble contredire cette division réconfortante entre un cadre maniable et un processus autonome. En effet, il est impossible d'instaurer un cadre idéal, parfaitement stable. Le cadre réel est régulièrement déstabilisé – par un moment d'inattention, un retard, etc. Bien que certains auteurs comme Winnicott (1963, p. 91) voient ces imperfections comme inévitables et même nécessaires, ces variations sont le plus souvent vues comme des erreurs ou des défauts à corriger et/ou à interpréter. Plutôt que d'y reconnaître l'état normal, voire naturel, du cadre analytique, les variations sont implicitement interprétées comme une *dévi*ation. On peut se demander comment il se fait que l'état le plus commun du cadre analytique (*incluant* ses variations) puisse être si régulièrement décrit sous l'angle d'une perversion d'un état idéal.

La théorie des systèmes autopoïétiques part du principe que les distinctions opérées pour faire face aux perturbations venant de l'environnement sont davantage fonction des besoins et de l'organisation du système qui observe que de l'état « réel » des choses. À la lumière de cette proposition, nous sommes amenés à nous demander à quoi correspond la distinction entre cadre et processus pour ceux-là mêmes qui l'observent.



Fait frappant, la distinction usuelle entre cadre et processus correspond à la distinction spontanément effectuée par tout système vivant entre ce qui est compatible à son organisation et ce qui ne l'est pas. D'un côté, les éléments du *cadre* renvoient à ce qui, de la situation analytique, peut s'incorporer sans trop de heurts à la tâche pratique ; tandis que les éléments associés au *processus* renvoient à ce qui perturbe et échappe à la tentative de maîtrise de cette tâche.

Nous en venons ainsi à émettre l'hypothèse que la séparation entre cadre et processus reflète d'abord la perspective de l'analyste en tant qu'observateur externe. C'est que dans l'univers immatériel des phénomènes psychiques et sociaux, on est porté à établir les distinctions qui semblent les plus utiles à une pratique *maîtrisée*. Une perspective qui ne reposerait pas sur cette sorte de distinction entre cadre et processus serait donc déconcertante pour le clinicien-expert. Considérer le processus en tant que système autopoïétique, suppose au contraire de voir choses du point de vue du processus lui-même, ce qui par définition défait le projet de maîtrise.

## **5. La clôture opérationnelle du processus analytique**

L'émergence d'un nouveau système autonome au sein de la situation analytique a déjà été signalé de différentes manières: chimère analytique (de M'Uzan, 1978) ; « tiers analytique » (Ogden, 1994), situation analysante (Donnet, 2001). Nous proposons quant à nous que l'émergence de ce système tiers représente l'amorce du processus analytique en tant que processus autopoïétique, ce qui modifie le statut du cadre analytique. En tant que « non-processus » (Bleger, *op. cit.*), le cadre est l'environnement du processus, c'est-à-dire un ensemble de constantes contrastant avec la fluidité du processus et supposé le

« contenir » et lui donner forme ; la métaphore du « contenant » est, comme on sait, très en usage en psychanalyse. Or, nous soupçonnons que la distinction tranchée entre cadre et processus est d'abord le reflet de la perspective particulière de l'analyste en tant que « maître du cadre » et ne rend pas compte de l'autonomie et de l'imprévisibilité du processus analytique qui, comme l'expérience l'atteste, ne se laisse pas si facilement contenir. Le cadre est certes un ensemble de conditions qui visent à *clore* et *délimiter* la situation analytique par rapport aux considérations du quotidien, mais il n'est pas pour autant étranger à ce qu'il contribue à clore. Il serait plus exact de poser que le cadre n'est pas un simple « contenant », mais fait partie de la *clôture opérationnelle* dont l'aspect « opérationnel » compte autant sinon plus que l'aspect « clôture ». Cette ligne de pensée entraîne deux conséquences majeures.

### **5.1. Le cadre et le processus ne font plus qu'un**

Poser le cadre et le processus comme distincts et en rapport dialectique l'un avec l'autre s'inscrit dans une logique où le cadre précède et met en place les conditions nécessaires à l'émergence du processus. La théorie des systèmes autopoïétiques propose une alternative radicale : ce que nous avons pris l'habitude de désigner comme cadre et processus analytique sont en fait deux lectures différentes d'une même opération de clôture opérationnelle. Cadre et processus seraient, en définitive, *la même chose* ! Il faut en effet considérer que s'il est vrai que le « cadre » est d'abord instauré délibérément, il ne s'agit au départ que d'un ensemble de règles et d'attitudes qu'on pourrait retrouver dans un manuel. À ce stade, il est moins un cadre analytique qu'un cadre normatif.

Pourtant, dès que le processus analytique est en marche, ce cadre normatif, apparemment neutre et posé en extériorité, prend un sens dans le mouvement singulier

qui s'est engagé. Il devient subordonné au processus, *et c'est ce qui en fait un cadre véritablement analytique*. En même temps, c'est bien grâce aux conditions dictées par la méthode que le processus se déploie comme nulle part ailleurs. Tant un maintien inflexible du cadre que ses modifications ponctuelles prennent une signification dans le processus analytique, tout comme les aléas du processus se reflètent dans l'organisation du cadre. Cela n'est pas surprenant : ce n'est rien d'autre que la fonction auto-théorisante d'un système autopoïétique actualisant son auto-organisation. La situation devient alors « analysante », au sens de Donnet (2001, p. 255).

Plutôt que de voir le cadre donner lieu au processus – idée valide dans un paradigme d'extériorité et de causalité linéaire –, la théorie de l'autopoïèse part de la perspective du système lui-même où la causalité est circulaire. En biologie, peu importe si la membrane cellulaire s'est constituée avant, après ou simultanément aux organites, puisque tant que l'ensemble ne s'est pas refermé sur lui-même, il ne s'agit pas d'une cellule. En psychanalyse, peu importe si les fonctions effectives du cadre sont venues avant ou après l'instauration du processus : tant que le tout ne s'est pas clos, il ne s'agit pas d'une analyse. Dans le cas des systèmes autopoïétiques, la question de la chronologie, du temps linéaire, ne se pose pas<sup>8</sup>. En conséquence, nous sommes amenés à introduire l'idée d'un « cadre-processus analytique » envisagé comme un système unitaire se distinguant activement de son environnement par une activité de clôture qu'il nous reste à décrire.

---

<sup>8</sup> Il y aurait lieu de montrer les liens entre autopoïèse et *après-coup*, ce que l'espace ne permet pas ici.

## 5.2. Clôture du système psychanalytique par rapport à la réalité matérielle

Rappelons à présent que la clôture opérationnelle a aussi pour fonction de « traiter » les perturbations venant de l'environnement, ce qui exige une fonction d'inclusion et d'exclusion. Elle tient à l'écart les irritations qui sont incompatibles avec le système et transforme celles qui sont compatibles en information utile pour celui-ci. Dans le cas de l'analyse, elle inclut la parole, exclut l'agir ; inclut les rêveries et les fantasmes, exclut les considérations pratiques de la vie quotidienne. En résumé, le système psychanalytique inclut la réalité psychique et exclut la réalité matérielle. Cette distinction entre réalité matérielle et réalité psychique, nous la posons donc au cœur du cadre-processus analytique. Comme on sait, cette distinction remonte à l'abandon par Freud de la théorie de la séduction, ce qui a ouvert sur la centralité du fantasme. La réalité psychique renvoie fondamentalement aux désirs inconscients et aux fantasmes connexes (Laplanche & Pontalis, 1967). Ce qui retient notre intérêt, c'est que la réalité psychique semble s'organiser en véritable système fantasmatique autopoïétique. Prenons par exemple deux manifestations autonomes et universelles de la psyché pour illustrer notre propos : l'autoérotisme et le travail du rêve.

Selon Laplanche et Pontalis (1985), la réalité psychique et l'activité fantasmatique se constituent en même temps que l'autoérotisme. Ainsi lorsque « la sexualité se détache de tout objet naturel, [elle] se voit livrée au fantasme et par là même se crée comme sexualité. Mais on peut aussi bien dire, à l'inverse, que c'est l'irruption du fantasme qui provoque cette disjonction de la sexualité et du besoin. Causalité circulaire ou naissance simultanée ? Le fait est qu'ils trouvent leur origine, aussi loin qu'on remonte, en un même point » (p.72). La causalité circulaire soupçonnée par Laplanche et Pontalis

correspond à l'observation que tout système vivant se constitue dans un mouvement circulaire et autoréférentiel, sur la base d'une différenciation qu'il effectue lui-même vis-à-vis son environnement. Ainsi, au temps de l'autoérotisme, la séparation entre la sexualité infantile et l'objet naturel issu de la réalité matérielle ouvre un champ nouveau, un champ fantasmatique qui renforce et réaffirme cette différence.

Comme pour tout système vivant, cette différence n'est jamais définitivement acquise et doit continuellement être reconduite. Cela se produit par définition de façon autonome, comme le montre le processus aboutissant à la formation du rêve – dont la continuité avec la vie fantasmatique est évidente. La prégnance de l'activité fantasmatique aboutissant au rêve s'explique par les conditions particulières que procure l'état de sommeil, c'est-à-dire un détachement marqué par rapport à la réalité matérielle qui laisse le champ relativement libre à l'émergence de la réalité psychique. La méthode psychanalytique procure de manière analogue les conditions permettant de tourner l'attention vers la réalité psychique et ouvrant le champ autonome du cadre-processus analytique. La clôture opérationnelle de la psychothérapie analytique situe ainsi la réalité ordinaire comme environnement potentiellement désorganisateur pour le cadre-processus analytique. Notons au passage l'émergence d'une boucle autopoïétique où les principes organisationnels de la psyché spécifient l'organisation du cadre-processus analytique; processus qui, en retour, permet la pleine expression de la réalité psychique individuelle.

## **6. L'environnement du système analytique**

L'exclusion hors du cadre analytique de la réalité ordinaire, exclusion nécessaire à la constitution du cadre-processus, ne fonctionne que parce qu'elle correspond à la scission

entre réalité ordinaire et réalité psychique qui existe déjà dans la psyché. Pour cette raison, et puisque nous travaillons à offrir les conditions d'émergence de la réalité psychique – donc, à mettre en suspens les « moi » du patient et de l'analyste – on peut dire que la ligne de séparation ne passe pas entre la personne de l'analyste et la personne du patient, mais selon une ligne de partage entre les « moi » des deux participants et leurs inconscients respectifs. Les choses ne se présentent évidemment pas ainsi du point de vue des participants eux-mêmes, ceux-ci ayant généralement une nette impression de continuité et d'unité de leur personnalité. Une asymétrie réciproque surgit ainsi entre les participants et le cadre-processus analytique. Selon chacun de ces points de vue, un système unitaire est en présence d'un objet scindé et décomposable : scission cadre/processus du point de vue des participants; scission moi/inconscient du point de vue du cadre-processus analytique. Les choses se présentent ainsi parce que chaque système est pour l'autre un environnement; or tout environnement est décomposable par le système en une partie assimilable et une partie perturbante<sup>9</sup>.

Il s'ensuit que du point de vue du système analytique patient et analyste ne se trouvent pas à l'intérieur du processus, mais forment plutôt son environnement. Or, un environnement, comme nous l'avons vu, est étranger et potentiellement dangereux pour le système, mais d'autre part il lui est essentiel et le système peut y puiser des éléments qui lui sont nécessaires à la mesure de leur compatibilité. Il va de soi qu'analyste et analysant sont aussi, en tant qu'environnement, dotés de cette double nature. De par leur division moi/inconscient, chacun d'eux peut ou bien, côté « moi », offrir une résistance à

---

<sup>9</sup> On trouve cette même idée chez Freud dès le *Projet de psychologie* (1895) lorsqu'il décrit un « complexe de perception » de l'autre humain au sein duquel se distinguent la « chose » (*Ding*) incompréhensible et les « attributs » facilement assimilables.

la limite délétère pour le travail analytique; ou bien, côté « inconscient », apporter les éléments qui nourrissent le cadre-processus analytique et son évolution.

## **7. Implications théoriques et pratiques**

De même que le moi peut croire contrôler la psyché, de même l'analyste peut penser contrôler le cadre. À la lumière de ce que nous avons présenté, force est toutefois d'admettre que le cadre n'appartient ni à l'analyste ni au patient, mais au processus analytique lui-même. Plus fondamentalement, l'expression « cadre analytique » ne désigne pas tant une capacité de contenance que la fonction de distinction continue entre réalité psychique et réalité matérielle. Or cette même distinction est intrinsèque au processus analytique. On voit donc que l'unité cadre-processus ne saurait s'organiser de manière arbitraire, mais que répondant aux exigences de clôture opérationnelle, en distinguant entre réalité psychique et matérielle, elle se spécifie comme situation analysante.

Notre modèle souligne aussi l'autonomie de la situation analytique. Une fois engagé, le maintien du cadre-processus ne dépend plus entièrement des participants. On a même vu que ceux-ci, avec leurs résistances respectives, constituent un environnement perturbateur du cadre-processus. Formant un système autonome, l'unité cadre-processus peut résister et s'adapter à bien des perturbations. La plupart des perturbations issues la réalité matérielle prennent un sens fantasmatique à l'intérieur de la situation analytique, qui, en tant que système auto-théorisant, reconduit la distinction entre le système (cadre-processus analytique et réalité psychique) et l'environnement (la réalité ordinaire et le moi des deux participants). Les inévitables perturbations du cadre et du processus

participent donc au processus lui-même et à son évolution. En retour, le changement en analyse résulte non d'une intervention dirigée, mais de l'évolution autonome du cadre-processus et des modifications qu'elle suscite dans l'environnement fait des psychés respectives du patient et de l'analyste.

Il va de soi que l'analyste, en charge de la méthode analytique, veille sur l'évolution du cadre-processus. Cependant, autre conclusion pratique de ce que nous avons développé ici est qu'il ne saurait y avoir une seule technique analytique. Il convient en effet de distinguer, comme cela a déjà été fait (Donnet, 2011), entre *méthode* et *technique* psychanalytique. La *méthode* consiste à favoriser la mise en place du cadre-processus psychanalytique favorisant la primauté de la réalité psychique dans le cours du travail. La *technique* correspondrait plutôt à des variantes dans les conditions normatives. Tant que la situation analytique, dans sa capacité de mettre en exergue la réalité psychique, résiste pour l'essentiel aux perturbations, les variantes pratiques (longueur et rythme des séances, par exemple), passent au second plan, ce qui n'empêche pas qu'elles puissent relever de la résistance au processus. Il n'entre pas dans le cadre de cet article de discuter en détail cette question, et nous admettons volontiers que certains aménagements techniques sont plus favorables que d'autre à l'instauration et au maintien du cadre-processus analytique. Mais nous croyons avoir indiqué en quoi ce sont les dispositions internes aux systèmes engagés et l'effort à maintenir ces dispositions à l'abri de perturbations excessives, qui sont déterminants. Les modèles d'intervention psychanalytique qui se sont maintenus à travers le temps sont sans doute ceux qui répondent spontanément le mieux à cette exigence.



## **Chapitre 2 : Les systèmes autopoïétiques de la psychothérapie analytique**

**Résumé :** Cet article cherche à repérer les principes organisationnels des systèmes autopoïétiques au sein de la psychothérapie analytique. La théorie des systèmes autopoïétiques propose que le vivant soit caractérisé par son auto-organisation et son autonomie. Ainsi, les rapports de résistance entre patient, analyste, et processus analytique sont ici envisagés de manière à mettre en évidence le maintien de leur autonomie respective. L'article se termine en insistant sur les particularités de la méthode analytique qui sont nécessaires pour respecter l'autonomie des systèmes présents dans la psychothérapie analytique et pour favoriser leur évolution.

**Mots-clés :** Psychothérapie analytique, résistance, autopoïèse, couplage structurel, méthode analytique

### **1. Introduction**

Dans un précédent travail (Brathwaite et Scarfone, 2020) nous indiquions qu'il existe de nombreuses convergences entre la théorie psychanalytique et la théorie des systèmes autopoïétiques. Cette dernière est issue du domaine de la biologie (Varela, Maturana & Uribe, 1974; Maturana & Varela, 1975), mais se retrouve au croisement de la sociologie (Luhmann, 1995, 2012), des sciences cognitives (Stewart, Gapenne & Di Paolo, 2010) et de la philosophie de l'esprit (Varela, Thomson & Rosch, 1991, Thompson, 2007). D'après cette approche, le domaine du vivant, dans ses expressions uniques et variées allant de la cellule individuelle jusqu'aux sociétés humaines, en passant par la vie psychique, est unifié par certains principes fondamentaux (Froese & Di Paolo, 2011).

« Autopoïèse », un terme forgé à partir du mot grec *poiésis* signifiant « production », renvoie directement à l'idée d'une production de soi-même, mettant en valeur l'autonomie et l'autodétermination qui caractérise tous les systèmes vivants. L'approche autopoïétique étudie comment les différents systèmes vivants (qu'ils soient organiques, psychiques ou sociaux) se constituent d'eux-mêmes (sous des conditions propices), ainsi que la façon dont ils poursuivent ensuite leurs existences en fonction de leurs intérêts spécifiques. De manière similaire, la psychanalyse étudie les divers processus qui se déroulent au sein de la vie psychique comme autant de processus « autonomes » qui collaborent ou entrent en conflit les uns avec les autres pour donner lieu aux différents événements psychiques.

Nous poursuivons ici l'objectif d'appliquer l'approche autopoïétique aux différents systèmes en interaction au sein de la psychothérapie analytique. Ce faisant, nous espérons montrer comment une approche inspirée des principes du vivant permet de mettre en évidence les impératifs éthiques et techniques qui guident la pratique en psychanalyse.

## **2. Les principes fondamentaux des systèmes autopoïétiques**

Quand on parle de « système » dans une perspective autopoïétique on ne fait pas référence, comme il est souvent coutume, à un *assemblage* d'éléments distincts en interaction. Quelque peu contre-intuitivement, un système est plutôt envisagé comme la *différence* entre lui-même et son environnement (Spencer Brown, 1969; Luhmann, 2012). Un « système » a donc toujours deux côtés bien distincts : lui-même et l'environnement qui lui est étranger. Ce qui permet de reconnaître un système comme tel n'est pas la

nature ni la structure de ses composantes, mais l'enchaînement unique des opérations qui le mettent en mouvement, un peu comme le mouvement particulier d'un tourbillon suffit à le distinguer du reste liquide où il se trouve. À la différence du tourbillon, cependant, le système autopoïétique est activement impliqué dans le maintien de son organisation et instaure lui-même les conditions de sa propre continuation.

En effet, tous les systèmes autopoïétiques répondent à deux critères: 1) ils sont caractérisés par des opérations dépendantes récursivement les unes des autres; et 2) ces opérations constituent le système en tant qu'unité dans le domaine où elles ont lieu (Varela, 1979). On dit ainsi des systèmes autopoïétiques qu'ils sont opérationnellement clos, car ils se distinguent de leur environnement par des opérations qui engendrent la reproduction de ces mêmes opérations. Ce faisant, les systèmes vivants sont des unités dynamiques, structurellement plastiques et en constante évolution, mais invariables sur le plan de leur organisation autopoïétique.

Pour la cellule, par exemple, la série d'opérations illustrant la clôture s'exprime schématiquement ainsi (Varela, 1989, p.25) : « une membrane est formée → des métabolites sont produits → une membrane est formée → (...) »; et ainsi de suite. Tant et aussi longtemps que cette série d'opérations biochimiques n'est pas rompue, la cellule s'engendre elle-même continuellement ; elle s'auto-organise dans l'espace et se différencie fonctionnellement du milieu extracellulaire qui, lui, ne participe pas directement à ce circuit.

Freud, de par sa formation de neurologue et grâce à une longue série de fines observations cliniques, semble avoir su percevoir et théoriser à sa manière quelque chose de l'autopoïèse commune à tout système vivant. Par exemple, dès le *Projet* (1895) il

propose d'envisager le moi comme « un réseau de neurones investis et bien frayés les uns par rapport aux autres » (p.631-632). Cette organisation dote le moi d'une fonction inhibitrice qui le distingue spontanément du reste de l'appareil psychique où la quantité (Q) circule librement. C'est donc bien la spécificité opérationnelle du moi (inhibition et liaison) qui lui permet de se constituer lui-même comme une unité distincte (opérationnellement close) au sein de l'appareil psychique. Et plus tard, dans « Au-delà du principe de plaisir », Freud (1920) compare l'appareil psychique à une vésicule vivante où, pour sa survie, il insiste sur l'importance de la séparation entre le système vivant et son environnement. Ainsi peut-on lire: « Il [l'organisme vivant] est pourvu de sa propre réserve d'énergie et doit avant tout tendre par ses efforts à ce que les transformations d'énergie qui opèrent en lui selon des modalités particulières soient préservées de l'influence *égalisatrice et donc destructrice* des énergies excessives qui sont à l'oeuvre au-dehors » (Freud, 1920 [2001], p. 75-76, nos italiques).

Devançant notre propos, nous remarquons que la situation globale de la psychothérapie analytique héberge plusieurs séries d'opérations s'organisant en systèmes autonomes. Trois d'entre elles retiendront notre attention pour la suite: la psyché du patient, celle de l'analyste et le processus analytique (ou plus spécifiquement l'unité cadre-processus analytique, comme il en sera bientôt question<sup>10</sup>).

---

<sup>10</sup> Voir aussi chapitre 1

### 3. La psyché individuelle comme système autopoïétique

Concevoir la psyché individuelle en tant que système autopoïétique signifie de la concevoir comme un système auto-organisateur fondé sur une série récursive d'opérations. Le premier problème qui se présente alors à nous, c'est que la clôture des systèmes autopoïétiques est typiquement décrite en termes biochimiques, renvoyant à des opérations étendues dans l'espace physique ; par exemple le système nerveux (Maturana et Varela, 1980) ou immunitaire (Vaz et Varela, 1978). Il ne saurait en être de même avec les systèmes psychiques (et sociaux) qui, bien qu'émergeant toujours d'un substrat matériel, ne s'y réduisent pas. C'est plutôt dans le domaine du sens, des significations et des symboles (Luhmann, 2012) que les processus psychiques et sociaux s'auto-organisent, trouvant leur relative indépendance vis-à-vis de la réalité matérielle dont ils émergent<sup>11</sup>. D'un point de vue psychanalytique, nous chercherons donc d'abord à comprendre comment la psyché parvient à s'auto-organiser de manière à ce qu'un moi cohérent se distingue de l'inconscient refoulé. Autrement dit, comment concevoir la clôture opérationnelle de la psyché?

Pour répondre à cette question, nous suggérons de nous appuyer sur la théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche (1987). Il s'agit bien-sûr d'une façon parmi d'autres de conceptualiser l'organisation psychique, mais il s'agit d'une théorie qui parvient à articuler avec élégance l'émergence simultanée et différenciée du moi et de l'inconscient refoulé. Selon Laplanche, les adultes qui prodiguent les soins essentiels à l'enfant véhiculent, sans le savoir, des messages compromis de sexuel inconscient. Or, si

---

<sup>11</sup> Luhmann a illustré l'auto-organisation de nombreux systèmes sociaux, dont le droit (1992), la religion (1985), les médias (2000) et la société dans son ensemble (1995).

l'enfant vient au monde équipé de montages instinctuels qui l'orientent grossièrement dans la plupart des sphères vitales touchant à l'autoconservation (ex. attirait pour la voix de la mère, réflexe de téter), il demeure incapable de comprendre cette excitation sexuelle en excès qui provient de l'adulte. Pour tenter d'en rendre compte, l'enfant bricole des « théories sexuelles infantiles » à partir des connaissances limitées dont il dispose sur les fonctions vitales (oral, anal, phallique). C'est-à-dire que face à l'excitation étrangère et énigmatique véhiculée par les messages des adultes, l'enfant tente une traduction pour laquelle, en ce qui concerne cette dimension sexuelle du message, il n'existe pas de correspondance dans sa propre organisation. Tout effort de traduction échoue donc en partie et laisse alors un reste intraduit : cet échec partiel, c'est ce qu'on appelle un refoulement selon le modèle traductif suggéré par Freud (1896, [1985]) et repris par Laplanche. Ce reste, désormais irritant interne, pose problème à son tour et redémarre l'activité auto-théorisante.

Approché sous l'angle des systèmes autopoïétiques, on s'aperçoit que l'activité de traduction décrite par Laplanche est l'opération qui distingue et fonde à la fois le système du moi et son environnement (le refoulé), i.e. elle constitue une clôture opérationnelle. Les choses peuvent se présenter ainsi : un sens est donné → un reste est produit → un sens est donné → (...). Autrement dit, nous sommes en présence d'une opération de théorisation, de mise en sens, qui trace une frontière originaire entre une série de « réponses » venant à constituer le moi comme ensemble cohérent de traces mnésiques significatives (le système), et un reste indicible, qui forme le refoulé (l'environnement).

#### 4. Aparté : auto-organisation et perception

Avant d'aller plus loin, une question légitime mérite d'être posée: Est-ce que l'influence de l'environnement, indéniable sur le développement psychique, ne remettrait pas en question l'auto-organisation et le fonctionnement autonome de la psyché? Après tout, le fantasme et la représentation ne sont-ils pas une production relevant d'abord d'une perception préalable du monde extérieur, si déformée soit-elle? Il faut répondre par l'affirmative à cette dernière question, mais seulement en tenant compte d'une précision importante concernant ce qu'est la perception.

Communément, la perception est envisagée comme une forme d'appropriation du « dehors » vers le « dedans » : les caractéristiques de l'environnement seraient captées par nos sens puis traduites en représentations mentales correspondant plus ou moins à la réalité extérieure. Sous un angle strictement biologique, Varela (1989) suggère que les données sensorielles nous portent souvent à croire, à tort, que le monde extérieur fournit des informations qui sont traitées à l'intérieur du cerveau. Or, à y regarder de plus près, la perception sensorielle ne saurait être comprise comme un processus n'ayant que des entrées. À la place, Varela suggère que le système nerveux soit un système sans entrée ni sortie; et que son fonctionnement cognitif ne reflète que son organisation (et non le monde). Nous le citons :

« Nous dirons que le système nerveux est un *réseau opérationnellement clos* de neurones en interactions : une modification d'activité d'un neurone induit une modification de l'activité d'autres neurones, soit directement par action synaptique, soit indirectement par l'intermédiaire d'un élément physique ou chimique (Maturana, 1969). L'organisation du système

nerveux, en tant que réseau neuronal fini, est définie par les relations de clôture des interactions neuronales.

Les neurones sensoriels et effecteurs, tels qu'ils seraient décrits par un observateur extérieur qui voit évoluer l'organisme au sein de son environnement n'échappent pas à cette règle : en effet, toute activité sensorielle conduit à une activité des effecteurs, et toute activité des effecteurs conduit à une activité sensorielle. (...) Il en va ainsi, même si l'environnement peut *perturber* le système nerveux, en se couplant, comme un agent indépendant, à un quelconque récepteur neuronal. Les transformations que peut subir la structure du système nerveux sont entièrement spécifiés par sa connectivité. Les perturbations ne sont que les déterminants historiques de ces transformations. » (Varela, 1989, p.149-150, italiques dans l'original)

Cette conception du système nerveux implique qu'il est impossible de séparer la perception de l'action de l'organisme, puisque l'une détermine l'autre. Cela veut dire que la perception ne s'apparente pas à une reproduction interne, plus ou moins exacte, d'éléments en provenance de l'extérieur. Plutôt, la perception est une *action* effectuée par l'organisme afin de compenser les perturbations encourues au contact d'un environnement quelconque. Formellement, Varela propose que « percevoir équivaut à construire des invariants par un couplage sensori-moteur » (ibid., p.154), ce qui signifie que percevoir est essentiellement une régulation (ou une compensation) de l'interrelation entre sensation et motricité, qui sont toutes deux des propriétés appartenant à l'organisme.



Dans ses travaux, Varela exemplifie cet état des faits à travers plusieurs exemples, dont le phénomène de constance de taille. Dans ce phénomène, un objet est toujours perçu comme ayant la même taille indépendamment des changements en termes de distance ou de perspective. Nous épargnerons au lecteur l'étude physiologique détaillée de la perception visuelle. Pour l'heure, acceptons seulement que l'organisme n'extrait pas la distance des caractéristiques de l'environnement; mais que, à l'inverse, il engendre la distance perçue à la suite d'un processus interne de compensation. Nous arrivons ainsi à une définition de la perception qui ne fait pas référence à la composition ou aux propriétés de l'environnement. En conséquence il devient également impossible d'envisager la création de fantasmes et de représentations comme l'internalisation de caractéristiques appartenant à l'environnement. Dans ce contexte, dire que les représentations mentales proviennent de la perception demeure vrai, mais à condition de ne pas perdre de vue que la perception est un processus s'appuyant fermement sur le caractère auto-organisateur et auto-référentiel des systèmes vivants.

Quand on revient en sol psychanalytique, armé de cette nouvelle conception de la perception, on est obligé de constater qu'elle était, en fait, déjà plus ou moins acquise. Dans le *Projet*, Freud (1895) voyait la perception comme inséparable de l'activation des traces motrices, signifiant alors que quand le sujet perçoit, il s'active; et quand il s'active, il perçoit. Plus tard dans son œuvre, il indique clairement que « (...) la perception n'est pas un processus purement passif, mais le moi envoie périodiquement dans le système de perception des petites quantités d'investissement au moyen desquels il déguste [*vorkosten*] les stimuli externes pour, après chacune de ces incursions tâtonnantes, se retirer de nouveau » (Freud, 1925/1984, p. 170). Ce qui est intéressant à noter, c'est que

quand Freud parle d'envoyer de petites quantités d'investissement, il fait référence à « (...) une action d'essai [*probeaktion*], un tâtonnement moteur avec des dépenses d'éconduction réduites » (ibid.) et il s'empresse de noter que le moi s'est dès le début exercé à un tel tâtonnement lors des perceptions sensorielles. En y regardant de plus près, on voit se dessiner ce que l'approche autopoïétique appellerait un couplage sensori-moteur, où l'interdépendance continue entre la « dégustation » sensible des excitations (*vorkosten*) et l'action d'essai (*probeaktion*) sur le plan moteur se trouvent au cœur du processus de perception. Dans le cadre de ce fonctionnement perceptuel original, « [l']opposition entre subjectif et objectif n'existe pas dès le début. » (ibid., p. 169) et n'apparaît ultérieurement que comme artefact de la pensée qui cherche à reproduire dans la représentation ce qui a déjà été présent. C'est en fait seulement lorsque Freud étudie la fonction de jugement, et non la fonction de perception, qu'il postule un processus de comparaison et de coordination entre l'intérieur et l'extérieur de la psyché.

On peut donc conclure que chez Freud, comme chez Varela, la perception ne fait pas référence à l'appropriation du dehors vers le dedans, mais bien plutôt à un processus circulaire et continu de mise en rapport entre le corps-psyché et l'environnement.

## **5. Le cadre-processus analytique comme système autopoïétique**

Que se passe-t-il si nous envisageons à présent le processus analytique lui-même en tant que système auto-organisateur? Rappelons que l'approche autopoïétique nous amène à revoir les limites des systèmes auxquels nous sommes habitués. Disons grossièrement qu'une conception traditionnelle voit le « système » de la psychothérapie analytique comme formée par trois éléments indispensables : 1) le patient, 2) l'analyste,

et 3) la relation (ordinaire et transférentielle) qui s'établit entre eux. Cette lecture se fonde, nous semble-t-il, sur la séparation entre les personnes physiques de l'analysant et de l'analyste, leur relation se situant figurativement « entre » eux. On arrive ainsi à un assemblage d'unités en interaction (patient + thérapeute + relation) auquel on peut d'ailleurs ajouter d'autres éléments au besoin (lieu physique, fréquence, horaire, honoraires, etc.). Cette conception « additive » du système suppose toutefois que les éléments constitutifs de la situation résultent d'un découpage effectué par un *observateur externe*, ce qui n'en fait pas automatiquement un système vivant au sens autopoïétique du terme.

En restant conséquent avec la théorie des systèmes autopoïétiques, il est impossible d'étudier un système psychique ou social de l'extérieur. On ne peut les concevoir qu'à partir de la différence qu'ils instaurent d'eux-mêmes avec leur environnement. Il nous faut plutôt commencer par une *différence* pour identifier nos systèmes, et cette différence doit pouvoir se reconduire d'elle-même. Quelle pourrait être cette différence ? Nous avons vu qu'au niveau de la psyché individuelle, c'est la différence entre le moi et le refoulé qui est déterminante. En regardant attentivement, on retrouve la même distinction dans l'organisation du cadre analytique et l'application de la méthode. En effet, la méthode analytique exige de suspendre les considérations concrètes du quotidien auxquelles s'accroche le moi des sujets pour mettre en relief la dimension latente du discours et du comportement. L'association libre, l'attention flottante, l'interprétation et le cadre participent tous à la mise entre parenthèses des intérêts du moi au profit du refoulé (Freud 1900).

Ainsi, le processus analytique renvoie à l'ensemble de conditions permettant la mise en relief du refoulé par opposition aux intérêts du moi ; et, de manière secondaire, à tous les autres systèmes sociaux qui peuvent toucher l'analyse (aspects économiques, politiques, culturels, légaux, etc.). Plus exactement - puisqu'un système autopoïétique est avant tout une différence – il faudrait dire que le processus analytique *est la différence* entre le refoulé et le moi des sujets, telle qu'elle se réalise à travers l'application de la méthode analytique.

Ailleurs, nous avons présenté comment les manifestations de l'inconscient et les fluctuations du cadre participent au même système de sens qui se distingue du domaine de la réalité matérielle (Brathwaite et Scarfone, 2020). Le processus analytique est ainsi doté d'une clôture opérationnelle qui pourrait s'exprimer ainsi : l'inconscient (refoulé) se manifeste → le cadre est déstabilisé → l'inconscient se manifeste → (...). Cette série opératoire nous a alors amené à reconceptualiser le cadre et le processus analytique comme une unité, nommée simplement cadre-processus analytique, qui fonctionne de manière autonome, quoique précaire, vis-à-vis du moi des participants. C'est-à-dire que les volontés individuelles ou partagées du moi des participants (ainsi que les aspects sociétaux et institutionnels de la vie hors de la séance) n'interviennent pas directement dans cette série. Ils ne s'y manifestent que comme formes empruntées par la résistance au cadre-processus analytique.

En envisageant le cadre-processus analytique comme un système à deux faces (le refoulé du côté « système » et le moi des sujets du côté « environnement »), on constate qu'il se présente comme l'image en miroir de l'organisation de la psyché individuelle, où c'est le moi qui se trouve côté « système » et le refoulé côté « environnement ». Nous

suggérons que c'est donc le maintien de cette différence entre le retour du refoulé et les intérêts du moi qui caractérise le système de psychothérapie analytique et le distingue des autres systèmes sociaux qu'on peut rencontrer. Il va de soi que cette séparation est d'abord conceptuelle et que dans la pratique les intérêts du moi et le refoulé nous apparaissent toujours entremêlés dans le discours et les actions des individus. Cet enchevêtrement constitue une des difficultés dans la conduite de l'analyse et rend nécessaire le recours constant à la méthode analytique pour les démêler. Mais que cette différence soit difficile à observer dans la pratique ne la rend pas moins centrale à l'organisation du cadre-processus analytique. Le refoulé est ce qui anime le cadre-processus, même quand celui-ci semble obéir aux intérêts du moi.

## **6. Couplages structurels entre système et environnement**

Pour maintenant décrire les interactions entre les systèmes en jeu, il nous faut introduire un concept additionnel : celui du « couplage structurel » qui renvoie à l'histoire de compatibilité progressive entre un système et son environnement (Maturana 1977). Selon la théorie des systèmes autopoïétiques, l'impératif de préserver la clôture opérationnelle fait en sorte que tout système autopoïétique sera naturellement amené à résister à l'influence de l'environnement, puisque celle-ci menace l'autonomie qui le définit. Cette résistance ne plonge toutefois pas le système dans un isolement autarcique. Elle restreint simplement les interactions avec l'environnement seulement à celles qui sont compatibles avec l'organisation du système. Cela donne au système une perspective qui lui est propre en tant que centre d'action autonome.

Ainsi, les perturbations environnementales peuvent avoir trois destins possibles au sein d'un système. Elles peuvent être simplement ignorées et alors rien de significatif ne se passe. Ou alors, elles peuvent tôt ou tard rompre la clôture opérationnelle et causer la désorganisation du système. Par exemple, l'arrêt de production biochimique de la membrane ou des métabolites mène à la mort cellulaire. En analyse, plusieurs facteurs peuvent désorganiser ou paralyser le cadre-processus. Par exemple, la collusion inconsciente entre le moi des participants peut les amener à négliger une part essentielle du refoulé et conduire à l'impasse thérapeutique. On peut aussi penser aux situations où la mise en acte transférentielle ou contre-transférentielle pousse l'un ou l'autre des participants à mettre fin à l'analyse (ex. à la suite d'un transfert négatif intense de la part de l'analysant ou d'une interprétation sauvage de la part de l'analyste). Enfin, les perturbations environnementales peuvent contraindre le système à s'organiser autrement pour réduire l'impact de la perturbation - les Pragier (2015) diraient le « bruit » - et parvenir à l'assimiler. En d'autres mots, on peut assister à la mise en place d'un couplage structurel entre le système et son environnement. D'ailleurs, ce n'est qu'en contexte de couplage structurel qu'il est possible d'observer un changement dans la structure du système (ce qui est recherché dans une optique thérapeutique).

## **7. Les systèmes en interaction dans la psychothérapie analytique: le rôle de la résistance**

Le couplage d'un système avec son environnement est donc toujours un rapport paradoxal. Il signe à la fois le rejet de ce qui est étranger tout en spécifiant la seule façon d'entrer en contact avec lui. En psychanalyse, le concept de résistance comporte aussi

cette connotation paradoxale. La résistance est en effet un obstacle à la cure, mais aussi le guide le plus certain vers le refoulé (Freud, 1914). En termes systémiques, on pourrait dire que *la résistance est un couplage structurel entre les psychés individuelles et le système du cadre-processus analytique.*

Selon cette hypothèse, la résistance du patient (et celle de l'analyste) serait à comprendre comme une tentative du moi de retrouver un équilibre alors qu'il est déstabilisé par l'environnement analytique. Le moi compense les pertes subies sur le plan de son homéostasie en recourant à une multitude de mécanismes de défense que nous connaissons bien (déli, intellectualisation, etc.). La résistance se présente alors comme la double tentative du système « moi » de résister à l'influence d'un environnement perturbateur tout en cherchant à lui attribuer un sens compatible avec son organisation, marquant ainsi leur interaction.

C'est pourquoi l'intensification de la résistance demeure l'indice le plus sûr de l'impact du cadre-processus analytique sur la psyché individuelle. La résistance n'est donc pas simplement un fait empiriquement observable, mais s'inscrit rigoureusement dans la logique de l'organisation des systèmes vivants et témoigne de la persistance du cadre-processus analytique.

Il y a donc, d'une part, des raisons structurelles de se méfier de l'absence apparente de résistance : soit nous ne sommes plus dans le champ de l'analyse, soit la résistance est mieux déguisée. D'autre part, dans la logique que nous déployons ici, il n'est pas question d'éliminer ni même de surmonter la résistance, mais de traiter avec elle : le travail d'analyse devrait permettre à l'analysant de bien connaître la résistance

(Freud 1914) et de se tracer un chemin nouveau à travers elle, mais sans pouvoir espérer l'abolir.

On peut aussi choisir de placer le cadre-processus analytique lui-même comme système de référence, exposé à l'environnement que représentent les psychismes individuels. Ce changement de perspective révèle différemment la robustesse du cadre-processus analytique face aux psychismes individuels, puisqu'il sera amené *lui aussi* à « résister » au moi des participants.

On peut déjà avancer une idée qui, faute d'espace, devra être développée davantage dans une contribution future<sup>12</sup>, à savoir que le couplage structurel entre le cadre-processus analytique et le moi des participants se manifeste principalement par le transfert intense propre à la situation analytique. C'est dans le transfert que le patient et l'analyste peuvent éprouver le processus comme quelque chose d'autonome auquel ils participent, mais qui leur échappe au moins en partie. En dépit de leur volonté individuelle à voir le traitement s'engager sur une voie particulière, le cadre-processus analytique surprend et s'entête à suivre son chemin. On peut dire que le rapport entre le cadre-processus analytique et le moi de ses participants est en ceci similaire au rapport décrit par Freud entre le moi et le ça : « De même que le cavalier, s'il ne veut pas se séparer de son cheval, n'a souvent rien d'autre à faire qu'à le conduire là où il veut aller (...) » (Freud, 1923, p. 237), de même le moi de chacun des participants est incapable d'imposer sa volonté au cadre-processus, sauf à le détruire. S'il était possible pour les participants de canaliser le cadre-processus analytique dans une direction particulière, on

---

<sup>12</sup> Voir chapitre 3.



s'éloignerait forcément des motivations inconscientes et l'autonomie du cadre-processus analytique en serait compromise.

## **8. Couplage structurel: désorganisation ou réorganisation**

Nous sommes ainsi amenés à remarquer que l'activité de chaque système est vécue par les systèmes avoisinants comme une perturbation nécessitant une action compensatoire, c'est-à-dire une résistance. En retour, ces mouvements de résistance sont eux-mêmes vécus par les autres systèmes comme des perturbations nécessitant une action compensatoire en retour. Ainsi, une boucle continue et réciproque de perturbation/résistance s'installe entre tous les systèmes en jeu. L'oscillation constante qui en résulte explique que la psychothérapie analytique est toujours en mouvement – redondante, mais jamais identique – faisant écho à elle-même et évoluant à son rythme. Ainsi, la théorie des systèmes soutient une progression de la cure comme procédant d'un mouvement hélicoïdal analogue à celui décrit par Laplanche (1991) ; et elle s'inscrit à l'encontre de toute description linéaire telle que l'enchaînement de phases ou de stades prédéfinis.

Ces mouvements de résistance réciproque permettent d'ailleurs d'envisager l'histoire de l'adaptation progressive, et donc de l'évolution ou de la désorganisation des systèmes en jeu. Désorganisation, car il existe toujours le risque d'une perturbation que le système ne saurait compenser sans se désorganiser. Par exemple, la perturbation du moi des participants s'observe à l'extrême dans les cas de régression sévère ou de décompensation psychotique et plus régulièrement dans les mises en acte

(contre)transférentielles. À l'inverse, le cadre-processus analytique peut cesser son mouvement et s'enliser dans une impasse.

Mais tant que le maintien d'une tension optimale entre le refoulé et les intérêts du moi est réalisé par l'application conséquente de la méthode, le couplage structurel entre les participants et le cadre-processus analytique parvient à s'établir. Il s'ensuit que les systèmes se modifient progressivement pour parvenir à mieux tolérer les perturbations mutuelles qu'ils s'imposent du fait de leur interaction. Ainsi, les couplages structurels conduisent à terme au changement de chaque système impliqué. L'expérience clinique montre que cela prend du temps, et qu'en ce sens, on peut comparer la dimension temporelle du couplage structurel au concept de perlaboration (Freud, 1914).

Rappelons que le changement en question n'est pas subordonné aux stimuli environnementaux, mais aux exigences internes des systèmes. Nous croyons comme George et Sylvie Pragier que « toujours, ce sera du sujet que s'initiera tout mouvement de changement, intégrant l'autre et ses capacités, grâce à l'autre, couplé structurellement à l'autre, et pourtant toujours autonome dans sa subjectivité. » (Pragier et Faure-Pragier, 2015, p. 179). Nous nous contentons d'ajouter que le « sujet » en question, en tant que centre d'action, peut être tout système autopoïétique, dont le cadre-processus analytique lui-même.

## **9. Implications pour la pratique : autonomie, intersubjectivité et disponibilité**

Sur le plan de la pratique, cela signifie que le changement que nous souhaitons voir se produire chez le patient ne peut être commandé de l'extérieur. La logique du cadre-processus analytique, et plus largement celle de l'autopoïèse, nous rappellent la

futilité d'une approche éducative ou d'une posture d'expert. En effet, la clôture opérationnelle fait en sorte qu'il n'est jamais possible de connaître véritablement la personne avec qui l'on s'engage dans une démarche thérapeutique ni d'intervenir directement sur elle sans porter atteinte à son autonomie. Nous rejoignons ici la pensée d'Emmanuel Lévinas qui soulignait que « si on pouvait posséder, saisir et connaître l'autre, il ne serait pas l'autre. Posséder, connaître, saisir sont des synonymes du pouvoir. » (Lévinas, 1983, p. 83). Le respect et la responsabilité envers l'autre trouvent un écho évident dans le respect de l'autonomie du vivant.

En fait, la théorie des systèmes autopoïétiques n'est pas seulement cohérente avec une éthique de la pratique analytique fondée sur le respect de l'autonomie de l'autre, elle en fait une exigence technique. Quand l'analyste s'intéresse à l'analysant tout en se refusant de « connaître » la personne en face de lui, cela lui permet de relancer en lui-même l'oscillation entre compréhension logique ou théorique (contre laquelle il devra continuellement lutter) et la surprise, l'énigme et le dérangement du sexuel. Il s'ensuit que cet état de disponibilité à être atteint par l'autre sans chercher à immédiatement le comprendre est le plus favorable au déploiement du cadre-processus analytique (Scarfone, 2018).

Dans cet ordre d'idées, même si l'analyste le désirait, il ne pourrait avoir un accès direct et purement objectif à son environnement (son patient et/ou le cadre-processus analytique). Il n'est donc pas question d'espérer atteindre une vue objective par laquelle l'analyste parviendrait à comprendre son patient sans influence de sa propre subjectivité. Il n'est cependant pas non plus question de verser complètement dans la théorie de l'intersubjectivité.

Les approches intersubjectives sont variées et certaines trouvent davantage de complémentarité avec la théorie des systèmes autopoïétiques que d'autres. Avant de discuter des aspects complémentaires, nous aimerions toutefois attirer l'attention sur deux idées issues des théories relationnelles et intersubjectives qui, selon notre point de vue, apparaissent plus problématiques. La première concerne la possibilité, pour deux sujets, d'habiter et de partager une aire intersubjective commune, constituée de l'intersection entre leurs subjectivités respectives. La seconde, servant d'assise à la première, veut que le sens et l'expérience de soi se développent et soient maintenus uniquement par un entrejeu intersubjectif. À titre indicatif, ces idées semblent être les plus prévalentes dans l'école intersubjective américaine, représentée notamment par les travaux de Robert Stolorow, George Atwood, Donna Orange et de leurs collaborateurs.

D'abord, Jon Frederickson (2005) fait remarquer qu'on rencontre assez fréquemment dans la littérature intersubjective et relationnelle l'idée selon laquelle deux sujets (vous et moi) ne peuvent pas entrer en relation l'un avec l'autre directement. Plutôt, il s'agirait de nos subjectivités (nos visions du monde) qui entreraient en relation. Les subjectivités sont alors conçues comme une collection de différents « soi » (Bromberg, 1998) ou comme un ensemble de principes organisateurs (Stolorow, Orange et Atwood, 2001) qui entreraient temporairement en intersection l'une avec l'autre, ouvrant un champ ou une aire intersubjective. L'implication d'un champ où des subjectivités peuvent ainsi se trouver en intersection est d'ouvrir à la possibilité de partager une expérience commune, ce qui s'exprime dans la pratique par le recours à une posture empathique-introspective (Stolorow, Brandchaft et Atwood, 1987) supposée aider l'analyste à accéder et à mieux saisir l'expérience de l'analysant.

Frederickson souligne que cette ligne de pensée néglige la différence importante entre le sujet, siège de l'expérience concrète et incarnée, et la subjectivité, soit les constructions et le sens dérivé de l'expérience. En ce sens, si deux sujets peuvent entrer en relation, deux subjectivités ne le peuvent pas. Les constructions d'un sujet ne peuvent pas faire l'économie de l'expérience vécue, tant dans leur propre constitution que dans leur capacité à affecter une autre personne. Par conséquent, le sujet en relation avec un autre sujet précède et dépasse toujours la subjectivité, ce qui fait en sorte que ni soi ni l'autre n'est équivalent aux constructions qu'on peut s'en faire, laissant toujours de la place pour la surprise.

D'un point de vue autopoïétique, l'intersection de deux subjectivités est tout aussi inconcevable, puisque c'est la *différence* entre soi et l'autre qui permet de définir sa propre identité et de donner sens à l'impact de l'autre. Impossible alors de considérer une aire radicalement partagée entre deux subjectivités, puisque cela reviendrait à abolir leurs clôtures opérationnelles respectives. On est plutôt en présence de deux systèmes – trois si l'on considère aussi le cadre-processus analytique, comme on le devrait – dont l'expérience respective ne peut jamais s'interpénétrer ou s'entremêler et, en conséquence, ne saurait mener vers le partage des mêmes constructions. Plutôt, les systèmes impliqués dans la situation analytique conservent leur rapport particulier à l'autre dans un couplage structurel qui préserve leur identité et leur autonomie tout en aménageant leur influence mutuelle.

La seconde idée que nous aimerions discuter concerne la proposition selon laquelle la subjectivité, ou le sens de soi (selfhood), est subordonnée au contexte intersubjectif dans lequel évoluent les individus. Cette idée est la mieux représentée dans

les travaux de Stolorow et al. (2001) et se veut une réponse à la conception cartésienne d'un soi solipsiste où le sujet représente un point statique de référence auprès duquel ce serait le contexte relationnel qui serait subordonné. Si la pensée intersubjective critique avec raison l'idée d'un psychisme dissocié du corps ou du monde qui l'entoure, elle semble toutefois faire du contexte intersubjectif le nouveau centre de l'expérience, remettant incidemment en question l'agentivité et la liberté du sujet. Il n'est dès lors plus question de travailler avec des agents autonomes, mais plutôt avec des objets ou des constructions qui sont transitoirement « parlées » et « pensées » dans le contexte intersubjectif.

Roger Frie et Bruce Reis (2005) se montrent critiques de cette éclipse de l'agentivité dans la pensée intersubjective en psychanalyse, objectant qu'il serait plus avisé d'adopter la conception d'un « agent personnel existant dans des contextes relationnels, linguistiques et culturels » (p.28, traduction libre). Il s'agirait alors de reconnaître que « les individus se développent dans des contextes relationnels, mais préservent la capacité d'influencer ces contextes » (ibid.). Le défi réside dans la conceptualisation de ce processus dialectique par lequel « nous déterminons notre monde tout comme notre monde détermine qui nous sommes » (ibid.<sup>13</sup>, p.29).

C'est à cet égard que la théorie des systèmes autopoïétique peut nous venir en aide. Plutôt que de considérer le sujet comme étant subordonné au contexte ou bien de considérer le contexte comme étant subordonné au sujet, nous pouvons recourir au

---

<sup>13</sup> Dans l'original : "(...) [we emphasize a conception of] the personal agent as existing in relational, linguistic, and cultural contexts. Individuals develop in relational contexts but retain the ability to affect these contexts (...). We determine our worlds just as our worlds determine who we are."

concept de clôture opérationnelle pour rendre compte du jaillissement simultané et complémentaire du système (le sujet) et de l'environnement (le contexte). Par le biais de son action autonome dans le monde, le sujet se distingue spontanément du contexte relationnel dans lequel il évolue et affirme son agentivité tout en construisant du sens (sa subjectivité) à partir des couplages structurels s'établissant avec l'environnement. Mais il n'en demeure pas moins que cette subjectivité est vouée à être constamment perturbée et en besoin de se réactualiser sous l'influence de la réalité du corps, du monde matériel et, surtout, des autres sujets. Il est amusant de constater que dans cette perspective, le sujet de l'expérience du monde revêt simultanément les deux sens contraires du mot « sujet » : il est à la fois celui qui détermine et engendre l'expérience qu'il fait du monde *et* il est assujéti aux perturbations que le monde lui fait encourir. Ainsi, nous sommes conduits à considérer le sujet et le contexte relationnel comme deux faces d'une boucle autopoïétique où, finalement, chacun est subordonné à l'autre.

Notons que cette position trouve une certaine compatibilité chez différents auteurs se réclamant également de l'approche intersubjective. Notamment, dans la pensée de Thomas Ogden (1994) où l'on trouve, entre autres, un accent sur la continuité entre corps-psyché-monde relationnel. Sa lecture de l'intersubjectivité intègre aussi plusieurs contributions de l'école des relations d'objet. S'appuyant notamment sur la notion winnicottienne de « troisième aire d'expérience », il a conceptualisé le « tiers analytique intersubjectif » qui émerge de l'interaction entre les sujets et les conditionnent en retour. En ce sens, Ogden (comme Winnicott), propose une conception intentionnellement paradoxale du sujet, où celui-ci est à la fois pré-existant à l'interaction et constitué par celle-ci (faisant écho aux caractères « trouvé-crée » des conceptions winnicottiennes).

Pour autant que nous nous trouvons en accord avec plusieurs éléments de la pensée d'Ogden, notre insistance sur la clôture opérationnelle des systèmes nous empêche toutefois de le suivre lorsqu'il suggère qu'en raison du tiers analytique, analyste et analysant peuvent perdre la capacité de créer leur expérience comme des individus distincts. Le décentrement de la subjectivité par son incorporation dans le tiers analytique implique, selon Ogden, « (...) l'abandon de son individualité à un troisième sujet, qui n'est ni l'analyste ni l'analysant, mais une troisième subjectivité générée inconsciemment par le couple analytique ; il représente une entreprise émotionnellement épuisante dans laquelle l'analyste et l'analysant, dans une certaine mesure "perdent chacun leur esprit" (leur capacité respective à penser et à créer une expérience en tant qu'individu distinct) » (Ogden 1997, p.9, traduction libre<sup>14</sup>).

Or, pour nous, l'expérience du sujet est inscrite dans un réseau opérationnellement clos, se limitant toujours à elle-même. Il nous est par conséquent difficile de reconnaître l'amalgame entre la subjectivité individuelle et l'intersubjectivité du tiers analytique. Plutôt, il nous faut comprendre l'influence réciproque existant entre la subjectivité des participants et l'intersubjectivité du tiers analytique comme relevant d'un couplage structurel entre des systèmes psychiques d'une part et un système social d'autre part, qui demeurent opérationnellement bien distincts les uns des autres.

Sur le plan de la pratique clinique, nous trouvons un accord plus net avec la position de Jessica Benjamin (1999) qui dans son approche développementale de l'intersubjectivité en vient à insister sur l'importance de reconnaître et respecter la

---

<sup>14</sup> Dans l'original : "(...) giving over one's separate individuality to a third subject, that is neither analyst nor analysand but a third subjectivity unconsciously generated by the analytic pair; it represents an emotionally draining undertaking in which analyst and analysand each to a degree "loses his mind" (his capacity to think and create experience as a distinctly separate individual)".



différence de l'autre sujet afin de ne pas le réduire à un statut d'objet. En ce sens, la prise en compte de l'autonomie de l'autre est essentielle d'un point de vue autopoïétique, non seulement parce que l'identité d'un système dépend toujours de la différence qu'il parvient à établir avec son environnement, mais aussi parce que la disponibilité à la surprise et au dérangement permet la modulation du couplage structurel essentiel au processus de changement.

Ainsi, pour l'analyste en pratique, quand nous parlons de disponibilité à l'autre nous ne faisons pas seulement référence au patient, mais également au cadre-processus analytique. Tenter de comprendre et, donc, d'exercer un pouvoir sur ce qui se passe en psychanalyse revient à faire violence à l'autonomie du système cadre-processus. L'analyste doit bien plutôt accepter de se laisser partiellement emprunter par le système, quitte à se laisser guider par lui à travers des provinces psychiques inattendues (Scarfone, 2012).

Afin d'éviter d'entraver l'autonomie du cadre-processus, l'analyste se doit de limiter les impacts potentiellement néfastes de son moi sur ce système analytique. Pour Michel De M'Uzan (2003), cela peut aller jusqu'à tolérer des moments de dépersonnalisation pendant lesquels le moi de l'analyste se laisse atteindre et provisoirement désorganiser par l'influence du cadre-processus analytique. Ainsi, bien que ce soit exigeant pour les participants, le retour constant à la méthode analytique s'impose, car elle seule permet de perlaborer la résistance du moi à l'encontre du cadre-processus analytique et de favoriser le couplage structurel nécessaire cadre-processus analytique et ses effets thérapeutiques.

### **Chapitre 3 : Le « corridor » du transfert et la communication analytique**

**Résumé :** Le transfert est un aspect essentiel de la relation s'établissant dans le contexte d'une psychothérapie analytique. Dans cet article, nous proposons une lecture des manifestations transférentielles à partir de la théorie des systèmes autopoïétiques. Ce faisant, nous insistons sur la capacité auto-organisationnelle des phénomènes transférentiels. En nous appuyant sur le concept de « communication analytique », nous mettons en lumière la spécificité de la méthode analytique dans le maniement du (contre)transfert et nous discutons des implications pratiques.

**Mots-clés :** transfert, contre-transfert, autopoïèse, couplage structurel, méthode analytique.

#### **1. Introduction**

On peut dire que la rencontre analytique possède, en quelque sorte, sa propre autonomie. En effet, elle n'évolue jamais tout à fait conformément aux désirs et aux intentions de ses participants. Et, étrangement, ce caractère imprévisible et unique n'empêche pas la relation patient-thérapeute de s'imposer comme le facteur le plus stable de l'action psychothérapeutique (Wampold, 2015).

On doit à Freud d'avoir montré sous un jour nouveau la complexité de la relation entre patient et thérapeute. La découverte du transfert reste en ce sens un tournant majeur pour la conception du traitement psychique. Dans cette étude, nous nous proposons d'explorer l'interaction patient-thérapeute et le transfert à partir d'un angle différent des approches psychologiques ou analytiques traditionnelles. En effet, nous ferons référence à la théorie des systèmes autopoïétiques (Varela, Maturana et Uribe, 1974; Thompson,

2007; Stewart, Gapenne et Di Paolo, 2010) qui propose, entre autres, une approche originale de l'auto-organisation des rapports humains.

## **2. La théorie des systèmes autopoïétiques et l'interaction humaine**

Le terme « autopoïèse » a été introduit par deux biologistes qui cherchaient à définir les principes généraux des systèmes vivants (Maturana et Varela, 1975). Allant à contre-courant de l'engouement de l'époque pour la cybernétique et les systèmes de traitement de l'information à entrée-sortie (*input/output*), la théorie des systèmes autopoïétiques propose que les organismes vivants fonctionnent selon des lois découlant de leur propre activité. Le fonctionnement des systèmes vivants est ainsi conçu comme autonome et autoréférentiel plutôt qu'étant déterminé par les stimuli environnementaux auxquels ils se trouveraient exposés.

Formellement, l'organisation des systèmes vivants est régie par une série d'opérations interdépendantes qui forment ce qu'on appelle une « clôture opérationnelle » (Varela, 1989). Cette clôture peut avoir une expression matérielle (ex. la membrane cellulaire, la peau) ou être purement opérationnelle (ex. l'usage d'un jargon spécifique à une institution sociale). L'important, c'est que la clôture opérationnelle est produite et renouvelée par le système de manière à garder constante la différence entre lui-même et son environnement. On retiendra donc qu'un système autopoïétique dépend toujours de la distinction entre lui-même et l'environnement pour exister en tant que système, comme si une figure s'activait pour constamment se dégager de son fond.

Le rapport d'un système à l'environnement, ainsi que son rapport aux autres systèmes qu'il rencontre, est dès lors à envisager à partir de l'activité endogène du

système. Par exemple, plutôt que de décrire l'arc réflexe comme la réaction à un stimulus externe, l'approche autopoïétique présente l'organisme comme réagissant d'abord à sa propre activité: en approchant ma main de la flamme, *je* cause ma sensation de brûlure et c'est *ma* sensation qui me pousse à retirer ma main. Certes, l'action du système se trouve contrainte jusqu'à un certain point par l'environnement, mais de manière générale c'est l'action et la structure du système, et non l'environnement, qui déterminent la conduite finale de l'organisme. Pour parler des rapports entre le système et son environnement, l'approche autopoïétique substitue aux notions de stimuli, d'entrée et de sortie le concept de *couplage structurel*, tel que le couplage sensori-moteur dans l'exemple précédent (Maturana, 1977). Varela explique que :

« *En résumé, les interactions continues d'un système structurellement plastique au sein d'un environnement, source de perturbations récurrentes, produiront une sélection continue au sein des structures possibles du système. Cette structure déterminera, d'une part, l'état du système et le domaine des perturbations permises, d'autre part elle lui permettra de fonctionner, sans se désintégrer, au sein de cet environnement. Nous nommons ce processus le *couplage structurel*.* » (Varela, 1989, p.64, italiques dans l'original).

L'originalité conceptuelle du couplage structurel réside dans le fait que l'interaction du système avec l'environnement est *inhérente* au système. Dans le cas du couplage sensori-moteur par exemple, tant la sensation que la motricité sont des propriétés qui appartiennent à l'organisme, et non à l'environnement. Le couplage structurel est un concept original précisément parce qu'il permet d'envisager le rapport avec l'environnement *sans inclure* ce dernier dans le fonctionnement systémique.

Bien sûr, il ne s'agit pas de dire que l'environnement n'a aucune influence sur le système. Autonomie n'est pas à confondre avec autarcie ni avec omnipotence. Il s'agit plutôt d'insister sur le fait que l'influence de l'environnement opère toujours par l'intermédiaire de la structure et des propriétés du système, ce qui confère aux systèmes vivants une perspective unique, déterminée par leur propre activité. (Weber et Varela, 2002). En retour, l'action du système au sein d'un environnement donné peut modifier celui-ci et inciter le système à réévaluer ses priorités et possibilités d'action dans le nouveau contexte. Une dimension temporelle et historique est donc inscrite dans le concept de couplage structurel, qu'on désigne aussi parfois comme « l'histoire d'interactions récurrentes responsables d'une congruence structurelle entre deux systèmes ou plus » (Maturana et Varela, 1989, p.78). Ainsi, loin de proposer une vision solipsiste ou isolationniste des systèmes vivants, la théorie des systèmes autopoïétiques suggère que l'autonomie des systèmes vivants ne saurait s'envisager séparément des rapports qu'ils établissent avec le monde qui les entoure.

Quel rapport avec la question qui nous occupe, soit l'interaction entre deux personnes ? Selon Di Paolo, Rhodes et de Jaegher (2010), la rencontre de deux individus, chacun étant un système autopoïétique de plein droit, permet l'émergence d'un couplage structurel de niveau supérieur qui, à la différence des couplages sensori-moteurs, opère *entre et à travers* les individus pour former un nouveau système social d'interaction capable d'autorégulation et d'autonomie.

Nous avons tous rencontré au quotidien des situations où nous nous coordonnons spontanément avec un autre système autopoïétique, créant ou recréant ainsi des interactions inattendues. Di Paolo et al. (2010) donnent en exemple la situation où deux

personnes marchent en direction opposée dans un corridor étroit. Lorsqu'ils arrivent face à face, chacun fait un mouvement latéral pour éviter l'autre, mais cette symétrie peut faire en sorte qu'ils se font à nouveau obstacle. La manœuvre d'évitement peut se répéter (et échouer) plusieurs fois, réitérant l'impasse entre les deux individus.

Cet exemple, il va sans dire banal, est néanmoins révélateur d'une réalité facilement négligée : bien que l'intention de chacun des individus soit d'éviter l'autre pour poursuivre son chemin, *le couplage inopportun de leurs actions dans un environnement partagé les force à interagir l'un avec l'autre d'une façon indépendante et même contradictoire par rapport à leurs objectifs individuels.*

Notons que cette conception de l'interaction ne s'embarrasse ni du langage, ni de la conscience individuelle, ou d'une représentation mentale de l'autre. Le couplage structurel n'est pas un champ qui combinerait les subjectivités respectives des participants. Il suffit de la rencontre de deux systèmes autonomes qui se perturbent mutuellement pour qu'émerge un nouveau système indépendant des volontés individuelles et capable de diriger la rencontre vers des situations imprévues.

Bien entendu, il s'agit là d'une définition assez restreinte de l'interaction sociale et Di Paolo *et al.* (2010) reconnaissent volontiers que davantage de travail est nécessaire pour appliquer ce modèle aux liens sociaux plus complexes, comme ceux tenant compte de la subjectivité de l'autre. Quant à nous, indiquons tout de suite ce que ce phénomène de couplage structurel a de pertinent pour notre étude : les analystes et les psychothérapeutes habitués à travailler avec le transfert n'auront pas de mal à accepter qu'une interaction échappant à la conscience et à la volonté individuelle puisse exister. On peut alors se demander si le transfert se laisserait saisir sous l'angle du couplage

structurel entre deux individus et si, le regardant ainsi, nous pourrions en approfondir notre connaissance.

### 3. Le transfert

Pour commencer à répondre à cette question, il faut se rappeler que Freud parle du transfert comme d'un fragment de la vie amoureuse intimement lié à l'inconscient.

Ainsi, dans son article intitulé « La dynamique de transfert », Freud précise que :

« (...) seule une part de ces motions déterminant la vie amoureuse a parcouru la totalité du développement psychique ; cette part est tournée vers la réalité, est à la disposition de la personnalité consciente et constitue un morceau de celle-ci. Une autre partie de ces motions libidinales a été arrêtée dans le développement, elle a été tenue à l'écart de la personnalité consciente comme de la réalité, qu'elle n'ait pu se déployer que dans la fantaisie ou qu'elle soit restée entièrement dans l'inconscient, de sorte qu'elle est inconnue à la conscience de la personnalité. »

(Freud, 1912/2007, p.60).

Pourtant, il arrive souvent qu'on associe le transfert à presque tout ce que le patient éprouve dans la relation à l'analyste, et vice-versa pour le contre-transfert (ex. Kernberg, 1965 ; Yeomans, Delaney et Renaud, 2007). La différence entre le transfert/contre-transfert d'une part, et la subjectivité d'autre part est ainsi parfois difficile à faire. Nous sommes d'avis qu'une définition aussi inclusive du transfert (et du contre-transfert) risque d'en obscurcir les propriétés essentielles.

D'ailleurs, Freud a toujours insisté sur les particularités fonctionnelles du système inconscient (Ics): « *absence de contradiction, processus primaires* (mobilité des

investissements), *atemporalité* et *remplacement de la réalité extérieure par la réalité psychique* sont les caractères que nous pouvons nous attendre à rencontrer dans les processus relevant du système Ics » (Freud, 1915/2013, p.89, italiques dans l'original). C'est pourquoi le caractère inconscient du transfert est ici important à souligner, car il nous rappelle que les lois de fonctionnement du refoulé diffèrent significativement des impressions et remémorations conscientes et qu'on risque l'erreur si nous ne tenons pas compte de cette différence.

En terminant « Sur la dynamique du transfert », Freud rappelle justement que « Les motions inconscientes ne veulent pas être remémorées comme la cure le souhaite, mais aspirent à se reproduire, conformément à l'atemporalité et à la capacité hallucinatoire de l'inconscient. » (Freud, 1912/2007, p.68) L'emploi par Freud du terme « remémorer » renvoie à la définition très précise qu'il en fait dans « Remémoration, répétition et perlaboration » en tant que « reproduction dans le domaine psychique » (Freud 1914/2007, p.123). Le domaine psychique est ainsi distinct de la « puissance actuelle » de ce qui est répété. Freud précise que : « l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais qu'il l'agit. Il ne le reproduit pas sous forme de souvenir, mais sous forme d'acte, il le répète, naturellement sans savoir qu'il le répète » (Freud 1914/2007, p.120). Si la remémoration se déroule dans la conscience individuelle, la répétition du refoulé, et donc le transfert, se situent plutôt dans du côté des actes, et pas n'importe quels actes, mais précisément ceux dont les motifs échappent à la conscience.

C'est ici qu'on rejoint le modèle inspiré des systèmes autopoïétiques esquissé précédemment. La psychanalyse aurait-elle découvert dans le transfert une expression bien particulière du couplage structurel entre deux systèmes autopoïétiques? Il y a



effectivement plusieurs convergences. Similairement à la coordination de couplages sensori-moteurs, le transfert est d'une part toujours exprimé par l'action (même si on peut, après-coup, en parler ou le rationaliser) ; et d'autre part il est hautement transformateur quant aux dispositions conscientes individuelles. Tout comme la situation embarrassante du corridor évoqué plus haut, le transfert est *actuel*, sa prégnance et sa significativité sont maximales dans le moment où il s'exprime ; il surgit à un moment qu'on ne saurait pleinement prévoir ou contrôler. Impossible également d'assigner le transfert uniquement à l'un ou l'autre des participants, bien qu'on ne puisse pas l'envisager sans eux. Enfin, le transfert se présente comme une résistance au déroulement du processus analytique, risquant même, dans des cas extrêmes, de le faire dérailler.

Bref, la rencontre de deux individus dans un corridor étroit qui limite leurs possibilités d'action peut donner lieu au couplage structurel spontané de leurs comportements, ceux-ci pouvant leur bloquer le chemin ou au contraire leur permettre le passage. De même, la rencontre du patient et de l'analyste dans le cadre de la séance analytique permet au transfert d'émerger en tant que couplage structurel menant vers l'épreuve de la répétition. Le problème ainsi posé ainsi au couple analytique est de comprendre l'interaction qu'ils sont portés à rejouer malgré eux et à trouver une façon de continuer d'avancer dans le « corridor » du transfert.

Le transfert semble donc appartenir au groupe des phénomènes de coordination involontaire entre systèmes autopoïétiques. Mais le transfert conserve un trait qui le distingue des expériences plus banales évoquées par Di Paolo *et al.*(2010) : il est certes involontaire, mais il n'est pas accidentel. Il tire sa source de motions refoulées et malgré son impersonnalité opératoire, il raconte une histoire souvent bien précise et personnelle.

#### **4. Couplages structurels dans la pratique analytique : symptômes, résistance et transfert**

Nous avons proposé ailleurs (voir chapitre 2) que la résistance en analyse agit à titre de couplage structurel, dans la mesure où il s'agit d'une sélection continue de structures psychiques qui limite l'influence perturbatrice de l'environnement analytique. Conformément à cette idée, les symptômes et les diverses formations de compromis s'infiltrant dans le discours et dans l'attitude de l'analysant permettent au Moi d'interagir de manière relativement sécuritaire (bien que rarement sans angoisse) avec l'appel du refoulé qu'occasionne le fonctionnement du cadre-processus analytique. Nous avons alors remis à plus tard la question du transfert, qui se présente à la fois comme la plus grande résistance et comme levier indispensable au traitement analytique.

La particularité du transfert par rapport aux autres formes de résistance est de « recruter » le thérapeute. Dans ce sens, le transfert renvoie au mouvement que l'individu effectue inconsciemment pour « insérer le médecin dans l'une des "séries" (qu'il) s'est formé jusqu'ici » (Freud 1912 [2007] p. 60). Tenant compte de l'autonomie des systèmes autopoïétiques, il faut reconnaître que cette « insertion » ou ce « recrutement » s'amorce par une modification interne au patient, modification provoquée par la rencontre avec l'autre, dans ce cas précis, l'analyste.

L'expérience pratique nous apprend que les modifications structurelles occasionnées par l'effet du transfert sont une altération de la perception, de la cognition, de l'affectivité et du comportement du patient ; une altération qui est au service de la répétition des désirs refoulés. Il résulte de ces altérations la production de phénomènes reflétant les motions inconscientes qui marquent la structure psychique. Conformément

aux propriétés du couplage structurel, la sélection d'une structure particulière spécifie les nouvelles possibilités d'états, d'actions et de perturbations s'offrant par la suite au système. Dans le cas précis du transfert, cela signifie que, dans la relation à l'analyste, la psyché du patient est amenée à sélectionner de préférence la mise en acte des désirs inconscients plutôt que leur remémoration.

S'ouvre ainsi un champ interactionnel entre patient et thérapeute qui se prête bien à l'analogie avec la situation du corridor précédemment évoquée. Le thérapeute est subtilement guidé vers certaines attitudes ou comportements qui complètent et renforcent le mouvement transférentiel du patient. Il s'agit là, à notre avis, du contre-transfert, au sens strict du terme. Le système autonome d'interactions transférentielles et contre-transférentielles est fonctionnellement disposé à maintenir l'équilibre psychique entre refoulé et personnalité consciente préexistante des deux participants. Ceci est évidemment contraire au but de l'entreprise analytique, qui espère changer le statu quo psychique.

## **5. L'approche autopoïétique de la communication**

La question qui demeure en suspens concerne la manière dont le couple analytique peut réussir à reprendre le chemin de l'analyse en mobilisant la résistance de transfert. La réponse pratique peut s'énoncer assez simplement : par le recours rigoureux à la méthode analytique. Nous devons cependant expliciter ce que cela signifie dans le langage des systèmes autopoïétiques. Pour ce faire, nous devons reparler de la communication, trop brièvement évoquée précédemment, et pour cela nous tourner vers la pensée du sociologue Niklas Luhmann (1995, 2012).

Dans son œuvre, Luhmann a intégré la théorie des systèmes autopoïétiques à une théorie des systèmes sociaux, et ce faisant il a été amené à redéfinir le concept de communication. Il critique la communication conçue comme un synonyme de transmission ou de traitement de l'information (ce qui impliquerait des systèmes entrées-sorties, inappropriés pour les systèmes vivants). Luhmann (1995) propose plutôt d'envisager la communication elle-même comme un système autopoïétique à part entière.

Selon lui, pour que la communication puisse être envisagée comme une opération autoréférentielle capable d'autopoïèse, il faut la considérer comme la synthèse de trois éléments : deux sélections et une distinction entre les deux. Plus spécifiquement, le premier élément est l'expression (*mitteilung*, qu'on traduirait généralement en français par « message », mais qui est traduit en anglais par *utterance*) qui est la sélection de la manière dont l'information est énoncée et/ou perçue comme action expressive dans un contexte social. L'expression indique à l'autre comme à soi-même que quelque chose cherche à être communiqué, mais sans spécifier quoi ni à qui. Le second élément est l'information, en référence à la sélection d'une signification particulière parmi un horizon de possibilités. Finalement, le troisième élément est la compréhension (*verstehen*). Celle-ci est la *différence* entre l'information et l'expression, les alliant ainsi en une unité capable de produire une nouvelle communication. L'un ou l'autre des aspects différenciés de la précédente communication sert alors d'appui pour la suite de la communication de manière continue et autoréférentielle (ex. approfondir/rejeter le sujet sélectionné par l'information ou clarifier la façon dont l'information est exprimée).

Pour comprendre l'approche de Luhmann, il peut être utile de la comparer à la trilogie conceptuelle classique de Saussure (1916) qui distingue entre le signifiant

(similaire à l'expression), le signifié (similaire à l'information) et le signe qui serait simultanément la différence et la liaison des deux premiers termes. Par contraste avec les concepts saussuriens, les concepts de Luhmann insistent cependant davantage sur le caractère *sélectif* de l'expression et de l'information, conformément à l'exigence que le système soit structurellement plastique afin de pouvoir établir et renouveler un couplage structurel avec l'environnement. On se retrouve alors avec une théorie qui place un accent particulier sur le caractère mouvant et processuel de la communication.

Il est important de souligner que pour Luhmann, il y a communication (et compréhension) uniquement lorsque l'expression et l'information sont différenciées, puisque c'est par la différenciation que les systèmes autopoïétiques adviennent. Toujours selon lui, c'est la langue qui joue le rôle le plus important dans cette possibilité de distinction puisqu'elle repose déjà sur la distinction entre signifié et signifiant. La langue assurerait aussi la possibilité d'un couplage structurel entre les consciences individuelles (que Luhmann appelle *systèmes psychiques*) et les systèmes sociaux de communication.

Ajoutons que l'expression et l'information vont toujours de pair : sans expression, il est impossible de sélectionner une information; et sans information il est impossible de former une expression. Mais il existe des cas de figure où il y a expression et information, mais pas de compréhension, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de différenciation entre le choix d'action expressive et le choix de signification. Dans ce cas, nous dit Luhmann, il peut y avoir du comportement expressif, mais pas de communication<sup>15</sup>.

Le problème auquel nous sommes confrontés en psychanalyse est le suivant : en ce qui concerne l'inconscient, la compréhension (même approximative) est, au mieux, un

---

<sup>15</sup> Voir plus loin quand il sera question de la communication adulte-infans.

événement extrêmement rare. La possibilité d'une communication fondée sur l'inconscient est donc hautement improbable. Il s'en suit que l'acte transférentiel peut bien faire partie d'un système interactionnel et autonome, mais sans être communicationnel ni tenir compte des volontés individuelles.

Deux niveaux de couplage structurel peuvent donc se superposer lors d'une rencontre entre individus : d'un côté, les couplages structurels non communicationnels entre deux personnes incarnées qui partagent le même espace physique ; de l'autre, les couplages langagiers entre les psychés individuelles isolées par leur réalité psychique spécifique et s'ajustant aux systèmes de communication qui les interpellent<sup>16</sup>.

## **6. La communication analytique**

Comment pouvons-nous alors envisager le travail avec le transfert à l'aide des concepts d'expression, d'information et de compréhension ? Si l'on s'en réfère aux travaux de Jean Laplanche (1987), on apprend que, si l'on se place du point de vue de l'*infans* plongé dans ce qu'il nomme « situation anthropologique fondamentale », les adultes émettent continuellement, et à leur insu, des messages compromis de sexuel inconscient. Dans la terminologie de Luhmann, on pourrait dire que l'information sexuelle n'est pas distincte de l'expression qui la véhicule : elle est émise, mais sans pouvoir être comprise. L'absence de distinction/compréhension pour cet intrus sexuel dans le message de l'autre empêche alors son utilisation et son élaboration dans un système communicationnel. De plus, puisque l'aspect sexuel des messages est alors

---

<sup>16</sup> Luhmann (1997, p.126) renvoie à ces deux niveaux avec les termes de *couplages structurels* et de *couplages opérationnels*, respectivement.

impropre tant à la compréhension qu'à la communication (au sens que donne Luhmann à ces deux termes), le sexuel inconscient est aussi incapable de se reproduire tant dans le domaine psychique de la personnalité consciente, comme l'a montré Freud en comparant la répétition et la remémoration.

En termes systémiques, on pourrait dire que le refoulé fait partie à la fois de l'environnement du système « moi » et de l'environnement du système « communication ». Le refoulé *qua* refoulé se répète alors uniquement dans le domaine de l'acte, maintenant l'indifférenciation entre expression et information<sup>17</sup>. On parle ensuite spécifiquement du transfert pour désigner le mouvement inconscient de couplage structurel entre deux individus qui s'ajustent mutuellement à cette répétition.

Tant qu'il n'est pas reconnu en tant que tel, le transfert, est donc de l'ordre de l'interaction, mais non de la communication. C'est peut-être dans ce sens, et seulement dans ce sens, que l'on pourrait parler de « communication inconsciente ». L'observateur externe au système peut bien, après-coup, distinguer l'aspect expressif et l'aspect informationnel des agirs transférentiels (en contrastant par exemple la mise en acte dans la réalité avec les fantasmes inconscients qui y sont liés), mais cette différence n'est pas opérante à l'intérieur du système lui-même.

Notre réflexion nous conduit à l'hypothèse que le transfert serait structurellement incompatible avec la conscience individuelle et avec la plupart des systèmes sociaux.

Cela semble se vérifier dès qu'on sort du domaine de la psychanalyse et de la

---

<sup>17</sup> On peut se demander si le refoulé forme lui-même un système autopoïétique capable d'autonomie et d'autoréférence. Aulagnier (1975), en insistant sur le « discours du je sur le je », suggère une théorie autoréférentielle de développement psychique qui se prêterait bien à ces notions. Toutefois, le refoulé est par définition insaisissable par la conscience et il semble donc impossible de statuer avec certitude sur son organisation originare.

psychologie, puisque le transfert est négligé et ignoré par la plupart des institutions sociales. Le transfert et l'activité inconsciente sont rarement, si jamais, reconnus par la société comme des aspects importants et effectifs dans le fonctionnement individuel ou collectif. Ce n'est pourtant pas le cas d'autres aspects de l'expérience humaine, comme la dimension économique, culturelle, psychologique, politique, légale, scientifique ou spirituelle qui sont régulièrement discutées et prises en compte dans les activités quotidiennes des individus et des organisations.

Freud (1910) suggérait que la nature même de la psychanalyse prédisposait la société à résister à ses découvertes. Sous l'angle systémique on comprend cette résistance comme étant inévitable en raison de l'organisation de la communication et de la société. Lorsque Luhmann discute du rôle central de la langue comme couplage structurel entre les consciences individuelles et la communication, il remarque combien la parole est fascinante pour les systèmes psychiques et sociaux. Du point de vue de la conscience individuelle, on sait tous combien le son d'une langue est distinct de tous les autres sons de l'environnement, et ce même s'il s'agit d'une langue étrangère. La parole attire l'attention de la conscience non en raison de l'importance de ce qui est dit, mais bien en raison de ses propriétés perceptuelles (les régularités des sons, le rythme, etc.) et du contexte. La conscience est constamment sollicitée par la parole et elle est ensuite affectée par le sens qu'elle y assigne. Du côté de la communication, la parole est tout aussi accaparante, puisqu'il est très rare que l'emploi de la langue n'aboutisse pas en communication. Des formes de communication non linguistiques peuvent bien exister (ex. un regard, une expression faciale), mais il s'agit de formes très instables qui ne sauraient s'organiser en système complexe capable d'assurer le fonctionnement des



sociétés contemporaines. La langue permet de fixer le sens des choses et ainsi de réduire considérablement l'horizon de possibilité de ce que quelqu'un veut dire.

La particularité du transfert est bien sûr d'opérer en deçà du langage. Le domaine de l'acte est, contrairement au domaine sémantique, bien plus polysémique. Un acte peut tout aussi bien ne rien vouloir dire qu'être surdéterminée par de multiples motivations. Or, la conscience individuelle et les systèmes sociaux sont hautement sensibles à la langue précisément parce qu'ils ont besoin d'une façon de réduire la complexité sémantique et l'horizon de possibilités à partir duquel sélectionner une réponse. En conséquence, ces systèmes tendent à négliger ce qui se produit dans le domaine de l'acte au profit de ce qui est véhiculé par la langue.

Le transfert se trouve donc, par sa nature foncièrement actuelle, dans « l'angle mort » de la conscience individuelle et de la communication. Notons cependant que de ne pas tenir compte du transfert n'immunise pas un système contre ses effets. On peut d'ailleurs facilement penser aux effets perturbateurs et désorganisant du transfert dans et hors de la cure.

Le transfert ne peut être pris en compte par les systèmes psychiques et sociaux que lorsqu'on réussit à introduire une différence entre son expression et l'information qu'il véhicule. Cela mène à son *analyse* en composantes élémentaires (information + expression) et permet son maniement à des fins thérapeutiques. Ce que nous appellerons pour la suite la « communication analytique » consiste en cette opération de distinction entre l'information et l'expression du transfert.

Dans un précédent travail (Chicoine Brathwaite et Scarfone, 2020<sup>18</sup>), nous proposons que le cadre et le processus analytique s'auto-organise en système autopoïétique dans le domaine de la réalité psychique à l'encontre de la réalité « matérielle ». La communication analytique permet de préciser davantage la particularité structurelle de ce système. En effet, la communication analytique implique une interprétation du transfert fondée sur la différenciation entre l'inconscient systémique (Ics) et les systèmes préconscients/conscients (Pcs-Cs), puisqu'on cherche à formuler dans la langue et le langage (mécanisme de couplage structurel entre la communication et le Pcs-Cs) ce qui jusqu'à lors n'existait que dans le domaine de l'acte et de l'interaction (c'est-à-dire, dans l'Ics). Mais on se rend compte que cette intervention est en fait transformative tant par rapport au fonctionnement psychique individuel que par rapport à l'interaction interpersonnelle. C'est-à-dire que la communication analytique présuppose une séparation significative entre Ics et Pcs-Cs, mais en retour c'est elle-même qui donne sens à cette séparation et permet de la réaliser. À travers la communication analytique, le système de psychothérapie analytique parvient à se structurer selon l'opposition Ics/Pcs-Cs et se donne ainsi un code sémantique étant le propre du système analytique, affirmant sa différence face à tous les autres systèmes sociaux de communication.

Notons au passage qu'on retrouve des communications de différents ordres dans un cabinet d'analyse (économiques par exemple, lors de la négociation du tarif), mais toute communication n'a pas d'intérêt pour le système analytique tant qu'elle n'est pas subordonnée à la distinction Ics/Pcs-Cs (par exemple, lorsque l'implication transférentielle du tarif est analysée). À l'inverse il faut admettre que la communication

---

<sup>18</sup> cf. chapitre 1.

analytique ne serait pas, à strictement parler, l'exclusivité de la psychanalyse ou de la psychothérapie analytique. Des moments de communication analytique surviennent sans doute ailleurs dans le quotidien, mais la poursuite intentionnelle et systématique de ce type de communication ne se retrouve généralement qu'en contexte analytique en raison de la méthode qui y prévaut.

## **7. La méthode analytique et l'analyse du transfert**

En quoi, précisément, la méthode favorise-t-elle la communication analytique ? Les éléments de réponse les plus pertinents nous viendront, à notre avis, des aspects techniques du maniement du transfert, dont sa reconnaissance et son interprétation.

Nous avons établi que les manifestations transférentielles, par leur structure, sont difficiles à percevoir pour quiconque s'en tiendrait au seul niveau langagier et sémantique. Hormis peut-être le cas d'un transfert érotique ou hostile si intense qu'il serait impossible à ignorer, la reconnaissance du transfert exige de porter une attention spécifique au couplage interactionnel émergeant entre patient et analyste. Et nous essaierons de montrer que les deux règles principales de l'analyse – l'association libre et l'écoute en attention flottante – ont la particularité de produire un découplage entre la conscience individuelle et l'usage courant de la langue. Ce faisant la méthode offre une disponibilité accrue aux aspects sensori-moteurs (y inclus affectifs) du transfert et du contre-transfert tels qu'ils se manifestent dans leur mise en acte (incluant la parole en tant qu'acte).

Du côté de l'association libre, l'analysant en viendra à exprimer des contenus qu'il n'avait pas l'intention consciente de communiquer. Selon Shanon (2010), les agents

cognitifs parviennent à réfléchir à des choses inattendues, car ils sont parfois amenés à suivre un chemin *non sémantique* dans leur activité mentale. En effet, les associations inattendues surviendraient le plus souvent lorsque les contenus mentaux seraient envisagés à partir d'un médium dit « expressif », par exemple la phonologie, la graphologie, ou toute modalité rappelant la perception sensorielle. Autrement dit, en envisageant les contenus mentaux sous un mode plus près de l'expérience corporelle (comment sonnent les mots à l'oreille, ce à quoi le mot écrit ressemble, etc.) on se trouve à maximiser les chances d'accéder à des contenus inattendus<sup>19</sup>. Toujours selon Shanon, si la pensée s'effectuait uniquement en fonction du contenu abstrait des représentations, sans recours à un médium plus corporel, le sujet ne pourrait que penser à ce qu'il voudrait intentionnellement penser. La pensée serait dominée par des règles sémantiques qui constitueraient un répertoire relativement fixe, limité et prévisible en raison de leur utilisation collective.

Pour sa part, l'attention en égal suspend « signifie surtout un travail constant de rééquilibrage, opposant un sain scepticisme à ce qui se présente sous les traits de l'évidence *prima facie* (...) » (Scarfone, 2018 p.17). Cette « évidence », c'est ce qui renvoie à l'usage courant de la langue ou aux normes culturelles et qui permettent ordinairement de réduire au maximum la complexité de l'environnement. En allant à contresens de cette évidence, l'analyste est ainsi amené à recourir aux registres sensori-moteurs de son expérience pour enrichir son écoute.

Le renoncement à l'usage langagier ordinaire est indispensable pour mettre en évidence le transfert qui se tient en marge de la conscience et de la communication. Mais

---

<sup>19</sup> On peut ici penser à l'exemple de Freud (1904) qui oublie le nom de Signorelli et qui le retrouve par un chemin associatif fondé sur la graphie du mot.

le travail ne s'arrête pas là. Pour qu'il y ait réelle communication analytique, il est indispensable de différencier entre l'expression et l'information transférentielle. Jusqu'à présent, nous avons travaillé à partir de la terminologie de Luhmann, mais ce faisant, nous avons négligé le fait que des recherches psychanalytiques contemporaines ont déjà mis en lumière la nature composite du transfert. On parle par exemple du transfert en plein et du transfert en creux (Laplanche, 1991), ou encore d'un prédicat psychique ou représentationnel entourant un noyau actuel (Scarfone, 2013). En osant mélanger les vocabulaires, nous pourrions avancer que la communication analytique consiste à introduire une différence entre le plein et le creux; ou entre le psychique et l'actuel. Et l'outil permettant de réaliser concrètement cette communication peut bien être l'interprétation.

Dit sommairement, l'interprétation du transfert serait tout ce qui conduirait à l'introduction d'une différence entre l'information et l'expression dans le transfert. La question est de savoir en quoi exactement consiste cette « introduction d'une différence ». Ce qui est sûr, c'est que nous n'entendons pas par là une distinction purement conceptuelle ou intellectuelle. Le transfert étant un phénomène profondément ancré dans l'expérience vécue, son interprétation (lire : sa différenciation) ne peut être faite qu'à partir de l'expérience réelle et incarnée des participants à l'analyse. L'expérience clinique atteste d'ailleurs que de simplement révéler le sens caché des symptômes ou du transfert au patient ne produit souvent qu'un effet de surface, même quand l'explication est juste.

Pour que l'impact soit significatif, il faut que le patient s'approprie la méthode de l'analyse pour établir de lui-même une compréhension différente de ses actes et pensées. Donnet (2001) indique en ce sens que « quelque chose d'essentiel à la méthode se joue

dans l'auto-appropriation à travers laquelle le patient devient un analysant » (p.246). Cela est cohérent avec les principes des systèmes auto-organiseurs qui sont, par définition, incapables d'être affectés positivement par quelque chose d'externe sans l'envisager en fonction de ses lois internes de fonctionnement.

En définitive, l'interprétation c'est bien plus l'affaire du patient que celle de l'analyste. Là où l'analyste peut porter assistance à ce processus, c'est en attirant l'attention sur ce qui se passe en deçà du discours conscient du moi, que cela se fasse par une intervention verbale écartant la résistance ou par son silence fondamental (M'Uzan, 1994) qui laisse se présenter le creux du transfert.

## **8. Remarques concernant le travail avec le contre-transfert**

En terminant cette réflexion, il convient d'aborder brièvement la question du contre-transfert. À la suite de Winnicott (1949), Racker (1957) et Kernberg (1965), l'école contemporaine des relations d'objet tend à mettre en valeur l'utilité du contre-transfert pour accéder plus directement aux dimensions inconscientes du monde interne du patient (et du thérapeute). Par exemple, dans la psychothérapie focalisée sur le transfert, développée par Otto F. Kernberg et son équipe, le contre-transfert est reconnu comme le « troisième canal de communication » entre patient et thérapeute, après la communication verbale et non verbale (Clarkin, Yeomans et Kernberg, 2006). En conséquence, l'analyste n'est pas seulement invité à résister, comme il se doit, aux impulsions à agir, mais il est aussi encouragé à intégrer les réactions contre-transférentielles dans le travail d'interprétation. On avance alors, par exemple, l'idée que « Quoi qu'il en soit, en identifiant les éléments placés en lui, le thérapeute a un accès

direct à une partie du monde interne du patient. Le défi du thérapeute consiste à identifier les éléments qui proviennent du patient, tout en les distinguant de ceux qui lui sont propres, et à intégrer le contenu acquis de cette analyse dans le processus interprétatif » (Normandin et Ensink, 2007 p. 60).

Or, les considérations tirées de l'étude des systèmes autopoïétiques nous poussent à nuancer cette position sous au moins deux aspects. Premièrement, ni le transfert ni le contre-transfert ne peuvent, pour les raisons que nous avons détaillées précédemment, être considérés comme des canaux de communication fonctionnels. Ils peuvent encore moins être considérés comme des canaux de transmission permettant de « placer » dans l'analyste un contenu psychique provenant directement du monde interne du patient. Cela reviendrait à négliger tant la clôture opérationnelle de la psyché que les principes de couplage structurels entre différents systèmes autonomes.

Être en mesure d'accueillir des éléments psychiques provenant d'autrui afin d'avoir un « accès direct » à leur monde interne ne serait, à strictement parler, fonctionnellement pas différent de la télépathie. Nous voyons bien pourtant ce qu'on veut dire par ce travail d'analyse du ressenti afin d'en départager ce qui nous appartient de ce qui appartiendrait au patient : il s'agit d'insister sur le fait que certaines réactions de l'analyste sont provoquées en réponse à l'auto-organisation de la dyade dans le « corridor » du transfert ; et que cela reflète davantage la nature de l'offre relationnelle faite par le patient que la disposition personnelle de l'analyste.

Même si relativement secondaire, le choix des mots employés pour discuter de ce phénomène importe donc. De même qu'on peut parler d'un coucher de soleil sans pour autant oublier que le soleil ne se couche pas vraiment (c'est la terre qui tourne), on peut

bien avoir l'impression que le patient a « placé » quelque chose en nous, mais dans le cadre d'un discours rigoureux il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas le patient qui nous « fait » quoi que ce soit, c'est nous-mêmes qui réagissons au coulage structurel s'étant spontanément installé entre lui et nous.

Un autre point, plus lourd de conséquences, concerne l'invitation à distinguer en soi-même entre ce qui viendrait du patient et ce qui viendrait de nous-mêmes. Par définition, un système autopoïétique ne peut pas distinguer en lui-même les perturbations qui ont une origine interne de celles qui ont une origine externe. Une perturbation est une perturbation. De la même manière, Freud (1915) réprouvait l'idée de distinguer, dans le transfert érotique, entre un amour qui serait réel et un amour artificiel qui serait induit par le transfert. Le transfert et le contre-transfert ne permettent pas de créer de nouveaux sentiments de manière artificielle, même s'ils peuvent mobiliser des sentiments naturels et préexistants à des fins de coulage structurel.

Cela nous amène à la deuxième nuance concernant le travail à partir du contre-transfert : tout comme dans la situation du corridor, le transfert et le contre-transfert sont des phénomènes indépendants de la conscience et des intentions du moi. L'identification du contre-transfert ne peut donc se faire qu'en après-coup et à la lumière de la relation particulière qui s'établit avec le patient. Dans la pratique, ce n'est donc pas par une fine introspection qu'on parviendrait à distinguer entre des sentiments contre-transférentiels et des ressentis ordinaires. Il s'agit plutôt de jauger nos réactions à l'aune de leur contribution plus ou moins forte à une dynamique interactionnelle autonome. Autrement dit, il faudrait moins se demander « qu'est-ce qui m'appartient » (parce que tout ce que



nous ressentons nous appartient) ; et se demander plutôt « qu'est-ce que nous sommes malgré nous en train de rejouer » ?

Le travail analytique, par la nature de son objet, appelle donc à décentrer le sujet de la conscience individuelle et à demeurer également sensible à tout ce qui vient irriter ou perturber les interactions. Comme nous avons essayé de le montrer, c'est en étant sensible à cette dimension d'altérité qui se déploie de manière autonome dans la relation à l'autre que l'on peut parvenir non seulement à mieux saisir les effets du transfert, mais à les mobiliser en vue d'une communication analytique et, idéalement, thérapeutique.

## Conclusion

### 1. Résumé et discussion de la recherche

En approchant la psychothérapie analytique sous l'angle des principes autopoïétiques, nous avons montré qu'il existe une continuité, voire une coextensivité, entre la psychanalyse et le domaine du vivant. Il ne s'agit pas, il va sans dire, d'une équivalence exacte comme si l'un pouvait, en fin de compte, se réduire l'autre. Plutôt, on constate que la thèse, dans son effort de trouver des points de passage entre la théorie psychanalytique et la théorie des systèmes autopoïétiques, constitue elle-même une forme de couplage structurel entre deux domaines de connaissance indépendants, mais inextricablement liés.

Ainsi, nous avons cherché à étudier comment différents aspects de la psychothérapie analytique reproduisent la logique organisationnelle des systèmes vivants, ce que nous pouvons essayer de résumer sous forme de schéma (voir annexe 2).

Lorsque dans le premier chapitre nous suggérons que le cadre et le processus analytique occupent la même fonction de clôture opérationnelle qu'on trouve chez les organismes et systèmes vivants, nous sommes simultanément contraints d'adopter un point de vue qui relègue au second plan le point de référence subjectif des participants, nous amenant soudain à insister sur l'auto-organisation de la situation analytique. Il est d'ailleurs très difficile de maintenir durablement cette perspective, car la subjectivité cherche toujours à revenir à elle-même comme point de référence. Mais tout comme l'écoute analytique exige de suspendre temporairement l'intérêt et le jugement personnel,

l'étude des systèmes autopoïétiques requiert un pénible et constant effort de décentrement de notre subjectivité. Nous avons entre autres proposé que c'est le retour constant à cette subjectivité qui conduit spontanément le clinicien à diviser la situation analytique entre ce qu'il peut raisonnablement contrôler (le cadre) et ce qui lui échappe (le processus). Mais nous avons aussi montré que cette différence est artificielle et qu'il est préférable de ne pas se borner à cette distinction commode. Il est sans doute encore moins intuitif de conclure que le système « cadre-processus » a aussi tendance à opérer sur nous, les participants, une distinction artificielle (mais tout aussi commode) entre une partie lui étant utile (l'inconscient) et une partie lui étant, au mieux, inoffensive et au pire nuisible (notre moi).

Le piège de la perspective subjective se présente à nouveau dans le second chapitre lorsqu'il est question des rapports de résistance/couplage structurel entre les systèmes en jeu dans la situation analytique. On peut certainement décrire comment le patient résiste à la thérapie/thérapeute, mais ne perdons pas de vue que la résistance est toujours mutuelle. Ainsi le système cadre-processus résiste aussi à la subjectivité des participants.

Malgré les différends que notre modèle peut avoir avec les approches intersubjectives de la psychothérapie, leur intérêt pour les embuches relationnelles s'opposant au processus analytique (ex. Tessier, 2004) est tout à fait compatible avec les résultats de notre étude. Mais pour importante que soit la reconnaissance des enjeux relationnels s'inscrivant au cœur du travail analytique, notre travail montre qu'il ne faut pas pour autant négliger la référence à la chose inconsciente qui agit de manière autonome et impersonnelle, sans référence au sens (Laplanche, 1999), et en se posant

comme environnement à la fois indissociable du moi et incompatible avec lui. La collusion inconsciente pouvant compromettre le travail analytique représente ainsi une manifestation de résistance spécifique à l'unité cadre-processus. Et celle-ci peut facilement être perdue de vue lorsqu'on oublie la dynamique de distinction/refoulement du cadre-processus analytique, qui oppose une altérité nécessaire aux sujets qui y participent.

La description des phénomènes transférentiels n'échappe pas non plus au décentrement de la subjectivité. Nous avons suggéré dans le troisième chapitre qu'il est plus cohérent de dissocier le transfert et le contre-transfert des réactions subjectives accessibles à la conscience individuelle, puisque cela permet de mieux rendre compte de la manière dont le transfert est utilisé dans et hors de la thérapie. Puisque le (contre)transfert ne saurait ni se prévenir ni se laisser pleinement contrôler, la pleine potentialité du travail transférentiel ne peut être atteinte que rétrospectivement, suivant la logique de *l'après-coup*.

Ce constat n'est pas simplement descriptif, mais entraîne des conséquences décisives quant au cours temporel spécifique du traitement analytique. Loin d'être une limitation, la nécessité d'analyser rétrospectivement les phénomènes transférentiels est ce qui lui confère des propriétés thérapeutiques spécifiques. Quand Freud fait intervenir la notion d'après-coup, c'est généralement pour expliquer comment un traumatisme psychique peut survenir de l'intérieur et ainsi mobiliser durablement les mécanismes de défense menant à la psychopathologie (Laplanche et Pontalis, 1967). À titre de rappel, la notion d'après-coup (*Nachträglichkeit*) décrit comment un premier souvenir d'abord inoffensif peut, à la lumière d'un second souvenir, être rétroactivement investi d'une

signification sexuelle et traumatique. L'entre-jeu circulaire des deux souvenirs devient alors un puissant motif de mobilisation psychique afin de refouler le sexuel et y substituer un symptôme. De manière similaire, la théorie des systèmes autopoïétique propose que c'est toujours de l'intérieur qu'un changement structurel significatif (c'est-à-dire une modification dans la façon de réaliser l'autopoïèse) s'amorce, faute de quoi la modification structurelle risque fort d'être fatale pour le système. En ce qui concerne le transfert, son analyse dans le cadre de ce que nous avons appelé « la communication analytique » offre l'occasion au sujet d'investir la répétition transférentielle d'une signification psychique. L'effet d'après-coup permet alors une opportunité de se dégager de la répétition stérile et d'amorcer un changement auto-organisé. La prise en compte et l'accueil des mécanismes en après-coup ne concerne donc pas une forme temporelle à la limite « décorative », mais décrit une opération mutative fondamentale.

### **1.1. Apports de la recherche**

Envisager la psychothérapie analytique à l'aune des principes autopoïétiques comporte plusieurs avantages. En plus d'offrir un cadre conceptuel permettant de réduire l'écart entre les visées physicalistes freudiennes et la complexité du psychisme, l'approche autopoïétique offre des points de repère originaux à partir desquelles interroger l'éthique et l'attitude professionnelle qui devraient guider la pratique clinique. En ce sens, le devoir de favoriser l'autonomie prend l'avant-scène. Au regard de la conception autopoïétique du vivant, en effet, l'autonomie n'est pas d'abord une valeur morale, mais une nécessaire caractéristique de tout ce qui vit.

« Favoriser l'autonomie », il s'agit là d'une maxime que peu de gens seraient enclins à contester. Cependant, il convient de noter que la nécessaire coexistence des

êtres vivants signifie que l'autonomie de l'un est limitée par l'autonomie de l'autre. Notre étude démontre en effet que l'autonomie d'un système est complexe et précaire, et qu'un système peut être une source de perturbation dangereuse pour un autre système.

Spécifiquement, nous avons cherché à attirer l'attention sur le risque que les volontés individuelles peuvent faire courir à l'autonomie du cadre-processus analytique.

Dans un contexte où l'intersubjectivité est de plus en plus considérée comme centrale au processus psychothérapeutique, l'approche des systèmes autopoïétiques nous met ainsi en garde contre le risque d'une subjectivisation complète de la démarche de soin. Nous trouvons ainsi qu'une dimension impersonnelle, au sens de « indépendante des subjectivités », est essentielle au bon déroulement d'une thérapie analytique. Lorsque, dans un effort de tenir compte de la dimension intersubjective du lien thérapeutique, nous en négligeons l'autonomie systémique, nous courons le risque de survaloriser le ressenti individuel, partagé ou non, au détriment des nombreux aspects opérationnels et complètement impersonnels, typiques de l'inconscient.

Il ne s'agit pourtant pas de récuser complètement la subjectivité et l'intersubjectivité pour ériger les aspects impersonnels et autonomes de la situation analytique comme seuls vrais fondements de la psychothérapie. Il y a d'ailleurs une incompatibilité fondamentale entre les mécanismes opérants de la thérapie analytique et une approche de la thérapie comme un instrument de soin « objectif » dont le clinicien serait le maître-expert. Il s'agit de trouver une position théorique qui ne privilégie ni la subjectivité ni l'objectivité, mais qui les reconnaît comme deux aspects essentiels et interdépendants de l'activité thérapeutique. Le défi éthique de la pratique clinique devient alors d'éviter un regard qui ne s'intéresserait qu'aux enjeux de subjectivité et

d'intersubjectivité tout en résistant à l'illusion de maîtrise objective sur le cadre et le processus.

Dans une optique plus générale, notre étude s'impose comme critique radicale de toute conception de la psychothérapie comme instrument de régulation des conduites individuelles. Il y a de cela déjà 20 ans, Marcelo Otero (2000) dénonçait le glissement (qui se poursuit toujours aujourd'hui) des pratiques psychothérapeutiques québécoises vers une dévaluation progressive de leurs fondements théoriques et épistémologiques au profit d'une légitimité fondée sur leur « efficacité ». Trop souvent, cette efficacité ne se mesure pas en fonction de l'accroissement de la liberté personnelle face à la souffrance psychique, mais bien en matière de fonctionnement, de réduction de symptômes et de capacité à réintégrer la société de manière normative. Otero critique sévèrement le fait que les approches psychothérapeutiques contemporaines se présentent de plus en plus comme « des formules pratiques de gestion de la vie des sujets, se trouvant à mi-chemin entre la thérapeutique et le dispositif de dressage social » (Otero, 2000, p. 214). Il n'est pas inapproprié de penser ici aux récentes initiatives gouvernementales québécoises visant la promotion de l'autogestion comme mode privilégié de réduction de la détresse psychologique chez la population (ex. Houle et coll. 2018). Une des raisons de ce glissement est la tendance répandue à subjectiver ou « psychologiser » la souffrance psychique en la dissociant de ses aspects sociaux, politiques et éthiques (Ehrenberg, 1995). Nous croyons pourtant qu'en prenant acte des principes fondamentaux du vivant dans le cadre de la pratique de la psychothérapie, il est possible d'éviter de verser dans cette subjectivation outrancière. En effet, le respect de l'autonomie fondamentale du vivant entraîne davantage une attitude de non-directivité et de respect envers le patient, à

l'opposé d'un « impératif pédagogique d'instrumentalisation du client (apprentissage de techniques spécifiques, développement d'habiletés et de compétences sociales, mise en œuvre de stratégies de résolution de problème) dans le but de le rendre responsable ou "autonome" » (Otero, 2000, p.220).

En effet, l'approche autopoïétique reconnaît que le but de la thérapie n'est pas de rendre le patient « autonome » au sens où Otero l'entend, car l'autonomie qu'il dénonce s'inscrit dans un rapport de compliance au cadre normatif dans lequel se trouve l'individu. Un peu comme si être autonome signifiait surtout être bien adapté aux règles de la société. Inversement, l'autonomie au sens autopoïétique renvoie au sens littéral du mot : être l'auteur de ses propres règles, dans la mesure des contraintes posées par l'environnement bien entendu. On trouve ainsi une visée beaucoup plus proche de l'autodétermination.

De toute façon, il n'y a pas vraiment lieu de choisir entre une thérapie analytique qui viserait l'adaptation du sujet à son environnement et une thérapie qui viserait son autodétermination. Un objectif d'adaptation présuppose que l'on connaît ce à quoi la personne devra s'adapter. Mais en ce qui concerne la réalité psychique, et en particulier l'inconscient, ni l'analysant ni l'analyste ne peuvent savoir à l'avance ce à quoi il s'agira de s'adapter. Un tel objectif d'adaptation risque alors de seulement refléter les préjugés, les projections et les spéculations des participants, en plus de restreindre la liberté de pensée. En fait, seule la poursuite de l'autodétermination est conséquente avec la pratique de la psychothérapie analytique. Il est alors posé qu'en écartant les résistances et en favorisant le plein déploiement de l'autonomie psychique, les couplages structurels nécessaires pour s'adapter au refoulé qui fera surface s'établiront spontanément.



Il convient d'ajouter que la perspective autopoïétique peut aussi intervenir dans le « grand débat » (Wampold, 2001) au sujet de la manière dont il convient d'envisager la psychothérapie. On sait bien maintenant que le modèle dit « médical » de la psychothérapie, où l'on s'intéresse aux ingrédients actifs spécifiquement conçus pour traiter des entités psychopathologiques distinctes, est empiriquement et théoriquement désuet. Si la psychothérapie peut bien se comparer à la médecine dans son intention thérapeutique, son mode d'action est fondamentalement différent. En effet, le modèle médical repose sur une vision implicite du malade comme système hétéronome (par opposition à autonome) et qui amène à séparer conceptuellement le corps physique de l'individu psychosocial. Il est alors possible d'appliquer un correctif au premier dans l'espoir que les effets profitent au second. En ce sens, il est en pratique possible (bien qu'éthiquement douteux) d'offrir des soins médicaux significatifs à quelqu'un contre son gré ou à son insu. Il est d'ailleurs parfois recommandé d'anesthésier le patient, dissociant chimiquement le corps de la conscience, pour permettre d'opérer sur le premier plus facilement et d'épargner à la seconde des souffrances inutiles.

Il serait évidemment absurde de penser se servir d'une anesthésie pour offrir de la psychothérapie. Sur le plan formel, cela est impossible parce que la psychothérapie engage des systèmes autopoïétiques complets, ce qui implique que le changement ne peut se produire que de l'intérieur. La psychothérapie sollicite la personne entière et son consentement au traitement est important non seulement d'un point de vue éthique, mais absolument nécessaire également d'un point de vue pratique. Cet aspect distingue nettement la psychothérapie de plusieurs autres formes de soins de santé et de services personnels qui peuvent, en théorie du moins, être rendus très efficacement de manière

relativement indépendante de la volonté ou de l'implication de la personne qui en bénéficie (ex. médecine, clinique juridique, service comptable, aide au logement, etc.).

## **1.2. Limites de la recherche**

Avant de conclure, il convient de noter les limites de cette recherche et les avenues de recherche futures potentielles. Notons d'emblée que même en tâchant de nous limiter à la psychothérapie analytique classique nous ne sommes parvenus qu'à en fournir une étude partielle. En effet, si l'étude du cadre-processus analytique, de la résistance et du transfert est suffisante pour parler de la pratique clinique, plusieurs autres aspects de la métapsychologie freudienne resteraient à étudier plus en détail. Sans prétendre être exhaustif, nous pouvons identifier quelques aspects théoriques de la pensée freudienne qui mériteraient d'être revisités à l'aune de la théorie des systèmes autopoïétiques.

On peut d'abord penser à la pulsion de mort (Freud, 1920), que Laplanche et Pontalis définissent comme « (...) une catégorie fondamentale de pulsions (...) qui tendent à la réduction complète des tensions, c'est-à-dire à ramener l'être vivant à l'état anorganique » (Laplanche et Pontalis, 1967/2009, p. 371). La pulsion de mort est un concept à la fois central et controversé dans la métapsychologie freudienne et l'espace ne permet pas ici de rendre justice à sa complexité. Nous pouvons toutefois faire quelques remarques en ce sens. Nous avons établi que les systèmes autopoïétiques ont recours à des couplages structurels afin de trouver des points d'interaction non destructeurs avec un environnement fondamentalement étranger et dangereux. L'introduction directe de l'environnement dans un système autopoïétique comporte ainsi un risque très concret de destruction pour le système. Mais cet environnement, pour dangereux qu'il soit, n'est pas dissocié du fonctionnement systémique; il en fait toujours partie intégrante. Ainsi nous

nous souviendrons que nous définissons un système comme la différence entre le système et l'environnement. Représentons-nous, par exemple, qu'un système autopoïétique (S) est l'équivalent de la distinction entre lui-même (s) et son environnement (e), de telle sorte que  $S=s/e$ . La destruction de (s) par (e) est toujours déjà comprise comme une potentialité de (S). Ainsi, l'autodestruction est, sur le plan logique du moins, toujours un destin possible du système autopoïétique (S). On pourrait alors se demander quel besoin resterait-il d'invoquer une quelconque entité métaphysique, comme la pulsion de mort, pour rendre compte de la destructivité inhérente au vivant et qu'on retrouve si fréquemment en pratique clinique.

Une autre paire de concepts pourrait également faire l'objet d'une étude plus approfondie. Il s'agit des concepts de représentation et d'investissement. La dimension économique de la métapsychologie a d'ailleurs été la plus négligée par notre travail et mériterait sans doute une attention particulière. Il y a toutefois un problème à travailler avec la notion classique d'une représentation comme étant une structure cognitive capable d'être investie ou « remplie » par la libido. Des structures cognitives fixes pouvant être activées ou désactivées sans perdre leurs caractéristiques structurelles ne peuvent pas être envisagées dans une perspective autopoïétique, qui pose l'action incarnée et située dans le temps et l'espace comme fondement de la création de sens. Comment pouvons-nous alors envisager l'investissement de libido, c'est-à-dire l'attribution d'intérêt et d'amour envers des objets/représentations, tout en respectant la qualité processuelle des systèmes vivants ?

Conceptualiser la représentation renvoie finalement à la manière dont nous choisissons de conceptualiser la mémoire, les souvenirs, l'apprentissage et les autres

phénomènes psychologiques qui semblent jouir d'une permanence plus ou moins robuste. Face à cette question, Freud (1900) a supposé l'action combinée de deux systèmes distincts, le premier axé sur la perception-conscience très éphémère des excitations et le second servant de système mnésique capable de conserver une trace durable des interactions avec le monde.

De son côté, la théorie des systèmes autopoïétique propose (sur un plan strictement neurologique) de renoncer au concept de représentation mentale et de plutôt considérer que la mémoire, l'apprentissage et la création de sens se trouvent incarnés dans la plasticité structurelle d'un système (en l'occurrence le système nerveux) couplé à son environnement. Varela (1989) utilise une analogie pour illustrer ce principe : si une voiture subit un accident de la route et s'en retrouve endommagée (ex. suspension brisée, pneu crevé, carrosserie cabossée, etc.) il ne nous viendrait pas à l'idée, par après, de dire qu'elle se « souvient » de l'accident ou encore qu'elle aurait « apprise » une nouvelle façon de rouler à partir de l'investissement d'une représentation mentale de l'événement. Il en va de même pour le système nerveux : la mémoire et l'apprentissage n'ont pas besoin d'une quelconque « représentation » du monde extérieur pour exister puisqu'ils se rapportent directement à l'histoire des perturbations encourues au sein de l'environnement (i.e. dans son couplage structurel).

Dans cette perspective, les manifestations mnésiques et représentationnelles ne répondent pas d'un « emmagasinage » de souvenirs ou de représentations statiques. Et l'investissement venant « remplir » plus ou moins durablement des structures cognitives semi-permanente se transforme en une *performance* à chaque fois renouvelée – une action incarnée et située dans l'environnement qui ne peut faire autrement que de trahir

les différentes façons dont l'environnement est venu, à un point ou à un autre de l'histoire du système, perturber son réseau opérationnellement clos. Mais il resterait à voir s'il serait profitable, voire même possible pour la psychanalyse de remplacer les concepts de représentation et d'investissement par ceux de plasticité structurelle et de couplage structurel.

La liste des concepts freudiens pouvant bénéficier d'un regard autopoïétique serait encore longue et on pourrait y retrouver, par exemple, le mécanisme du devenir conscient, la production d'angoisse, la séparation entre libido narcissique et libido objectale, et plus encore. Malheureusement, il nous faut pour l'instant nous contenter de souligner le travail qui reste à faire et nous consoler du potentiel heuristique important que représente la théorie des systèmes autopoïétique pour la psychanalyse.

Par ailleurs, nous avons été contraints de nous limiter à la psychothérapie analytique d'inspiration freudienne. Ce faisant, nous sommes parvenus à mettre en lumière l'expression des principes du vivant à travers les considérations pratiques et théoriques de cette approche, mais pour cette même raison nous ne pouvons affirmer que ces principes sont universellement applicables aux autres formes de psychothérapie. L'hypothèse de base serait que toute forme de psychothérapie capable d'une certaine efficacité doit nécessairement s'accommoder, à dessein ou non, des exigences des systèmes autopoïétiques, qu'il s'agisse des thérapies d'approche kleinienne ou lacanienne, des thérapies cognitivo-comportementales, des thérapies humanistes, des thérapies systémiques, etc.

D'un côté, on semble effectivement déceler une certaine convergence de plus en plus grande entre les approches thérapeutiques contemporaines, qui s'éloignent toutes plus ou moins du modèle médical classique de la psychothérapie. D'un autre côté, cependant, certaines approches insistent plus que d'autres sur une conception de l'esprit comme un système de traitement de l'information à entrée/sortie (*input/output*), ce qui est incompatible avec la perspective autopoïétique. D'autres approches encore peuvent mettre l'accent sur une posture éducative et un rôle d'expert de la santé mentale pour le thérapeute, lui confiant ainsi la tâche d'éduquer son patient sur des manières objectivement plus adaptées de vivre sa vie, contrevenant en principe à la thèse de la clôture opérationnelle et allant à contre-sens de l'autonomie, au sens propre du terme.

Les postulats théoriques de certaines approches de soins en santé mentale pourraient ainsi se trouver en opposition avec la théorie des systèmes autopoïétiques. Cependant, un examen plus détaillé reste nécessaire pour conclure s'il est effectivement possible de se soustraire aux principes du vivant dans l'administration de soins psychologiques de qualité, ou s'il s'agit plutôt d'un problème au niveau de la théorie de la psychothérapie qui reflèterait mal ce qui se déroule dans la salle de consultation.

Par ailleurs, il n'entraîne pas dans l'objectif de cette recherche de proposer une version autopoïétique détaillée du développement psychique individuel, sans mentionner que cela aurait risqué de trop nous distraire des particularités impersonnelles du système psychanalytique. Cela dit, nous sommes conscients que nous laissons ainsi en suspend une part très importante de l'environnement de ce système. En ce sens, un travail futur gagnerait sans aucun doute à tester l'applicabilité des principes autopoïétiques aux théories psychanalytiques du développement. Dans cette perspective, il faudrait aborder

les contributions incontournables des auteurs analytiques anglo-saxons qui ont su mettre en évidence l'impact majeur du rapport entre le nourrisson et l'environnement maternel sur l'organisation de l'appareil psychique (on pense notamment aux travaux de Winnicott et à ceux de Bion). La description du rapport à l'environnement maternel sous l'angle d'un couplage structurel serait peut-être à même d'enrichir encore davantage notre compréhension de cet aspect essentiel de la vie psychique. Et on pourrait aussi penser à d'autres auteurs qui ont su théoriser les premières formes de délimitation entre le moi et son environnement, comme Didier Anzieu (1974 ; 1985/1995) avec son concept du Moi-Peau et la notion d'enveloppes psychiques, pour mieux penser la clôture opérationnelle de l'appareil psychique à différentes étapes du développement. Il vaut d'ailleurs la peine de mentionner que la contiguïté entre expérience psychique et corporelle dans la pensée d'Anzieu trouve un appui évident dans les formulations autopoïétiques de l'émergence de la cognition (Varela, 1989).

## **2. Ouvertures**

Pour finir, insister sur une conceptualisation des systèmes psychothérapeutiques comme relevant du maintien d'une différence autoproduite nous amène à redéfinir le rôle pratique du thérapeute. Dès lors qu'on respecte le potentiel auto-organisateur du vivant, il n'est plus autant question d'intervenir ou de traiter, mais bien plutôt d'accompagner, de servir de passeur et de facilitateur aux mouvements psychiques s'étant enrayés. En ce sens, le rôle du thérapeute s'éloigne de celui du médecin ou du guérisseur pour se rapprocher, sans s'y confondre, de celui de l'enseignant. Freud lui-même a désigné un jour la thérapie psychanalytique comme une "post-éducation".

Ainsi il est intéressant de noter que la théorie des systèmes autopoïétiques a été particulièrement féconde dans le domaine de l'éducation (ex. Begg, 2013; Pelissero, 2016; Proulx et Simmt, 2013; Rossi, Prenna, Giannandrea et Magnoler, 2013). Comme en psychothérapie, l'enseignement ne peut pas travailler *sur* son objet, mais seulement *avec* lui. Sans qu'il se réfère directement aux principes autopoïétiques, on trouve d'ailleurs chez Yvon Rivard (2012) un plaidoyer pour les valeurs éthiques devant guider l'enseignement dans le respect de l'autonomie de l'autre. Et comme l'aurait suggéré une perspective autopoïétique, la puissance de l'enseignement reposerait sur une distinction capable de se reconduire. En effet, il s'agit de « dessiller les yeux de l'élève sans que soient confondus la connaissance et celui qui la livre (...). Pour que la révélation opère, pour qu'elle puisse se reproduire librement et indéfiniment, la distance préexistante entre l'objet suscitant le désir, la connaissance, la beauté, et celui qui la révèle doit être protégée (...) » (Beaumier, 2013, p.36). Le risque devient alors de faillir à susciter l'intérêt de son élève ou encore la détourne vers soi-même, annulant dans les deux cas la différence fondamentale permettant un réel apprentissage. On peut d'ailleurs se demander si la visée éducative au cœur des approches cognitivo-comportementales (ex. Beck, 2011) trouverait dans ces idées une avenue lui permettant de demeurer conséquente avec les exigences autopoïétiques.

De manière analogue, la psychothérapie devrait être envisagée comme le maintien d'une différence constamment reconduite. Mais à la différence (!) de l'enseignement, la distinction fondamentale porte ici sur l'altérité que l'on porte en soi. En ce sens, l'intuition nous est un jour venue que la dichotomie entre égo-dystonie et égo-syntonie pourrait s'avérer cruciale dans l'élaboration éventuelle d'une théorie générale de la



psychothérapie. Suivant cette ligne de pensée, il s'agirait d'amener le patient à observer, tolérer et élaborer la différence entre sa subjectivité et les aspects désavoués de lui-même, promouvant ainsi un mouvement interne d'auto-organisation ; un mouvement qui sera toujours source d'angoisse et d'incertitude. Ce faisant, il faudrait également prendre garde à ne pas se substituer soi-même comme objet de désir ou comme source de réponses. Parvenir à un tel exploit sans s'égarer dans les écueils de la répétition transférentielle ni ceux de la suggestion normative représente peut-être, en définitive, l'expression la plus simple de la psychothérapie.

## Références bibliographiques

Abend, S. M. (1990). The psychoanalytic process: Motives and obstacles in the search for clarification. *The Psychoanalytic Quarterly*, 59(4), 532-549.

Abrams, S. (1987). The psychoanalytic process: A schematic model. *International journal of psycho-analysis*, 68, 441-452.

Abrams, S. (1990). The psychoanalytic process: The developmental and the integrative. *The Psychoanalytic Quarterly*, 59(4), 650-677.

Anzieu, D. (1974). « Le Moi-Peau », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 09, 195-208.

Anzieu D. (1985/1995). *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.

Arlow J. et Brenner C. (1990), The psychoanalytic process, *Psychoanalytic Quarterly*, 59, 678-692.

Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation*. Paris, puf, 1979.

Avron O. (2008), « Mise en chantier de la notion de libre association groupale », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1 : 50, 9-18.

Beaumier, J. P. (2013). Aimer, enseigner d'Yvon Rivard: le don de soi pour traverser l'affolant. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (131), 36-37.

Beck, Judith S. (2011). *Cognitive Behavior Therapy: Basics and Beyond*. New-York, Guilford Press.

Begg, A. (2013). Interpreting enactivism for learning and teaching. *Education sciences & society*, 4(1).

Benjamin, J. (1999). *Shadow of the other: Intersubjectivity and gender in psychoanalysis*. New York: Routledge.

Blass, R. B., & Carmeli, Z. (2008). Plaidoyer contre la neuropsychanalyse. *L'Année psychanalytique internationale*, (1), 11-35.

Bleger, J. (1979). Psychanalyse du cadre psychanalytique in R. Kaës, A. Missenard et R. Kaspi (dir.), *Crise, rupture et dépassement : analyse transitionnelle en psychanalyse individuelle et groupale*, Paris, Dunod, p. 255-285.

Boesky, D. (1990). The psychoanalytic process and its components. *The Psychoanalytic Quarterly*, 59(4), 550-584.

Bohleber, W., Fonagy, P., Jiménez, J. P., Scarfone, D., Varvin, S., & Zysman, S. (2013). Towards a better use of psychoanalytic concepts: A model illustrated using the concept of enactment. *The International Journal of Psychoanalysis*, 94(3), 501-530.

Botella C. (2011), Sur les «limitations» de la méthode freudienne. *Revue française de psychosomatique*, 2 : 40, 109-132.

Brathwaite, Y.C., & Scarfone, D. (2020). Regard autopoïétique sur le cadre et le processus psychanalytique. *Revue française de psychanalyse*, 84(3), 751-761.

Bromberg, P. (1998). *Standing in the Spaces: Essays on Clinical Process, Trauma, and Dissociation*. Hillsdale, N-J.: Analytic Press.

Buirski, P., & Haglund, P. (2001). *Making Sense Together: The Intersubjective Approach to Psychotherapy*. Jason Aronson, Incorporated.

Canestri, J. (2004). Le concept de processus analytique et le travail de transformation. *Revue française de psychanalyse*, 68(5), 1495-1541.

Colombetti, G. (2010). Enaction, sense-making and emotion. In Stewart, J., Gapenne, O., Di Paolo, E. A., (éds.), *Enaction: Toward a new paradigm for cognitive science*, Cambridge, MIT Press, 145-164.

Compton, A. (1990). Psychoanalytic process. *The Psychoanalytic Quarterly*, 59(4), 585-598.

Cosmelli, D. & Thompson, E. (2010). Embodiment or Envatment?: Reflections on the Bodily Basis of Consciousness. In Stewart, J., Gapenne, O., Di Paolo, E. A., (éds.), *Enaction: Toward a new paradigm for cognitive science*, Cambridge, MIT Press, 361-385.

Clarkins, J. F., Yeomans, F. E., Kerneberg, O. F. (2006). *Psychotherapy for Borderline Personality : Focusing on Object Relations*, American Psychiatric Publishing, Inc., Washington.

De Jaegher, H., & Di Paolo, E. (2007). Participatory sense-making. *Phenomenology and the cognitive sciences*, 6(4), 485-507.

Di Paolo, E., Rohde, M., & De Jaegher, H. (2010). Horizons for the enactive mind: Values, social interaction, and play. In Stewart, J., Gapenne, O., Di Paolo, E. A., *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge/US, 2010.

Donnet, J. L. (2001). De la règle fondamentale à la situation analysante, *Revue française de psychanalyse*, 65(1), p. 243-257.

Donnet, J. L. (2011). Enjeux éthiques de la méthode analytique in Chervet, B. & Porte, J.-M (dir.), *L'éthique du psychanalyste. Monographies et débats de psychanalyse*. Paris, PUF, p. 43-54.

Edelson M. (1984). *Hypothesis and Evidence in Psychoanalysis*. Chicago: University of Chicago Press.

Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris, Calmann-Lévy.

Etchegoyen, R. H. (2005). *Fondements de la technique psychanalytique*, Paris, Hermann.

Frank, G. (1998). The psychoanalytic process: The search for common ground. *Psychoanalytic psychology*, 15(2), 297.

Frederickson, J. (2005). The Problem of Relationality.in Jon Mills (éd.), *Relational and Intersubjective Perspectives in Psychoanalysis: a Critique*, Oxford, Rowman & Littlefields Publishers, inc.

Freud, A. (1935). *The Ego and the Mechanisms of Defense*. The Writings of Anna Freud, Vol II. New York: International Universities Press, 1966.

Freud, S. (1895). Projet d'une psychologie, in *Lettres à Wilhelm Fliess*, Trad. Françoise Kahn et François Robert, Paris, PUF, 2006.

Freud S. (1900), *Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967.

Freud, S. (1904). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : Payot, 2013.

Freud S. (1910) Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique in *La technique psychanalytique*, traduit par A. Berman, Paris; PUF 1981; retraduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, P. Haller, G. Hartmann, R. Lainé, J. Laplanche, A. Rauzy et F. Robert, OCF.P 12, 2007, 25-37.

Freud S. (1912) La dynamique du transfert in *La technique psychanalytique*, traduit par A. Berman, Paris; PUF 1981; retraduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, P. Haller, G. Hartmann, R. Lainé, J. Laplanche, A. Rauzy et F. Robert, OCF.P 12, 2007, 57-68.

Freud S. (1913) Sur l'engagement du traitement in *La technique psychanalytique*, traduit par A. Berman, Paris; PUF 1981; retraduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, P. Haller, G. Hartmann, R. Lainé, J. Laplanche, A. Rauzy et F. Robert, OCF.P 12, 2007, 91-114.

- Freud, S. (1914a). *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Payot, 2012.
- Freud S. (1914b). Remémoration, répétition et perlaboration in *La technique psychanalytique*, traduit par A. Berman, Paris; PUF 1981; retraduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, P. Haller, G. Hartmann, R. Lainé, J. Laplanche, A. Rauzy et F. Robert, OCF.P 12, 2007, 115-126.
- Freud, S. (1915a). *L'inconscient*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2013.
- Freud S. (1915b). Remarques sur l'amour de transfert in *La technique psychanalytique*, traduit par A. Berman, Paris; PUF 1981; retraduit par J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, P. Haller, G. Hartmann, R. Lainé, J. Laplanche, A. Rauzy et F. Robert, OCF.P 12, 2007, 127-142.
- Freud, S. (1916-17), *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 2013.
- Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir, dans *Essais de psychanalyse*, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001, 47-128.
- Freud, S. (1924). Le moi et le ça, *Œuvres Complètes (psychanalyse)*, Vol. XVI, 257-301.
- Freud, S. (1925), *La négation, Résultats, idées, problèmes, (II) (1921-38)*, Paris, PUF, 1984.
- Freud, S. (1985). Lettre du 6-XII-96, in Masson, J.M., *The Complete Letters of S. Freud to W. Fliess*, Belknap, Cambridge.
- Frie, R. et Reis, B. (2005). Intersubjectivity: From Theory through Practice. in Jon Mills (éd.), *Relational and Intersubjective Perspectives in Psychoanalysis: a Critique*, Oxford, Rowman & Littlefields Publishers, inc.
- Froese, T. and Di Paolo, E.A. (2011). The enactive approach: Theoretical sketches from cell to society. *Pragmatics & Cognition*, 19(1), 1-36.
- Gohier, C. (1998). La recherche théorique en sciences humaines : réflexions sur la validité d'énoncés théoriques en éducation. *Revue des sciences de l'éducation*, 24(2), 267-284.
- Greenacre, P. (1968). The psychoanalytic process, transference, and acting out. *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 211-218.
- Greenson, R. R. (1967). *The Technique and Practice of Psychoanalysis*, vol. 1, New York, Int. Univ. Press.

Harris A. (2017) *The Relational Tradition : Landscape and Canon in Barsness*, R. E. (Ed.). *Core Competencies of Relational Psychoanalysis: A Guide to Practice, Study and Research*. Routledge.

Houle, J., Radziszewski, S., Beaudin, A., Saint-Onge, K., Martel, B., Jourdain, Y., Doray, P., Lavoie, B., Labelle, P., Cloutier, G., Collard, B., Coulombe, S., Gilbert, M., Jetté, F. et Brouillet, H. (2018). *Aller mieux... à ma façon – Soutien à l'autogestion (version 3)*. Montréal : Vitalité - Laboratoire de recherche sur la santé (UQAM), 16 pages.

Kandel, E. R. (2002). La biologie et le futur de la psychanalyse: un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie revisitée. *L'Evolution psychiatrique*, 67(1), 40-82.

Kernberg, O. (1965). Notes on countertransference, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 13, 38-56.

Kernberg, O. (2016a). *Les troubles limites de la personnalité*. Malakoff, Dunod.

Kernberg, O. (2016b). *La personnalité narcissique*. Malakoff, Dunod.

Kris A. O. (1992) Interpretation and the method of free association, *Psychoanalytic Inquiry: A Topical Journal for Mental Health Professionals*, 12:2, 208-224.

Lagache, D. (1958). La psychanalyse et la structure de la personnalité, in *La Psychanalyse*, vol. 6, Paris, PUF.

Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, 164p.; réédition dans la coll. Quadrige avec l'index général des *Problématiques* révisé, 1994.

Laplanche, J. (1991). Du transfert : sa provocation par l'analyste, *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Flammarion, Champs.

Laplanche, J. (1995). La psychanalyse comme anti-herméneutique. *Revue des sciences humaines (Lille)*, (240), 13-24.

Laplanche J. (1999), *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF.

Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris : PUF, 2009.

Laplanche, J. & Pontalis, J.-B., (1985). *Fantasme originare, fantasmes des origines, origines du fantasme*. Paris: Hachette, Textes du XXe siècle.

Levenson, E. A., & Slomowitz, A. (2017). *Interpersonal psychoanalysis and the enigma of consciousness*. Routledge.

- Levinas, E. (1983). *Le temps et l'autre*, Paris, PUF, Quadrige.
- Luhmann, N. (1985). Society, meaning, religion – based on self-reference, *Sociological Analysis* 46 (1), p. 5–20.
- Luhmann, N. (1986). The autopoiesis of social systems. *Sociocybernetic paradoxes*, 6(2), 172-192.
- Luhmann, N. (1992). Operational closure and structural coupling: the differentiation of the legal system, *Cardozo Law Review* 13 (5), p. 1419–1441.
- Luhmann, N. (1995). *Social Systems*. Redwood City, CA, Stanford University Press.
- Luhmann, N. (1997). *Theory of society* (Vol. 1). Traduit par Rhodes Barret, Stanford University Press 2012.
- Luhmann, N. (2000). *The Reality of the Mass Media*, Cambridge: Polity Press.
- Luhmann, N. (2012). *Introduction to System Theory*. Hoboken (NJ), Wiley.
- Manzano, J., Abella, A., & Palacio-Espasa, F. (2016). *Précis de technique psychanalytique avec son application à la psychothérapie*. Paris, Puf.
- Martens, W. (1991). Die autopoiesis sozialer Systeme. *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie*, 43(4), 625-646.
- Maturana H. R. (1977). Biology of Language: The Epistemology of Reality dans G.A. Miller et E Lenneberg (éd.), *Psychology and Biology of Language and Thought*, New-York, Academic Press, p.27-64.
- Maturana, H. R., et Varela, F. (1975). Autopoietic systems. *Report BCL*, 9(4), 37-48.
- Maturana, H. R., et Varela, F. (1980). *Autopoeisis and Cognition: the Realization of the Living* (Appendice: “The Nervous System”), Boston, D. Reidel.
- Maturana, H. R., & Varela, F. J. (1987). *The tree of knowledge: The biological roots of human understanding*. New Science Library/Shambhala Publications.
- McWilliams, N. (2004). *Psychoanalytic psychotherapy: A practitioner's guide*. New York (NY), Guilford Press.
- Meltzer, D. (1967). The Psycho-Analytical Process. In *The Psycho-Analytical Process* (pp. 1-109). Clunie.

- M'Uzan, M. de. (1978). L'idée de la bouche de l'inconscient, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 17, « L'idée de guérison », 89-98. Repris dans *La Bouche de l'Inconscient*, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'Inconscient », 1994, 33-44.
- M'Uzan M. de (1994). *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient ».
- M'Uzan, M. de. (2003). *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard.
- Noë, A. (2004). *Action in perception*. MIT press.
- Normandin, L. & Ensink, K. (2007). La GAC 1 : grille d'analyse du contre-transfert dans le traitement des troubles graves de la personnalité. *Santé mentale au Québec*, 32 (1), 57-74.
- Núñez, R. E. (2010). Enacting infinity: Bringing transfinite cardinals into being. In Stewart, J., Gapenne, O., Di Paolo, E. A., (éds.), *Enaction: Toward a new paradigm for cognitive science*, Cambridge, MIT Press, 307-333.
- Ogden, T. H. (1994). The analytic third: Working with intersubjective clinical facts. *International Journal of Psycho-analysis*, 75: 3-19.
- Ogden, T.H. (1997). *Reverie and interpretation*. Northvale, N-J Aronson.
- Ornstein, P. H. (1990). How to “enter” a psychoanalytic process conducted by another analyst: A self psychology view. *Psychoanalytic inquiry*, 10(4), 478-497.
- Ornstein, P. H., & Ornstein, A. (1980). Formulating interpretations in clinical psychoanalysis. *International Journal of Psycho-Analysis*, 61, 203-211.
- Otero, M. (2000). Les stratégies d'intervention psychothérapeutique et psychosociale au Québec: la régulation des conduites. *Sociologie et sociétés*, 32(1), 213-228.
- Panksepp, J., & Solms, M. (2012). What is neuropsychanalysis? Clinically relevant studies of the minded brain. *Trends in cognitive sciences*, 16(1), 6-8.
- Pelissero, C. (2016). Pour une approche autopoïétique de l'enseignement/apprentissage. *Synergies Europe*, (11), 119-132.
- Petersson, P., Waldenstrom, A., Fahraeus, C., et Schouenborg, J. (2003). Spontaneous muscle twitches during sleep guide spinal self-organization. *Nature* 424: 72-75.
- Piaget, J. (1936). *La naissance de l'intelligence chez l'enfant*. Neuchâtel-Paris : Delachaux et Niestlé.



- Piaget, J. (1967). *Biologie et connaissance : Essai sur les relations entre les régulations organiques et les processus cognitifs*. Paris : Gallimard.
- Pontalis, J.-B. (1997). Processus ou traversée ? *Ce temps qui ne passe pas*, Paris, Gallimard, Coll. « Tracés », p. 55-74.
- Pragier, G. et Faure-Pragier, S. (1990). Un siècle après l'Esquisse: nouvelles métaphores? Métaphores du nouveau. *Revue française de psychanalyse*, 54(5), p. 1395-1499.
- Pragier, G. et Faure-Pragier, S. (2015). *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, Paris, PUF.
- Pribram, K. H., & Gill, M. M. (1976). *Freud's project reassessed*. Hutchinson Radius.
- Proulx, J., & Simmt, E. (2013). Enactivism in mathematics education: moving toward a re-conceptualization of learning and knowledge. *Education Sciences & Society*, 4(1).
- Quatman, T. (2015). *Essential psychodynamic psychotherapy: An acquired art*. Londres, Routledge.
- Racker, H., 1957, The meanings and uses of countertransference, *Psychoanalytic Quarterly*, 26, 303-357.
- Rivard, Y. (2012). *Aimer, enseigner*. Montréal, Boréal.
- Rosenzweig, S. (1936). Some Implicit Common Factors in Diverse Methods of Psychotherapy. *American Journal of Orthopsychiatry*, 6(3), 412-415.
- Rossi, P. G., Prenna, V., Giannandrea, L., & Magnoler, P. (2013). Enactivism and didactics. Some research lines. *Education Sciences & Society*, 4(1).
- Saussure, F. (1916) *Cours de linguistique générale*, éd. Tullio de Mauro, Paris. Payot. 1972.
- Scarfone, D. (2012). *Quartiers aux rues sans nom*, Paris, Éditions de l'Olivier.
- Scarfone D. (2013) L'impassé, actualité de l'inconscient, L'actuel en psychanalyse, *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, L'actuel en psychanalyse, 2014-1.
- Scarfone, D. (2018). De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet. *Revue française de psychosomatique*, (1), p.5-20.
- Schouenborg, J. (2003). Somatosensory imprinting in spinal reflex modules. *Journal of Rehabilitation Medicine*. Suppl. 41:73-80.

- Schouenborg, J. (2004). Learning in sensorimotor circuits. *Current Opinion in Neurobiology* 14:693-697.
- Shanon, B. (2010). Toward a phenomenological psychology of the conscious. In Stewart, J., Gapenne, O., Di Paolo, E. A., (éds.), *Enaction: Toward a new paradigm for cognitive science*, Cambridge, MIT Press, 387-424.
- Smith, H.F. (2002) Creating the psychoanalytical process incorporating three panel reports: Opening the process, being in the process and closing the process, *The International Journal of Psychoanalysis*, 83:1, 211-227.
- Solms, M. (2000). Freud, Luria and the Clinical Method. *Psychoanal. Hist.*, 2:76-109
- Solms, M. (2020). New project for a scientific psychology: General scheme. *Neuropsychanalysis*, 1-31.
- Spencer Brown, G. (1969). *Laws of form*. Londres, Allen & Unwin.
- Sterelny, K. (1990). *The representational theory of mind: An introduction*. Basil Blackwell.
- Stewart, J., Gapenne, O., Di Paolo, E. A. (2010). *Enaction. Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, Cambridge, MIT Press.
- Stolorow, R., Brandchaft, B., et Atwood, G. (1987). *Psychoanalytic Treatment: An Intersubjective Approach*. Hillsdale, N-J/Londres: Analytic Press.
- Stolorow, R., Orange, D., et Atwood, G. (2001). Cartesian and Post-Cartesian Trends in Relational Psychoanalysis. *Psychoanalytic Psychology* 18(3):468-484.
- Tessier, H. (2004). Empathie et intersubjectivité : Quelques positions de l'école intersubjectiviste américaine en psychanalyse. *Revue française de psychanalyse*, vol. 68(3), 831-851.
- Thompson, E. (2007). *Mind in life: Biology, phenomenology, and the sciences of mind*. Harvard University Press.
- Varela, F. J. (1979). *Principles of biological autonomy*. New York: Elsevier North Holland.
- Varela, F. J. (1988). The Creative Circle : Sketches on the Natural of Circularity, in P. Watzlawick (éd.), *L'Invention de la réalité*, Paris, Seuil, p.329-347.
- Varela, F. J. (1989). *Autonomie et connaissance: essai sur le vivant*, Paris, Seuil.

- Varela, F. G., Maturana, H. R., & Uribe, R. (1974). Autopoiesis: the organization of living systems, its characterization and a model. *Biosystems*, 5(4), p.187-196.
- Varela, F., & Thompson, E. E. & Rosch.(1991). The embodied mind. *Cognitive Science and Human Experience*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Vaz, N. et Varela, F. (1978). Self and Non-sense: An Organism-Centered Approach to Immunology. *Medical Hypothesis*, 4, p.231-267.
- Wampold, B.E., (2001). *The Great Psychotherapy Debate: Models, Methods and Findings*. Mahwah, New Jersey: Lawrence Erlbaum Associates.
- Wampold, B. E. (2015). How important are the common factors in psychotherapy? An update. *World Psychiatry*, 14(3), 270-277.
- Weber, A., & Varela, F. J. (2002). Life after Kant: Natural purposes and the autopoietic foundations of biological individuality. *Phenomenology and the cognitive sciences*, 1(2), 97-125.
- Weinshel E. (1984). Some observations on the psychoanalytic process, *Psychoanalytic Quarterly*, 53, 63-92.
- Weinshel, E. M. (1990). Further observations on the psychoanalytic process. *The Psychoanalytic Quarterly*, 59(4), 629-649.
- Winnicott, D. W. (1949). Hate in the counter-transference, *International Journal of Psycho-Analysis*, 30, 69-75.
- Winnicott, D. W. (1951). Objets transitionnels et phénomènes transitionnels. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, 109-125.
- Winnicott, D. W. (1954). Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott, D.W. (1963). Fear of Breakdown. *Psychoanalytic Explorations*, Cambridge (MA) : Harvard University Press, p. 87-95.
- Yeomans, F., Delaney, J. C. & Renaud, A. (2007). La psychothérapie focalisée sur le transfert. *Santé mentale au Québec*, 32 (1), 17-34.

## Annexe 1 : Examen épistémologique des énoncés théoriques

### 1. Les critères épistémologiques

Afin d'assurer la validité scientifique des énoncés théoriques proposés, ces derniers doivent répondre à des critères épistémologiques de base. Ainsi, Gohier (1998) et Bohleber et coll. (2013), identifient huit critères essentiels et deux critères facultatifs pour établir la scientificité et la validité conceptuelle d'un énoncé théorique.

Le premier critère auquel devra répondre tout énoncé théorique novateur est celui de *pertinence*, c'est-à-dire qu'il doit apparaître central à la problématique étudiée, en l'occurrence la recherche de principes généraux de la psychothérapie analytique.

Le second critère est celui d'*exhaustivité ou de complétude* selon lequel l'énoncé doit pouvoir couvrir tout son domaine d'objets et ne pas se limiter, par exemple, à une ou deux observations empiriques.

Le troisième critère est celui d'*irréductibilité*, parfois appelé le rasoir d'Occam, et qui vise la simplicité maximale des énoncés théoriques et l'évitement de la redondance conceptuelle.

Le quatrième critère est la *valeur heuristique* de l'énoncé, c'est-à-dire sa capacité d'étendre la problématique à des questions nouvelles.

Le cinquième critère est celui de *cohérence interne* selon lequel l'énoncé théorique doit respecter un principe de non-contradiction pour être recevable.

Le sixième critère est celui de *cohérence contextuelle*, c'est-à-dire la capacité d'un concept ou d'un énoncé de s'insérer logiquement dans un ensemble théorique préexistant sans trop de difficulté.

Le septième critère est celui de *définition opérationnelle/réfutabilité*, c'est-à-dire qu'un énoncé ou un concept doit pouvoir référer, directement ou indirectement, à un phénomène empirique observable ou, à tout le moins, offrir la possibilité d'imaginer une exception ou une observation qui y serait contraire.

Enfin, le dernier critère est celui de *crédibilité*, qui se décompose en plusieurs éléments. Ces éléments regroupent l'information provenant de sources autorisées, crédibles et reconnues, le caractère logique de l'énoncé, une argumentation sous-tendue par un doute méthodique de la part de l'auteur et/ou l'exposition des présupposés épistémologiques, théoriques et idéologiques.

Il est ainsi postulé que tout énoncé théorique répondant à ces huit critères puisse être considéré comme un énoncé théorique valide et de nature scientifique. Gohier (1998) propose également qu'il puisse être intéressant, bien que non nécessaire, d'établir les conditions dans lesquels l'énoncé théorique pourrait être *vérifié empiriquement*. Dans la même veine, Bohleber et coll. (2013) suggèrent que la convergence du concept ou de l'énoncé vers des observations ou des concepts provenant d'un autre domaine (par exemple, la biologie, la sociologie, etc.) renforce la validité du concept à l'étude.

## **2. Les énoncés théoriques proposés**

À travers les trois chapitres de la thèse, un nombre considérable de considérations théoriques mineures sont évoquées, mais il est possible d'identifier trois principaux énoncés théoriques, chacun auquel un chapitre est dédié et qui représentent, mis ensemble, la contribution centrale de cette recherche à la connaissance. Ces trois énoncés sont :

- 1) Le cadre et le processus analytique forment entre eux une clôture opérationnelle spécifiant les limites fonctionnelles de la psychothérapie analytique comme système autopoïétique (chapitre 1).
- 2) La résistance est l'expression du couplage structurel entre les participants et la psychothérapie analytique, envisagés comme systèmes autonomes (chapitre 2).
- 3) Le transfert et le contre-transfert correspondent à un type particulier de couplage structurel en ce qu'il est entièrement agi et se soustrait à la conscience et à la communication (chapitre 3).

### **3. Examen épistémologique**

Nous allons maintenant soumettre chacun de ces énoncés à l'examen des critères épistémologiques précédemment décrits.

#### **3.1. Énoncé 1 :**

*Le cadre et le processus analytique forment entre eux une clôture opérationnelle spécifiant les limites fonctionnelles de la psychothérapie analytique comme système autopoïétique (chapitre 1).*

- a) Pertinence : Le critère de pertinence est facilement satisfait lorsqu'on considère que les notions de cadre et de processus analytique sont incontournables dans la littérature théorique et dans l'enseignement pratique de la psychanalyse et de la thérapie analytique. En effet, certains auteurs ont proposés que le déploiement du processus analytique représente un critère essentiel pour pouvoir dire qu'un traitement analytique a eu lieu (ex. Abrams, 1987, 1990; Boesky, 1990; Weinshel,

1984,1990; Ornstein, 1990; Ornstein et Ornstein, 1980). Et au-delà de cette position plus polarisée, l'aménagement du cadre est sujet à des recommandations précises depuis les premiers écrits de Freud sur la technique psychanalytique (Freud, 1913), mais aussi à la suite des contributions des auteurs anglais (ex. Winnicott, 1954) qui ont insisté sur l'importance psychique du cadre. D'autres encore ont précisé davantage l'importance du cadre dans le traitement des pathologies particulières, comme les cas limites et narcissiques (ex. Kernberg, 2016a ; 2016b). On trouve d'ailleurs plusieurs ouvrages sur la théorie et la pratique analytique insistant sur l'aménagement du cadre et le déroulement du processus analytique (ex. Greenson, 1967 ; McWilliams, 2004 ; Etchegoyen, 2005 ; Manzano, Abella & Palacio-Espasa, 2016 ; Levenson & Slomowitz, 2017). De plus, la proposition d'une limite fonctionnelle au système analytique s'inscrit sans problème dans le projet de déterminer les principes généraux de la psychothérapie analytique.

- b) Exhaustivité : L'énoncé s'applique à toute situation où le cadre et le processus analytique peuvent s'installer. Tel que mentionné en conclusion du chapitre 1, l'énoncé ne s'applique pas seulement à telle ou telle école de psychanalyse et promet même d'expliquer l'efficacité relativement équivalente de l'approche analytique à travers les écoles.
- c) Irréductibilité : Cet énoncé théorique permet d'accroître la parcimonie théorique de la psychanalyse en regroupant sous un même concept - celui de clôture opérationnelle - les notions de cadre et de processus analytique dont les limites et les usages sont débattus depuis longtemps dans la littérature (ex. Smith, 2002).

Par ailleurs, le concept de clôture opérationnel représente, nous semble-t-il, un principe qui ne trouve pas déjà un équivalent d'un autre nom dans la théorie psychanalytique.

- d) Valeur heuristique : La principale contribution heuristique de cette proposition est de nous amener à revisiter les limites de la psychanalyse et donc aussi son environnement. Ainsi, dès que l'on admet cet énoncé théorique, il devient nécessaire de spécifier quels éléments précédemment vus comme faisant partie de la psychanalyse s'en trouvent exclus et quels couplages structurels permettent leur coexistence et leur évolution respective. C'est d'ailleurs le potentiel heuristique de cet énoncé théorique qui a mené vers les idées développées dans le deuxième chapitre. De manière plus générale, le concept de clôture opérationnelle ouvre des voies nouvelles pour décrire l'aspect topique de la métapsychologie freudienne. En effet, l'aspect topique a toujours été obligé de se contenter de métaphores spatiales qu'on sait empiriquement fausses et théoriquement douteuses. Le concept de clôture opérationnelle permettrait peut-être une redéfinition des aspects topiques de la métapsychologie avec un accent processuel. Cette éventualité serait non seulement plus conséquente avec le reste de la pensée freudienne, mais aussi avec les connaissances modernes en psychologie et en neurosciences.
- e) Cohérence interne : Le critère de cohérence interne est probablement celui qui est le plus problématique en apparence. En effet, l'énoncé exemplifie une difficulté propre au travail théorique dans une approche autopoïétique, soit la circularité du vivant. Il peut être contre-intuitif d'envisager que quoi que ce soit puisse se



produire lui-même, car cela pose immédiatement la question des origines. Si le cadre engendre le processus et que le processus conduit au cadre, lequel s'installe en premier ? L'approche autopoïétique ne sait pas répondre à cette question, car elle n'a aucune validité à partir de la perspective d'un système non encore constitué. En effet, poser la question des origines nécessite obligatoirement d'adopter le point de vue d'un observateur externe capable d'observer subséquemment l'absence puis l'apparition d'un système. Mais en adoptant un point de vue externe, l'observateur impose nécessairement ses biais et ses intérêts à la description du système, obscurcissant les limites autopoïétiques mises en place par l'activité autonome du système. Par conséquent, puisque la perspective autopoïétique choisit toujours de prioriser la perspective interne au système, elle doit renoncer à la question des origines puisqu'il est impossible de décrire ce qui n'est plus ou n'a pas encore été. Ce qui est important, c'est plutôt de décrire en quoi l'interdépendance des éléments spécifie l'unité comme différenciée au sein de son domaine propre. Et, en cela, nous croyons satisfaire au critère de cohérence interne, puisque le cadre offre les conditions optimales pour accueillir les manifestations inconscientes du processus et ces manifestations spécifient en retour où se termine le *setting* analytique, au-delà des aspects normatifs et matériels. On peut noter au passage que le renoncement au point de vue en extériorité et l'abandon de la question des origines correspondent très bien à ce que Freud (1915a) essayait de décrire en parlant du fonctionnement du système inconscient qui, selon lui, serait incapable d'envisager la négation, la mort ou un temps avant son origine.

f) Cohérence contextuelle : Le critère de cohérence contextuel est pour sa part plus facile à démontrer. D'un côté, les principes autopoïétiques trouvent un écho dans la théorie de l'inconscient. Et en ce qui concerne l'énoncé théorique lui-même, il s'insère en toute cohérence avec l'idée freudienne que l'analyste ne saurait prévoir ou prédire le déroulement d'une analyse (Freud, 1913). En conséquence, il n'est pas nécessaire de réviser significativement les principes théoriques ou les recommandations pratiques communément admises en psychanalyse pour reconnaître l'émergence d'un système autonome. D'ailleurs, cette proposition s'inscrit en continuité avec la pensée et les concepts d'auteurs contemporains, comme la « chimère analytique » de Michel de M'Uzan (1978), le « tiers analytique » d'Ogden (1994), la « situation analysante » de J.-L. Donnet (2001) ou encore les travaux de Sylvie et George Pragier (2015).

Cela dit, il faut reconnaître qu'il n'y a pas une très forte cohérence dans la manière dont différents auteurs utilisent la notion de cadre analytique ; et encore moins en ce qui concerne l'emploi de la notion de processus analytique. En conséquence, pour un auteur qui différencie très nettement le cadre du processus analytique (ex. Weinshel, 1984), l'énoncé proposé peut être problématique puisqu'il remet en question cette différenciation, que nous jugeons artificielle. À l'inverse, pour un auteur qui n'a jamais vu l'intérêt de distinguer entre les deux notions, allant même jusqu'à nier l'existence même d'un processus analytique et à ne s'en tenir qu'au cadre et à la méthode (ex. Arlow et Brenner, 1990), l'énoncé est également problématique puisqu'il présuppose l'émergence d'un phénomène

autonome dépassant les éléments strictement normatifs et spatio-temporels du « *setting* ».

- g) Définition opérationnelle/réfutabilité : L'énoncé théorique proposé offre une explication opérationnelle précise : le processus parvient à s'installer au sein du cadre analytique parce que celui-ci reproduit artificiellement les conditions optimales pour le travail du rêve et l'expression de l'inconscient ; en retour le processus analytique assigne des significations inconscientes aux éléments « neutres » du cadre et se l'approprie pour en redéfinir les contours. On pourrait d'ailleurs imaginer une situation où le cadre thérapeutique proposé au patient serait optimisé pour, à l'inverse, réduire l'incidence des processus primaires de la pensée et favoriser la dominance des processus secondaires, du jugement critique et de la censure des idées incidentes, par exemple dans un contexte de psychoéducation. Notre théorie prédirait dans ce cas qu'il ne saurait se développer un processus analytique où les manifestations du refoulé seraient abondantes.
- h) Crédibilité : Les sources utilisées pour appuyer le raisonnement incluent les fondateurs ainsi que des auteurs hautement respectés en psychanalyse et dans l'approche autopoïétique, respectivement. Sans prétendre être exempts de biais personnels, nous avons fait de notre mieux pour présenter une synthèse des observations cliniques et des principes théoriques dans un ensemble cohérent et crédible.

- i) Vérification empirique (facultatif) : La vérification empirique de la proposition théorique comporte les mêmes difficultés qui concernent la démonstration empirique de l'inconscient en général. Puisque la notion de processus analytique implique nécessairement l'inconscient des participants, qui ne saurait être démontré objectivement, il est impossible de vérifier exactement notre proposition. Toutefois, si l'on pouvait convenir d'une mesure, si imparfaite soit-elle, de l'autonomie du processus analytique, il serait en principe possible de soumettre cet énoncé à l'expérimentation empirique. Il s'agirait alors de mesurer l'autonomie relative du processus analytique en fonction d'un cadre plus ou moins correspondant aux conditions nécessaires au travail du rêve (ex. suspension vs renforcement des fonctions du moi).
- j) Convergence interdisciplinaire (facultatif) : Par sa nature, l'énoncé théorique souligne la complémentarité de la psychanalyse et de la biologie. Les principes autopoïétiques sont compatibles également avec le domaine de la sociologie, de l'éducation, de la robotique, de l'intelligence artificielle et de la psychologie. Nous ne croyons pas cependant que la clôture opérationnelle du système analytique doit être exportée vers ces différents domaines, sauf peut-être par contraste, puisqu'il s'agit justement d'insister sur son caractère différencié au sein des autres systèmes sociaux.

### **3.2. Énoncé 2 :**

*La résistance est l'expression du couplage structurel entre les participants (patient et thérapeute) et la psychothérapie analytique, envisagés comme systèmes autonomes (chapitre II).*

- a) Pertinence : Le concept de résistance est central dans la pratique analytique. C'est à partir de la résistance que l'analyste parvient à s'orienter vers le refoulé. L'étude de la résistance, de ses formes et de sa fonction est ainsi essentielle à la connaissance analytique et à l'explication du processus thérapeutique.
- b) Exhaustivité : L'énoncé s'applique sans problème aux diverses manifestations de la résistance, qu'il s'agisse de la résistance au sens où Freud l'entendait, des mécanismes de défense du moi plus spécifiques identifiés par A. Freud, ou des occurrences de collusion inconsciente rapportées par les écoles relationnelles et intersubjectives contemporaines.
- c) Irréductibilité : L'originalité d'employer le concept de couplage structurel pour décrire le rapport de résistance des participants face aux exigences de l'analyse est de non seulement rendre compte du besoin des participants de se protéger face à l'aspect désorganisant de la psychanalyse, mais aussi de leur besoin d'interagir avec elle et d'aller à sa rencontre selon leurs propres termes. Ce qui est plus rarement décrit dans la littérature, mais qui s'impose avec force lorsqu'on considère la notion de couplage structurel, c'est que ce rapport va dans les deux sens : des participants vers l'analyse, mais également de l'analyse vers les participants. Ainsi, nous n'avons pas encore pensé à une façon plus simple de rendre compte du besoin des participants, d'une part, et de la psychanalyse, d'autre part, de préserver leur organisation face à la menace que chacun représente pour l'autre.
- d) Valeur heuristique : La valeur heuristique de cet énoncé est notamment exemplifiée dans le chapitre 2 lorsque la notion d'un espace intersubjectif et

partagé est remise en question. L'emploi du concept de couplage structurel permet d'intervenir dans le débat concernant l'influence mutuelle du patient et du thérapeute dans l'espace thérapeutique en insistant sur l'irréductibilité de leur autonomie et en soutenant une approche pratique centrée sur la disponibilité à l'autre. Par ailleurs, envisager les choses à partir du concept de couplage structurel pose une question nouvelle et qui mérite la réflexion : de quelle manière le processus analytique peut-il résister aux volontés de ses participants et dans quelles circonstances se retrouve-t-il mis à mal par celles-ci ?

- e) Cohérence interne : Nous ne voyons aucune contradiction à affirmer que la résistance qui se manifeste dans le cadre d'une thérapie analytique représente à la fois une manière pour les systèmes en jeu d'interagir avec leur environnement tout en protégeant les aspects essentiels de leur organisation.
- f) Cohérence contextuelle : En continuité avec ce que nous venons de dire à propos de la cohérence interne, il s'avère que le couplage structurel se marie bien avec les aspects dynamiques de la métapsychologie freudienne, particulièrement en ce qui concerne la formation de compromis. La conflictualité intrapsychique est toujours ambivalente, de même que l'est la résistance lors d'un traitement psychique. Le concept de couplage structurel rend compte facilement de cette ambivalence. Il pourrait d'ailleurs contribuer à dépasser l'opposition théorique entre les approches classiques d'une psychologie « à une personne » et les approches contemporaines « à deux personnes ». En effet, il devient possible, grâce au concept de couplage structurel, d'envisager des interactions complexes et

émergentes entre deux individus sans pour autant négliger l'autonomie et l'intégrité de leur réalité psychique respective.

- g) Définition opérationnelle/réfutabilité : Le critère de définition opérationnelle renvoie à la fois aux descriptifs de la résistance, qui sont déjà bien connus, et aux exigences d'un couplage structurel (c'est-à-dire une histoire d'interaction entre un système et son environnement menant à la congruence structurelle). En ce sens, il est attendu que des formes spécifiques de résistances soient sélectionner et conserver en fonction de leur complémentarité avec les exigences structurelles des participants et du cadre-processus analytique. En ce sens, l'énoncé serait remis en question s'il était possible d'observer, dans le cours d'un suivi thérapeutique, l'apparition aléatoire de différentes formes de résistance qui n'auraient peu ou pas de correspondants structurels directs avec les systèmes en jeu.
- h) Crédibilité : L'énoncé est dérivé des observations et des réflexions d'auteurs respectés dans leurs domaines respectifs. Il est le produit d'une comparaison critique des fonctions de la résistance en psychanalyse et des fonctions du couplage structurel chez les organismes vivants.
- i) Vérification empirique (facultatif) : Une fois encore, une vérification empirique décisive paraît impossible. Il serait toutefois possible de s'en approcher indirectement en étudiant dans quelle mesure les expressions particulières de la résistance au cours d'un traitement représentent une formation de compromis entre les exigences de l'analyse et les intérêts du moi des participants. Notre

théorie prédit que l'expression de la résistance devrait se modifier au fur et à mesure pour refléter l'évolution structurelle du moi des participants ainsi que celle du processus analytique. Par exemple, la modulation du transfert vers ce que Freud (1914) appelait la « névrose de transfert » serait une observation cohérente avec nos prédictions.

- j) Convergence interdisciplinaire (facultatif) : Au-delà de la compatibilité entre sciences du vivant et psychanalyse inhérente à la proposition, nous ne voyons pas d'application notable de cet énoncé pour d'autres disciplines ou domaine de connaissance.

### **3.3. Énoncé 3 :**

*Le transfert et le contre-transfert correspondent à un type particulier de couplage structurel en ce qu'il est entièrement agi et se soustrait à la conscience et à la communication (chapitre 3).*

- a) Pertinence : Il va sans dire que le transfert et le contre-transfert sont de la plus haute importance pour la psychothérapie analytique. Leur prise en compte représente souvent l'aspect le plus distinctif des approches analytiques et psychodynamiques, par opposition aux autres formes de psychothérapie. C'est d'ailleurs leur importance qui leur a valu d'être étudiés dans un chapitre à part de celui sur la résistance en général.
- b) Exhaustivité : L'énoncé se veut suffisamment inclusif pour inclure plusieurs manifestations du transfert, allant du transfert tendre au transfert érotique ou hostile. Il inclut également les manifestations du contre-transfert.



- c) Irréductibilité : L'énoncé vise à réduire à sa plus simple expression ce qu'il faut entendre par transfert et contre-transfert en mettant l'accent sur leur mise en acte plutôt que sur l'expérience subjective consciente secondaire. Dans un esprit rigoureusement freudien, il va de soi que le transfert est une mise en acte échappant à la conscience et à la communication. Toutefois, les utilisations courantes et contemporaines des termes transfert et contre-transfert tendent à élargir le spectre de ces deux phénomènes. En ce sens, l'énoncé vise à attirer l'attention sur le couplage sensori-moteur unique qui émerge dans le « corridor » du transfert et qui tend à être occulté dans des descriptions plus générales des phénomènes transférentiels.
- d) Valeur heuristique : Envisager le transfert comme un mode sensori-moteur de couplage structurel permet de formuler une explication alternative, et empiriquement plus cohérente, des phénomènes d'identification projective et/ou de contre-transfert complémentaire et concordant. Cela permet également de redéfinir l'analyse et l'interprétation du transfert, tel que nous l'avons exploré à l'aide du concept de communication analytique (chapitre 3).
- e) Cohérence interne : Ayant déjà établi que la résistance en analyse est l'expression d'un couplage structurel (chapitre 2), il est nécessaire d'attribuer au transfert, qui représente la résistance par excellence au sein de la situation analytique, la même fonction de couplage structurel. Par ailleurs, il n'y a pas de contradiction à concevoir d'un couplage structurel qui n'appartient ni à la conscience ni à la communication, puisque des observations en ce sens ont déjà été faites (Di Paolo, Rohde et De Jaegher, 2010).

f) Cohérence contextuelle : Le critère de cohérence contextuel est peut-être le plus ambigu. D'une part, en insistant pour dissocier le transfert de la communication et de la conscience, nous sommes conséquents avec la définition classique du transfert, à savoir « le processus par lequel les désirs inconscients *s'actualisent* sur certains objets dans le cadre d'un certain type de relation établi avec eux et éminemment dans le cadre de la relation analytique. Il s'agit là d'une répétition de prototypes infantiles vécue avec un sentiment d'actualité marqué » (Laplanche et Pontalis, 1967/2009, p. 492, nos italiques).

Mais d'autre part, l'énoncé s'accorde mal avec les conceptions du transfert en tant que « canal de communication » (ex. Clarkin, Yeomans et Kernberg, 2006). Cela dit, il ne faut pas perdre de vue que nous avons recours à une définition opérationnelle et très précise de la communication. C'est pourquoi nous proposons de délimiter nettement le concept de transfert/contre-transfert (chapitre 3).

Enfin, l'énoncé a une plus grande valeur contextuelle lorsqu'il est envisagé sous l'angle de sa contribution à la théorie des systèmes autopoïétiques. En effet, l'énoncé permet de décrire un mode de couplage structurel habituellement négligé dans la littérature autopoïétique, mais dont les manifestations cliniques sont bien connues en psychanalyse. L'énoncé favorise ainsi le rapprochement entre les sciences du vivant et la psychanalyse.

g) Définition opérationnelle/réfutabilité : La définition opérationnelle du transfert et celle d'un couplage structurel sont déjà connues. De plus, nous proposons que le

transfert émerge de manière très concrète, à partir de la coordination inconsciente des personnes selon le prototype de la rencontre dans un corridor étroit. L'énoncé serait réfuté si nous étions en mesure d'observer une manifestation transférentielle qui ne conduirait pas vers une complémentarité accrue des systèmes entre eux, mais plutôt vers un état de désorganisation et/ou d'indifférenciation des systèmes.

- h) **Crédibilité** : En plus d'avoir recours aux définitions conceptuelles d'auteurs crédibles, l'énoncé est le fruit de contraintes logiques et empiriques. Le transfert, en tant que résistance, doit logiquement occuper une fonction de couplage structurel. Et puisque le transfert est un phénomène inconscient et mis en acte, il ne saurait faire partie du système de la personnalité consciente ou de la communication.
- i) **Vérification empirique (facultatif)** : La démonstration empirique de l'énoncé devrait montrer comment les manifestations transférentielles d'un patient conduisent activement à transformer la situation analytique en une situation congruente avec les besoins psychiques du patient. L'expérience clinique milite généralement en ce sens, mais il semble impossible de déterminer à l'avance quels seraient ces « besoins », rendant impossible l'expérimentation scientifique.
- j) **Convergence interdisciplinaire (facultatif)** : Comme abordé brièvement dans le chapitre 3, cet énoncé ouvre également la porte à une analyse sociologique du transfert, expliquant pourquoi ce phénomène, en principe universel, serait autant négligé par la majorité des systèmes sociaux de la société. Ainsi, une étude intéressante serait d'identifier les mécanismes proprement économiques, politiques, culturels, religieux ou scientifiques qui s'occupent d'intégrer à leur

systeme respectif les manifestations et debordements transférentiels qui surviennent au quotidien.

## Annexe 2 : Schéma synthèse du système cadre-processus analytique

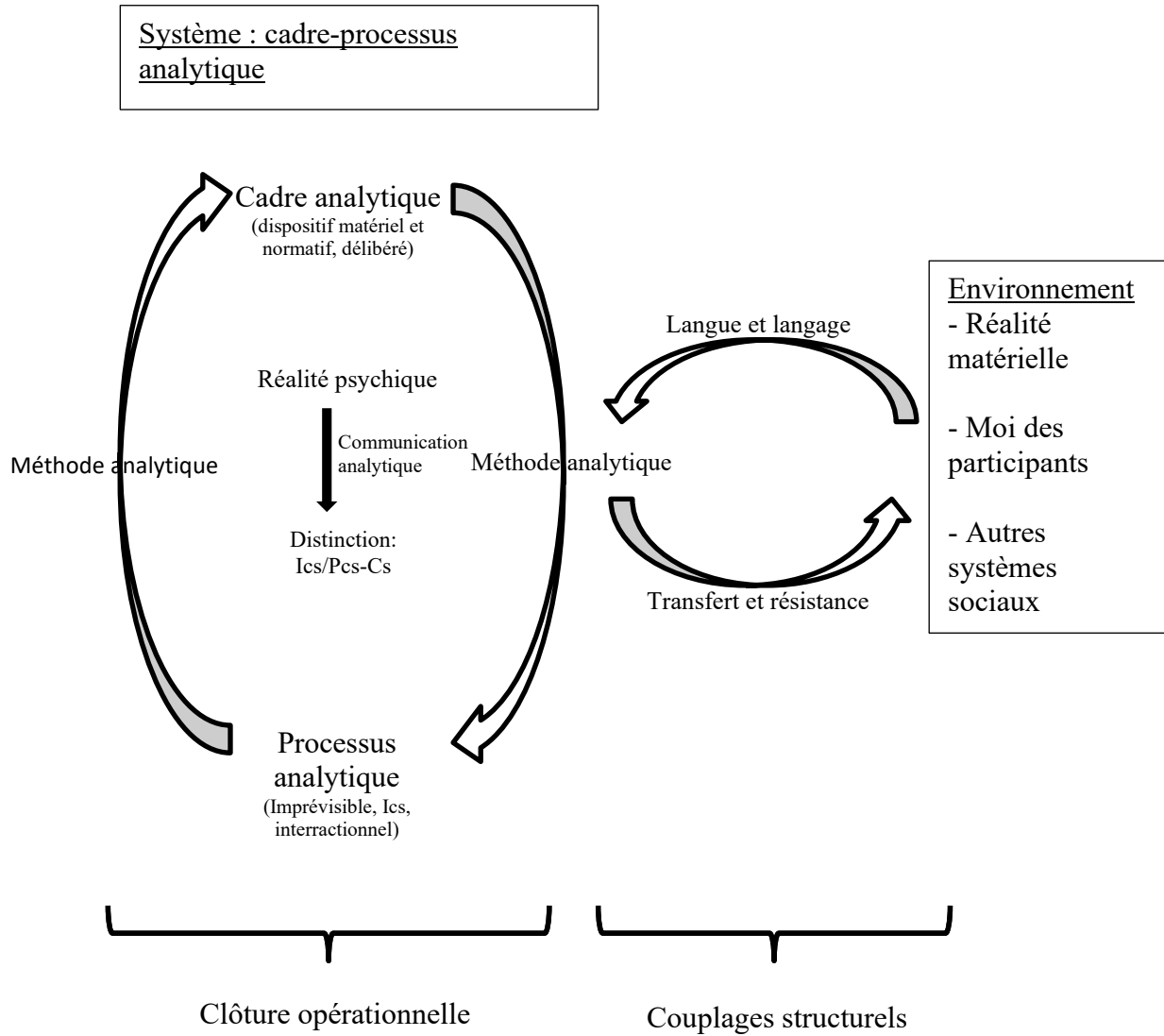


Figure 1: Représentation schématique de la clôture opérationnelle du système cadre-processus analytique, ainsi que de ses principaux mécanismes de couplage structurel avec l'environnement.